(228 956)

LA GUERRE DE 1870

&

LA COMMUNE

DANS LA BANLIEUE OUEST

NT. 14206

Aux Combattants de 1870 assassinés par l'ordre établi

Aux Combattants de la Commune assassinés par l'ordre établi

Avec mes vifs remerciements
à
Jean-Marie QUINTARD qui sut tirer, avec beaucoup de talent, de si vieux documents, de si remarquables illustrations.

Ce manuscrit est offert, en remerciment de bien des services, à la Bibliothèque Municipale de Gennevilliers. Avec les amitiés de l'auteur.

H. Lecourtois

Ces deux années 1970 et 1971 auront été les échéances de deux centenaires = celui de la Guerre de 1870, celui de la Commune de 1871.

La première, au cours de ce siècle écoulé, et la seconde plus encore, donnèrent naissance à une littérature abondante, et, vraisemblablement, on écrira encore beaucoup à ce sujet. Est-il vraiment un point final pour ce qui est de l'Histoire?

Certains auteurs ont abordé le sujet en bloc, tentative aussi périlleuse que l'ascension d'une montagne. D'autres plus circonspects ont étudié tel ou tel personnage, d'autres enfin quelque fragment ou quelque aspect particulier de cette éruption de l'Histoire.

Si l'épicentre de ces événements a bel et bien été Paris, il n'en demeure pas moins que la banlieue elle-aussi, et cette banlieue de l'ouest dont il sera question ici, eurent à connaître de faits plus ou moins submergés par le cours tumultueux de ces deux grands fleuves de l'Histoire.

J'ai essayé de retrouver, de rassembler ensuite le plus possible de ces faits. Mais il est évident que des recherches plus poussées parmi les Archives de la Guerre, des Communes, voire des Cimetières, pourraient encore nous apporter des renseignements complémentaires. Je n'ai malheureusement, ni les moyens, ni le temps de me livrer à ce travail.

Les pages qui suivent, en conséquence, et peut-être illustrations, se contenteront d'évoquer ce que fut cette curieuse guerre de 1870 en notre banlieue ouest, avec, évidemment l'épisode qui s'y déroula = BUZENVAL.

Un peu plus tard un autre épisode se déroula ici en ce secteur = l'un des plus étonnants de la période de la Commune.

Comment Jaroslas Dombrowski, jeune officier polonais, avec des moyens dérisoires, une poignée d'hommes, put-il tenir ce front ouest = NEUILLY, LEVALLOIS, ASNIÈRES, pendant presque deux mois, luttant à 1 contre 10, canonné presque à bout portant par les batteries versaillaises, aspect paradoxal ici de cette lutte militaire féroce qui s'avère presque partout aujourd'hui absolument incohérente?

Peut-être, y eut-il à cela deux raisons principales.

Jaroslas Dombrowski commanda moins d'abord à des soldats reconnaissables à un même uniforme qu'à des soldats, légionnaires, sans doute, mais rendus eux méconnaissables, hors du commun, par une volonté unique.

forme que leur chef leur apprit à partager avec lui. Indiscutablement, ce valeureux officier polonais, qui de plus parlait fort mal le français, était un manieur d'hommes.

Pour peu encore qu'on examine les différentes tactiques utilisées par DOMBROWSKI sur le terrain : qu'il s'agisse du combat de rues, faisant de chaque maison un point d'appui tout trouvé, qu'il s'agisse de l'emploi de "dynamiteros" ouvrant la brèche à la troupe de choc, ou encore de ces petits commandos sur les arrières ennemis, du combat rapproché, à l'arme blanche, muselant en fait l'artillerie de l'ennemi, et de l'emploi de l'artillerie enfin pour ménager ses propres hommes, on trouve là réunis tous les moyens éléments classiques d'une nouvelle stratégie : celle de la guerre populaire.

Et les Américains au Viet-Nam, lesquels non plus n'appréciaient guère le corps à corps à la baïonnette, en font aujourd'hui l'expérience, comme en firent l'expérience eux aussi, voici deux cents ans, les soldats des sans-culottes qui s'attaquèrent au Front ouest.

Car c'est un fait que ce Front ouest, uni et cohérent, bien qu'inférieur et de combien en effectifs, tint, et fit mieux que tenir durant deux mois, quand le gros de l'armée polonaise, dispersé ici et dans les arrondissements s'est fait anéantir en l'espace d'une semaine.

1871

Le 30 JUIN — Le chef du Gouvernement de la France, Emile OLLIVIER, clame à la face du monde comme s'il en était persuadé

A aucune époque, le maintien de la Paix en Europe n'a été plus assuré.

Quelques jours seulement plus tard un habitant de Gennevilliers recevait, comme des centaines de milliers d'autres Français, l'ordre d'appel sous les drapeaux

Le Ministre de la Guerre ordonne au Sieur NICOLLE Pierre, Alexandre, habitant rue St Denis à GENNEVILLIERS de se mettre en route pour rejoindre son corps.

Le Sieur NICOLLE, de Gennevilliers, devenu le soldat NICOLLE, a tout laissé = femme, gosses, village, travail = "Vas-y, mon gars, c'est pour la France, n'a-t-on pas manqué de lui dire.

Le 15 JUILLET — A Paris, Jules VALLÈS, écrit dans l'INSURGÉ :

Ils en ont besoin, ils la veulent... La misère les déborde, le socialisme les envahit.
Sur les bords de la SPRÉE aussi bien que sur les bords de la Seine, le peuple souffre. Mais cette fois sa souffrance a ses avocats en blouse et il n'est que temps de faire une saignée pour que la sève de la force nouvelle s'échappe par l'entaille.

On sera vainqueur ou vaincu mais le courant populaire aura été déchiqueté par les baïon

nettes en ligne, brisé par le zigzag des succès et des défaites.
Ainsi pensent les pasteurs de la bourgeoisie française ou allemande, qui sont de haut et de loin...

Oui, vous verrez ça !

Jules VALLÈS échappe de justesse au sort qui sera celui de JAURÈS en 1914. Lorsque, de l'autre côté, les sociaux-démocrates LIEBKNECHT et BEBEL déclameront un peu plus tard qu'on signe "une paix honorable avec la République Française," la bourgeoisie allemande les enverra en forteresse.

Quant à la bourgeoisie française, de connivence sur le terrain militaire avec la Prusse militariste, elle fera cette première "saignée" prophétisée par VALLÈS, sur le peuple français, puis une seconde pour parfaire la première et ce sera celle-ci la Commune de Paris, saignée cette fois à blanc.

"Les spéculateurs disaient : "C'est un mauvais moment à passer, quelque 50.000 hommes à sacrifier. Après quoi, l'horizon sera éclairci, les affaires reprendront."

(Cité par LISSAGARAY)

M. THIERS prendra soin de justifier scrupuleusement les comptes prévisionnels de ces spéculateurs.

le 19 JUILLET C'est la déclaration de guerre --- La Presse, chauffée à blanc, hurle : "A BERLIN !"

Nous sommes prêts, archiprêts, beugle de son côté le général LEBOEUF, ministre de la Guerre. (1) Si la guerre durait un an nous n'aurions pas un bouton de guêtre à acheter.

Et c'est alors que se met en branle l'une des plus formidables pagailles militaires que notre Histoire militaire ait jamais connue.

---

(1). La Guerre, disait plus tard CLEMENCEAU, est une affaire trop sérieuse pour en confier la direction aux militaires.

Quatre cent mille hommes sont expédiés vers l'Est à grands coups d'heures et de contre-heures (la Gazette Impériale en une journée en aura quatre pour son compte). Et ce fourmillement de troupions se démène, avance, recule, stationne, repart, dans ce champ de poire monumental, s'enchevêtrant dans un fouillis inextricable de canons, chevaux, caissons, prolonges, ambulances. Et souffle avec fureur sur tout cela le cyclone des coups de gueule d'officiers supérieurs absolument dé boussolés.

le 20 JUILLET De METZ, l'Intendant Général signale à BLONDEAU directeur administratif de la Guerre :

> Il n'y a à METZ ni sucre, ni café, ni riz, ni eau de vie, ni sel, peu de pain et de biscuit.
>
> Il y aura à METZ, en temps voulu, tout ce qu'il faudra et au delà, le tout mis, gracieusement, à la disposition des Prussiens.

le 21 JUILLET On reçoit bien, par contre, ce qui est inutile :

Général Commandant IIème Corps à Guerre Paris :

> Le dépôt envoie énormes paquets de cartes inutiles pour le moment. N'avons pas de cartes de la frontière de France. Serait précieux de l'envoyer en plus grand nombre ce qui serait utile et dont nous manquons complètement

Vieille Habitude... On doit leur envoyer des cartes pour faire la guerre en Algérie... Le même jour, un général demande si quelqu'un, par hasard, n'aurait pas vu son armée :

> Général MICHEL à Guerre Paris : Suis dessiné à BELFORT. Pas trouvé ma Brigade. Pas trouvé général de division. Que dois-je faire ? Sais pas où sont mes régiments ?

Cet autre général, de FAILLY, lui, ne sait pas quoi faire : Il demande à Paris des instructions. Paris répond par dépêche :

> Il faut aller rejoindre l'Empereur et vous prêter aux circonstances.

En langage clair : "Démerdez-vous..." Brusquement, au moment de partir au feu, on s'aperçoit que les officiers n'ont pas de pistolets. On remet 60 F en toute hâte à chacun

d'eux. A lui de se débrouiller pour acheter un pistolet.

Tant bien que mal tout de même, et mal plutôt que bien, cette cohue armée se répand, s'étale, à la manière d'une énorme tache d'huile, sur un front étiré sur 280 kilomètres.
Face à un adversaire qui lui, méthodiquement, a fait sa mobilisation. Face à un adversaire pourtant réputé pour savoir concentrer, et rapidement ses troupes. Face à VON MOLTKE, le grand stratège allemand qui coordonne l'action des 3 Corps d'Armée de l'ennemi.

Le spectacle de grand guignol offert par nos stratèges est maintenant terminé... Le drame commence...

Le 3 août — Accroché par le IIIème Corps prussien MAC MAHON se voit culbuté à WISSEMBOURG.

Le 6 août — Débordé sur ses ailes ce jour-là il est une seconde fois battu. Et la charge désespérée des cuirassiers de REISCHOFFEN n'aura guère d'autre résultat que celui d'un massacre inutile. Pertes françaises = 20.000 hommes.

Le même jour le Ier Corps prussien malmène FROSSARD à FORBACH et 4000 Français restent ici sur le terrain. L'Alsace, de plus, est perdue.

Le 7 août — L'état de siège est proclamé à Paris. La presse de gauche réclame l'armement immédiat de tous les citoyens.

Le 12 août — On affiche devant toutes les Mairies de la Presqu'île une magnifique proclamation du Sous-Préfet de Saint-Denis. On dirait un cocorico nous annonçant que le jour de gloire va bientôt se lever.

> Confiance donc! Courage et pas de repos tant que toute la France n'aura pas refoulé au delà des frontières ces phalanges ennemies stupéfaites elles-mêmes de leurs succès inattendus.

L'arrière tient bon. C'est toujours ça. Et s'époumonne, naturellement, à crier "En avant!" L'inconvénient, c'est que, devant, justement, nos généraux

ne savent plus trop de quel côté ils pourraient bien avancer.

Le 14 août — C'est VON DER GOLTZ qui attaque à son tour, à BORNY. Et nos troupes sont contraintes à la retraite, exception faite pour 3.600 hommes, total de l'addition à payer pour ce combat perdu.

Le 16 août — Ça tombe comme à GRAVELOTTE, pourra-t-on dire plus tard. Epitaphe aux 10.000 Français restés ce jour sur le terrain. C'est la 2ème défaite, un record, de BAZAINE en trois jours. Qu'à cela ne tienne, GRAVELOTTE, BAZEILLES, REISCHOFFEN, feront pour la gloire de l'armée de magnifiques images d'EPINAL.

Le 18 août — A Saint-Privat, chacun son tour, un autre Maréchal de France se présente au tourniquet de la déroute. Celle-ci coûte, tous comptes faits, 13 200 soldats.

En 15 jours de combat l'armée française est en déroute sur tous les points. Elle compte déjà 50.000 morts. BAZAINE court s'enfermer dans METZ, d'où s'enfuira l'officier du génie ROSSEL qui, dès le premier jour, sans hésiter, rallierait la Commune de Paris.

Le 22 août — nos maréchaux recouvrent leurs esprits. Il faut compter les hommes pour savoir ceux qui restent

MAC MAHON à Guerre : J'adresserai ce soir, à Votre Excellence, un état général des tués, blessés et disparus.

Le 23 août — Des régiments entiers ont fondu.

Guerre à Empereur : "Je réorganise ici le 9ème Cuirassiers complètement détruit."

Le 27 août — Pour cette guerre de mouvement, comme de bien entendu, il convient, et on s'y emploie, à rajeunir les cadres :

Guerre à Empereur : Je serai forcé de prendre encore des officiers généraux du Cadre de Réserve, conformément à la loi nouvelle qui autorise le Ministre de la Guerre à utiliser les officiers généraux jus-

qu'à 70 ans et les autres jusqu'à 60 ans.

Le 30 août Mac Mahon se fait encore surprendre, cette fois-ci à Beaumont. Le même jour, en soirée, Napoléon écrit à l'Impératrice

> Il y a eu encore un engagement aujourd'hui sans grande importance. Je suis resté à cheval assez longtemps.

"Sans grande importance" — c'est vrai qu'après les jours précédents, 7 sont disparus aujourd'hui, ça fait tout de même moins de monde. Mais l'Empereur, lui, a mal aux fesses d'être resté "à cheval assez longtemps."

Le 2 septembre l'Empereur fait don de sa personne à l'adversaire. La précieuse peau est sauve, à défaut de l'honneur.

Avec lui capitule, sans combat, la garnison de Sedan 83.000 hommes. Et tout un arsenal tombe entre les mains des Russiens. L'armée française de Sedan est prisonnière, celle de Metz, prisonnière en sursis. Ne restent que lambeaux d'armée que par des chemins différents suivent la même route de la défaite.
Et les Russiens, sans se presser, et l'armée presque à la bretelle, n'ont qu'à suivre tout droit MACHT PARIS.

Le 4 septembre, à Paris, Patriste Sixe et ci-devant Empereur, est déchu. La République est proclamée. Et se constitue un Gouvernement dit de Défense nationale.
On mobilise en toute hâte, pour la défense de la capitale tous les Hommes disponibles y compris même les Sergents de Ville.

Le 6 septembre L'ennemi approche et ---

> Le 6 septembre, écrit M. Darcel, dans un Bulletin du Vieil Argenteuil, sur l'ordre de l'Autorité Militaire française, des ouvriers terrassiers furent envoyés pour incendier le pont (à cette époque les entrées étaient en bois).
> A cet effet ils se mirent en mesure d'en percer, sur un mètre environ, le macadam qui recouvrait la chaussée afin d'introduire dans la tranchée ainsi faite des fagots et foins de goudron qui devaient servir à l'embraser.

M. MENIÈRE, distillateur et M. THIÉVIN, maréchal-ferrand, sont venus dans l'après midi en voiture pour empêcher le travail des terrassiers et jetèrent les fagots à la Seine. Une demi-heure après, environ, une escouade de troupes de ligne, campée à la redoute de GENNEVILLIERS, arrivait pour protéger les terrassiers.
Le feu a été allumé entre 4 et 5 heures du soir, côté ARGENTEUIL. Une forte chaleur s'en dégageait et lorsque, vers 9 heures, la combustion des charpentes fut terminée, la première arche tout entière s'effondra dans la Seine produisant un violent jet de vapeur.

Les ponts de Saint-Ouen, de Clichy, le pont routier d'Asnières connurent un sort semblable. On incendia, par la même occasion, le Moulin de la Cage, sur l'île Saint-Ouen. "Cela n'a pas sauvé la France, écrivit sur une photo de cette ruine un poète anonyme.

le 9 septembre Le Commandant ZELLER, fait un rapport sur la situation du Fort de Gennevilliers :

Effectifs : 32 officiers, 916 hommes, appartenant aux 54ème et 83ème de Ligne, au 1er Bataillon de la 6e de Mobile de Paris, 27 sapeurs du Génie, 4 marins, destinataires, pour les signaux à bras.

Le Génie est logé au village de Gennevilliers. Toutes les autres troupes sont bivouaquées dans la plaine à 800 mètres du Fort.

Il n'y a aucune bouche à feu sur les fortifications du Fort. Il n'y a pas de munitions. Les hommes de troupe possèdent chacun 60 cartouches mais ceux du 54ème et du 83ème n'ont pas de cartouchières.

Côté vivres, on a bien reçu 1000 rations de sel, de riz, de légumes secs (les immortels fayots), de sucre, de café, 667 rations de saloisons, 4 voitures de bois on attend 1000 rations de biscuit, 333 de saloisons, 1000 rations d'eau de vie. Et on attend (Relas, surtout) 1000 rations de pinard (qui n'arrivent pas)

Autre inconvénient : si tout cela arrive on ne sait pas où le ranger. Et il y a pluie grave encore :

Les travaux du Fort de Gennevilliers sont peu avancés ; l'on peut, jusqu'à présent, n'y placer que

quelques pièces de canon. Les casemates ne sont pas terminées. Depuis hier seulement on a commencé à les couvrir de rails sur lesquels on jettera de la terre. Depuis le mauvais temps les ouvriers travaillent peu ou pas du tout. Le Commandant et les officiers eux-mêmes n'ont pas d'argent pour acheter le nécessaire.

Le Commandant KELLER conclut en réclamant une inspection du Comité de la Défense. Et en demandant également qu'on considère comme une absolue nécessité d'examiner les crêtes situées de l'autre côté de la Seine, en face, et dominant le Fort entre Argenteuil et Saint-Denis.

Le 16 septembre noté dans le journal LE Gaulois :

Il est impossible de se faire une idée des environs de Paris tels qu'ils sont à l'heure présente. Les endroits que le feu n'a pas détruits sont complètement désert. Les champs sont abandonnés. On a brûlé les blés, brûlé les vignes

noté dans le Registre du Conseil de fabrique de Gennevilliers :

Nos désastres sur les bords du Rhin ont empêché cette réunion, car dès le 4 septembre, toute la paroisse a été obligée de se retirer dans Paris devant l'envahisseur. Par les soins de M. Alexandre BRIFFAULT, le mobilier le plus précieux de l'Eglise put transporté à Paris.

M. le Curé, retiré au Presbytère de Saint-Roch ne l'a pas abandonné, pas plus que ses paroissiens disséminés dans Paris et décimés par le double fléau de la famine et de la petite vérole. De Saint-Roch il visitait les malades, assistait les mourants et transportait les morts au cimetière quand on le permettait.

Même jour : dépêche télégraphique n° 47286

Le Commandant du Fort de Gennevilliers informe le Général en Chef Paris que l'Ingénieur chargé de faire sauter le pont de chemin de fer d'Argenteuil est absent. Le pont n'a qu'une partie du tablier de brûlée. Faut-il faire sauter les piles ?



Incendies des bois pouvant protéger l'ennemi, vus de Montmartre. — (Voir page 38).



DÉFENSE DE PARIS. — Aspect de l'île Saint-Ouen depuis l'investissement de la capitale. — Dessin d'après nature de M. de Bérard.)

Ces destructions qui provoquèrent en fait plus de ruines dans la presqu'île que n'en provoquèrent les Prussiens ne ralentirent d'aucune manière la marche de l'ennemi. Mais elles peuvent expliquer, dans une très large mesure, l'hostilité que manifesteront les paysans de la presqu'île envers les Versaillais.

Le 18 septembre. Deux armées allemandes sont aux abords de Paris.

Même jour 7 H 43. Dépêche Maire Poissy au Ministère de la Guerre

> L'ennemi borde la rive droite de la Seine; il y aurait environ 800 hommes dans chacune des communes suivantes : CONFLANS, ANDRESY, CARRIERES, TRIEL. L'artillerie prendrait position sur les hauteurs de CHANTELOUP. J'ai lieu de supposer qu'ils se préparent à un passage de la Seine.

Ils la passeront, et pratiquement sans coup férir.

Les archives de Colombes ont été transférées 25 Chaussée d'Antin à Paris. GENNEVILLIERS, ASNIERES, VILLENEUVE pourvoient les hommes qui constituent le 36ème Bataillon de la Garde Nationale. Son Commandant, élu, est Pierre Edouard Lommier qui sera Maire de Gennevilliers en 1875

Le 19 septembre Le Gaulois signale :

> L'île de CROISSY est, dit-on, occupée par 500 uhlans les ponts de SEVRES et de SAINT-CLOUD ont sauté ce matin.

Le 20 septembre Général Commandant Supérieur à Gouverneur Paris, 3 heures

> A Saint Denis tout est tranquille. Le Général de BELLEMARE veille pour rendre impossible à l'ennemi l'établissement de la BUTTE PINSON. La hauteur de Saint Ouen protège parfaitement la presqu'île de Gennevilliers. Du côté du Mont Valérien, Saint Cloud, Sèvres Meudon, l'ennemi ne se montre pas.

Nos généraux non plus d'ailleurs. On veille, bien sûr, à notre droite. L'inconvénient c'est que l'ennemi sans qu'on le voie, élargisse les bois de Saint-Germain de border tranquillement notre gauche.

5 H 35 du soir. Employé télégraphe à Gouverneur Paris

> Le Pont de BILLANCOURT vient de sauter.

Le même jour Le GAULOIS signale que le Général TROCHU est allé cet après-midi visiter les postes de Saint-Ouen.

TROCHU, le général en chef... Après le siège on le surnommera le participe passé du verbe trop choir. Et pour-

tant dit de lui CHUQUET, dans sa Guerre de 1870, on le considérait comme l'un de nos plus braves officiers. Comment, Seigneur, étaient les autres ? Sans doute peu de puissants.

Le même CHUQUET dit de lui que son Etat-Major dut le dissuader de mettre en l'une de ses déclarations : "Je suis croyant et j'ai demandé à Sainte-Geneviève de couvrir encore une fois Paris de sa protection."

Oui, bien sûr, Sainte Geneviève, native de cette presqu'île, fait toute désignée pour protéger de ces Prussiens comme elle l'avait gardée des Huns. Un général peut croire aux saints, à Dieu, mais qui donc Dieu croit-il, mettons-nous à sa place, sur un champ de bataille, quand l'un brandit son sabre en criant "Dieu sauve nous", quand l'autre, en face, avec un autre sabre, beugle, lui, "GOTT MITT UNS" ?

Le 22 septembre le Peuple de Paris, lui, plus écoliste, réclame des armes et la levée en masse. Il manifeste et manifestera encore le 26.

La veille, l'OPINION NATIONALE écrivait :

> Tout concourt donc à donner à la nouvelle guerre un caractère national, populaire, universel. On a dit que notre armée avait été écrasée parce qu'elle avait eu affaire à un peuple. Aujourd'hui, un peuple tout entier se lève contre l'invasion, le peuple de Paris, que suivra le peuple français tout entier.

Et alors qu'une armée populaire jaillit des pavés de Paris comme une barricade nationale, le Ministre des Affaires Etrangères du Gouvernement dit de Défense nationale, Jules FAVRE, écrit à M. de BISMARCK, le 22 :

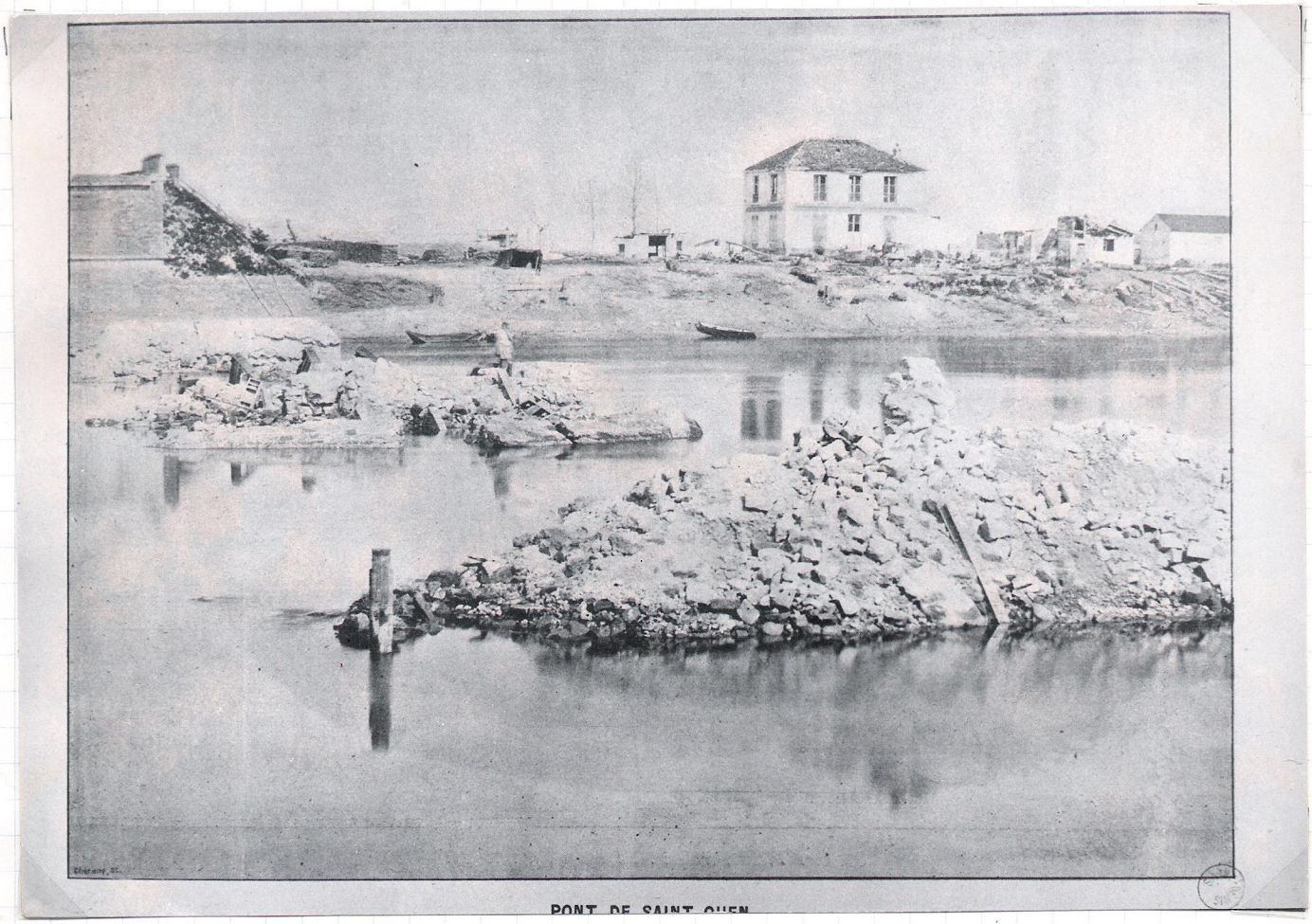
> J'ai toujours cru qu'avant d'engager sérieusement les hostilités sous les murs de Paris il était impossible qu'une transaction honorable ne fut pas essayée

La lettre se termine ainsi :

> J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Même jour, 6 heures 1/2 du soir. Enfin, on a vu l'ennemi.

Le général DUCROT, commandant le secteur fait savoir



Ce qui restait du Pont de Saint-Ouen après les destructions opérées par l'Armée.

que l'ennemi a établi un pont à PORT-MARLY et occupé celui de CHATOU = 600 hommes se sont établis dans l'île ; 8000 ont couché à Saint-Germain et se sont répandus dans le bois et dans la plaine du VESINET.

De Saint-Denis le général de BELLEMARE annonce que l'ennemi établit des batteries à la BUTTE PINSON et en avant de MONTMORENCY ; on se prépare à le canonner vigoureusement.

Ainsi, on se prépare... à canonner à droite. A notre gauche personne ne songe à canonner quoi que ce soit, moins encore les deux ponts en question que l'ennemi passe comme en manœuvres. Curieux n'est-ce pas, le pont de CHATOU ne saute ça que le 2H. Et pourtant, du fort du Mont Valérien à CHATOU il n'y a que 4500 mètres à vol d'oiseau, et 7500 mètres en direction de PORT-MARLY. Personne n'a donné ordre de tirer alors que nous avons des pièces de 24 qui portent à 9000 mètres. Personne...

Etrangement silencieux aujourd'hui, comme dans les jours qui suivront, il ne recouvrera sa voix que pour tonner, et à pleine gueule de toutes ses pièces, contre la Commune de Paris.

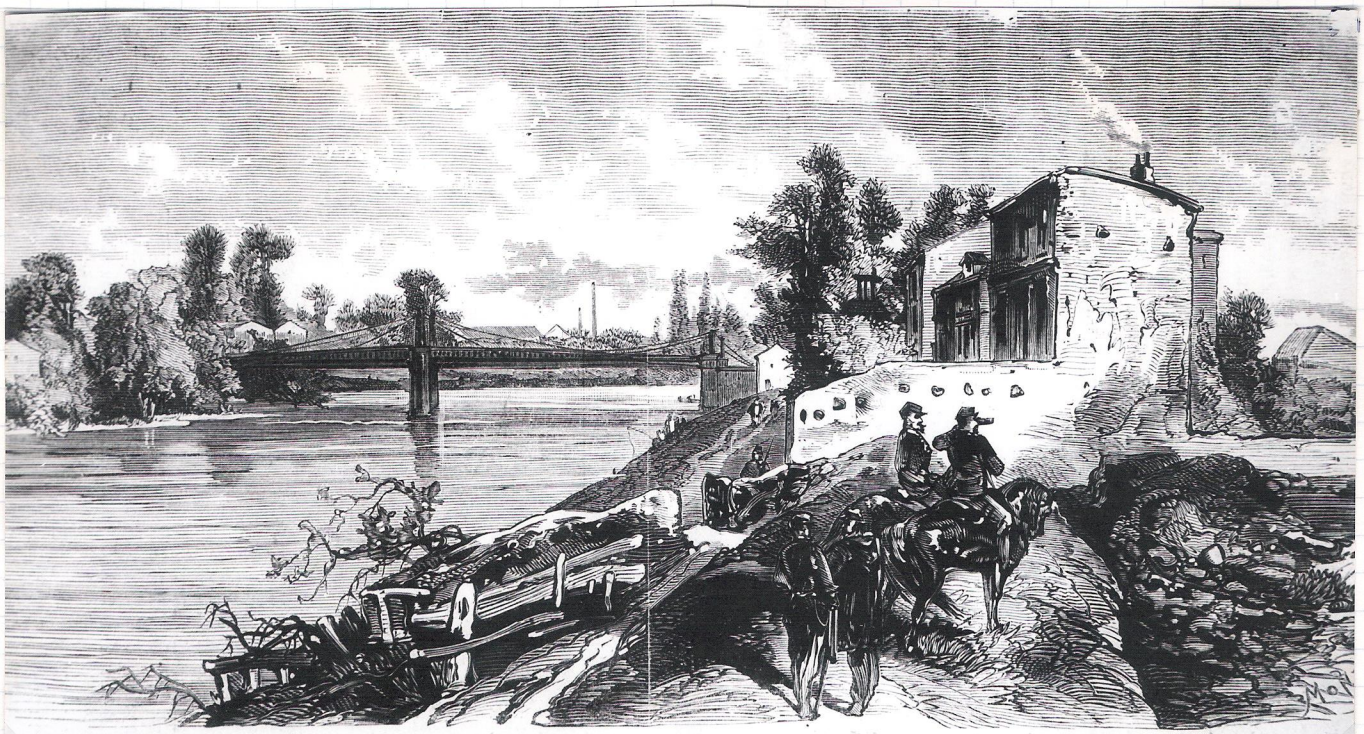
A 5 heures du soir, on entend tout de même le canon, du seul côté de Saint-Denis.

Le Commandant du Fort de Gennevilliers signalait qu'il n'avait point d'armement. Celui-ci ne peut être ici et pas. On apprend aujourd'hui le bilan de Sedan. On a remis à "M. de BISMARCK" 84000 prisonniers, 400 pièces d'artillerie, 50 mitrailleuses, 90.000 chassepots, 12000 chevaux.

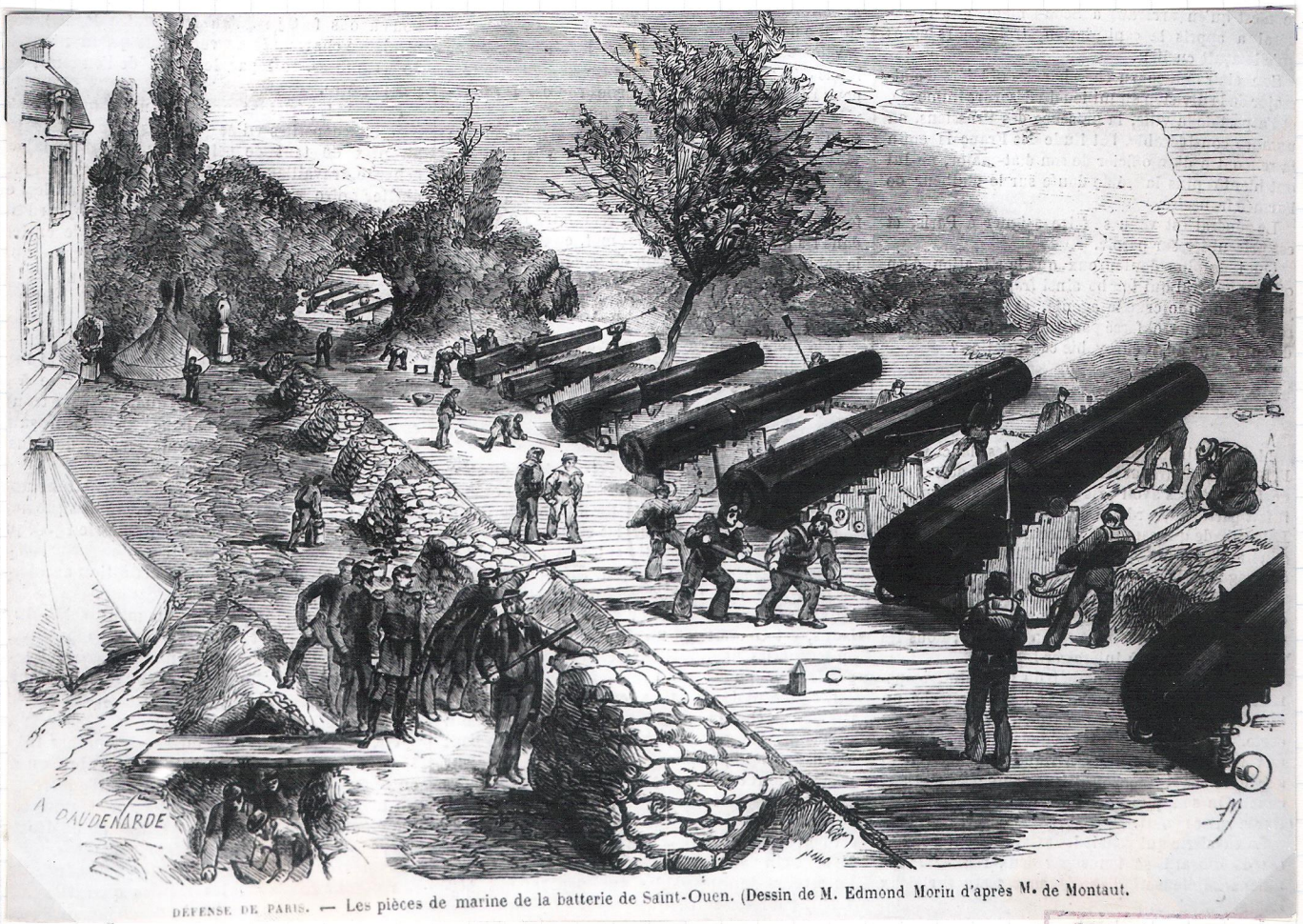
Après un tel fait d'armes, M. le Maréchal de MAC MAHON sera tout désigné pour finir, comme Commandant en Chef versaillais, ce qu'il aurait si bien commencé comme Commandant en Chef de l'Armée de SEDAN.

Le 23 septembre Le Chef d'état-major général à Gouverneur Paris

> En avant de Saint-Denis et vers Argenteuil on signale de nombreux travaux de l'ennemi, mais le combat n'est pas engagé. En arrière d'Argenteuil une masse de 40.000 Prussiens, serait, dit-on, cachée dans les bois.
>
> "
> Dit-on... Comme on le voit notre service de renseignements

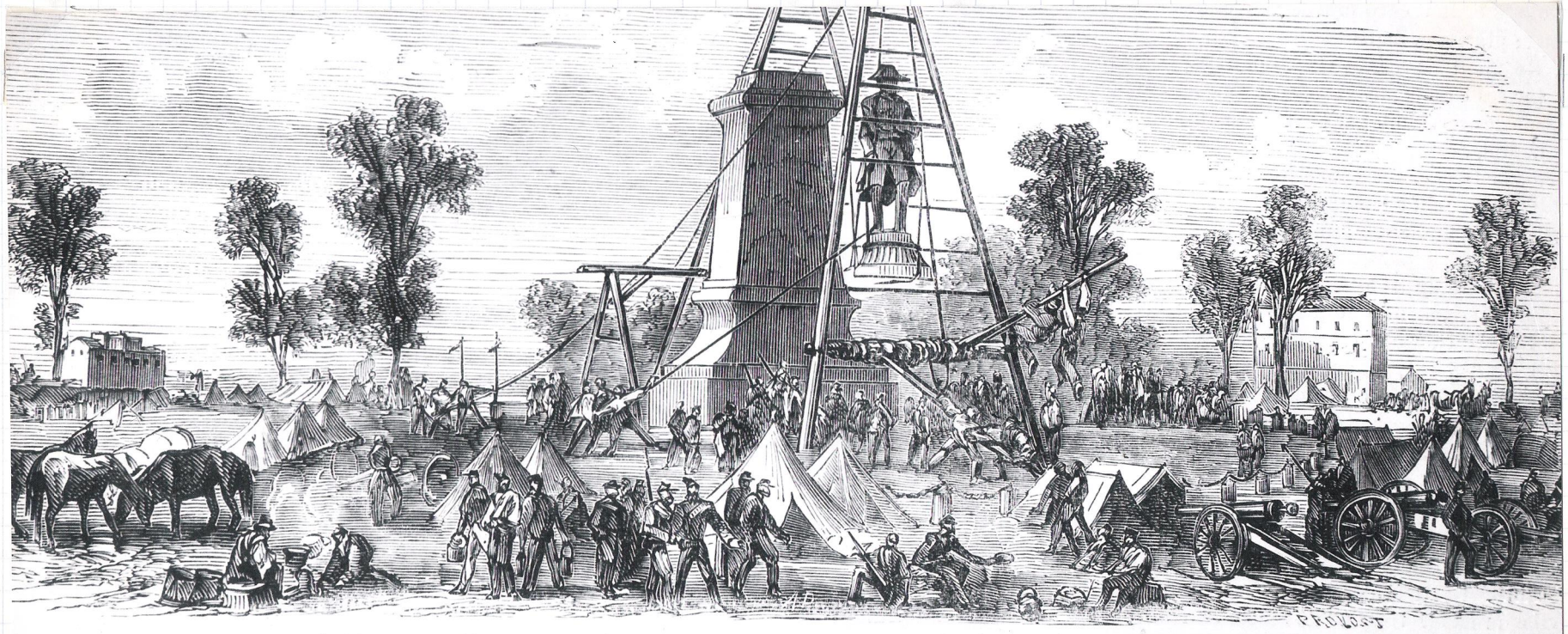


Le général Trochu aux avant-postes de la presqu'île de Gennevilliers. — (Dessin d'après nature de M. Montbart.)



DÉFENSE DE PARIS. — Les pièces de marine de la batterie de Saint-Ouen. (Dessin de M. Edmond Morin d'après M. de Montaut.

GENNEVILLIERS



DÉFENSE DE PARIS. — Etablissement d'une redoute au rond-point de Courbevoie. — La statue de Napoléon Ier retirée de son piédestal.

Le 25 septembre le journal LE GAULOIS écrit :

> Le Gouverneur de Paris a reconnu les défenses de SAINT-OUEN, SAINT-DENIS et AUBERVILLIERS. De son côté le Ministre de la Guerre a visité les positions de COURBEVOIE, NEUILLY, BOULOGNE et l'enceinte.
>
> Les éclaireurs FRANCHETTI ont poussé jusque devant ARGENTEUIL sans voir l'ennemi.

Le 26 septembre Général Commandant Supérieur à Gouverneur Paris :

> A 5 H 1/2 quatre obus ont été envoyés du MONT-VALERIEN dans les taillis de CROISSY où étaient établis 3.000 fantassins, et un obus dans le parc de la MALMAISON. De suite, on a constaté un mouvement de retraite bien prononcé sur BOUGIVAL.

Quatre obus par ci, et un obus par là... Après les prodigalités qui ont comblé les Prussiens à Sedan, on les soupçonne ici, c'est le cas de le dire - Il est vrai qu'un seul coup de canon suffit, ou dire du général, pour les faire déloger du parc de LA MALMAISON sur BOUGIVAL, soit, d'un seul coup, d'un seul, 7 kilomètres en arrière... Ah, mais !...

Le 28 septembre, en marge de ces communiqués, un journal nous explique que pendant ce temps-là, de modestes bisseins font modestement leur boulot

> Dans la soirée, le Capitaine ORSE du 1er Bataillon de la Garde Mobile de la Seine, à la tête des 5e et 6e Compagnies, sortit en éclaireur, se dirigeant sur la deuxième ferme de la pointe de L'ILE-SAINT-DENIS, afin de se rendre compte de la situation des forces de l'ennemi.
>
> Au point du jour le Capitaine reconnut que la position n'était pas tenable car, à 120 mètres environ se trouvait un bois très épais pouvant permettre aux Prussiens de pouvoir la ferme et cela sans courir aucun risque.

La patrouille avance, mais ...

A peine étaient-ils arrivés à 100 mètres de cette pointe que deux pelotons prussiens apparurent tout à coup sur le versant de la Butte du Moulin d'Orgemont et envoyèrent à 400 mètres une véritable grêle de balles à l'adresse de nos braves mobiles qui se trouvaient alors complètement à découvert.

Le 29 septembre

Le Gaulois publie une lettre de Gustave COURBET, datant du 14 septembre, adressée au Gouvernement de la Défense nationale, et demandant la démolition de la Colonne VENDÔME en vue d'en faire de la monnaie. Elle accompagne également la disparition de la statue de Courbevoie, statue de l'Empereur sans doute, située au Rond-Point de l'Empereur, actuelle DÉFENSE.
Le Gaulois fait observer que cette dernière a été enlevée.

COURBET sera plus tard condamné, accusé d'avoir fait mettre par terre cette colonne VENDÔME.

A cette date les Prussiens ont terminé la mise en place méthodique, tout autour de Paris, de 80 batteries d'artillerie, dont 25 échelonnées du Nord-Est au Sud-Est autour de la presqu'île de GENNEVILLIERS elle-même.

A ce moment, selon le Capitaine prussien GOETZE, l'ennemi avait songé à traverser la Seine et à s'établir solidement dans la presqu'île. Ce renseignement est confirmé par une correspondance de VON MOLTKE, signalant elle, que les IIIe et IVe armées allemandes avaient reçu l'ordre, et dès le 30 septembre d'étendre pour la droite en y incluant la presqu'île. (1)

Deux corps d'armée pour cette opération semblent, à première vue, effectifs bien considérables. Si, d'autre part, le Commandement prussien avait fait boucler la presqu'île par 25 batteries d'artillerie, soit pièces des batteries cernant la capitale, ce n'était sans doute pas sans raison.
Et malgré cette concentration considérable de moyens à sa disposition, le Prince Royal de Saxe hésita. Il obtint même l'ajournement de l'opération jusqu'au moment où il aurait reçu les pièces de siège dont il estimait qu'elles lui seraient encore nécessaires.

Certes il savait à quoi s'en tenir sur la valeur comme sur l'état d'esprit des généraux français, pour la plupart, qui lui étaient opposés

---

(1) Cité par Pierre LEHAUTCOURT (Guerre de 1870)

Mais il savait peut-être aussi que derrière cette boucle de Seine il y avait Paris et son peuple en pleine ébullition, dont un Prussien ne sait jamais ce qui pourrait en advenir quand il part au combat poussé par l'ardent de l'An II. Et puis ces damnés Français sont bien capables, et par tous les moyens, de jeter une pagaille sans nom dans la machine allemande la mieux organisée qui soit.
Sans compter que sur le plan militaire il y avait aussi des risques, car les feux croisés des Batteries de SAINT-OUEN, DE LA BRICHE et du MONT-VALERIEN pouvaient causer bien des ravages aux points de passage des troupes d'intervention.

Les Prussiens donc ne franchirent point la Seine. Le peuple de Paris ne perdait rien pour attendre ... On négociait dès lors son dû.

Le 30 septembre Général DUCROT à Commandant 6ème Secteur : "Je fais ce matin une sortie du côté de BOUGIVAL. Ne vous étonnez pas si vous entendez le canon dans cette direction.

Mieux vaut prévenir, en effet, à tout hasard. Il ne manquerait plus que ça qu'on se tire les uns sur les autres.

La reconnaissance en question a bien eu lieu. On en parla même deux dans la journée, nous explique LE GAULOIS :

> Le Général DUCROT, accompagné des écuyers FRANCHETTI, a poussé une reconnaissance sur BOUGIVAL. On est parti à 3 heures du matin. A 9 heures, nos écuyers étaient rentrés. On a battu toute la campagne sans apercevoir la trace des Prussiens. Quant à la division d'infanterie prussienne campée dans l'île de CROISSY et que le général DUCROT aurait canonnée et mitraillée pendant 3/4 d'heure, au dire d'un journal, ce fait d'armes a dû se passer dans les bureaux de notre confrère.

Oui ... Mais il faut tout de même bien des journaux pour expliquer que nos généraux font tout de même quelque chose. Les officiers les plus brillants ne sont-ils pas, parfois, ceux qu'on astique le mieux avec le cirage noir d'un journal ?

A la même heure et le même jour, se met en branle un autre général, qui éprouve le besoin lui aussi, d'une promenade à cheval. Et lui ne lésine pas sur les moyens :

> Pendant que le général DUCROT faisait sa reconnaissance du côté de BOUGIVAL, le général RENAULT

poussait avec 25000 hommes une reconnaissance vers RUEIL où l'on disait 10.000 Prussiens massés à LA MALMAISON avec 6 pièces d'artillerie.

Le Corps d'expédition est parti à 3 heures du matin du Rond Point de COURBEVOIE avec 72 pièces de canon dont 36 mitrailleuses. Parmi ces troupes, 1500 hommes du 3H[e] Bataillon de la Garde-Nationale de Clichy. La présence de la Garde-Nationale, placée au centre de l'expédition, a électrisé les troupes.

Aucun Prussien, pourtant, n'en fut pourautant pourchassé.

L'expédition a contourné à droite le Parc du Mont-Valérien et est arrivée à RUEIL à 8 heures du matin. (1)

Les Prussiens, prévenus à temps - on ne sait comment les Prussiens sont toujours prévenus à temps - avaient déménagé depuis une heure vers VERSAILLES par le Bois du BUTARD, évitant ainsi les atteintes du MONT-VALERIEN.
Cette grande reconnaissance où pas un coup de fusil n'a été tiré est rentrée le matin à Paris.

Si l'expédition était partie une heure avant et était montée par GARCHES au lieu de contourner le MONT-VALERIEN par NANTERRE les 10.000 Prussiens installés à RUEIL tombaient entre nos mains, c'est un coup à recommencer.

Sérieusement... Si on était parti avant on ne serait pas arrivé en retard. Et en passant, à gauche, au lieu de passer à droite... Et c'est avec des idioties pareilles qu'on tentait de chloroformer l'opinion publique avant l'opération décisive, en agitant devant elle 10.000 Prussiens fantômes.
Regardons une carte... Quel est le général prussien qui aurait été assez fou pour s'en aller masser à RUEIL, à 2000 mètres, à bout portant du Mont-VALERIEN, une division entière?

Ce 30 septembre nous apprenons encore par la Presse que la

---

(1) Il Lui a donc fallu 5 heures pour parcourir 5 kilomètres, ce qui témoigne d'un acheminement de troupes à ce point laborieux qu'il aurait pu donner lieu à une riposte désastreuse pour nous de l'artillerie prussienne. J'estime qu'à cette époque de l'année une bonne partie de cette concentration a pu se faire de nuit, mais, le jour venu l'artillerie prussienne n'a même pas réagi. Curieux...

canonnière FARCY s'est embossée sur la Seine en a-
mont de SURESNES. Armée d'une pièce de 24 effi-
à 9000 mètres expédiant des obus de 150 kilos.

Même jour : Dépêche télégraphique N.° HG.058 du Géné
ral Commandant Supérieur DE BELLEMARE au Com-
mandant de la Batterie de Saint-Ouen :

> J'envoie exécuter un fourrage à GENNEVILLIERS
> sous la protection d'un Bataillon de Mobiles. Veil-
> lez à ce qu'il n'y ait pas de méprise.

On peut s'interroger sur le contenu de cette dépêche, ap-
paremment anodin, pour différentes raisons.

Pourquoi, d'abord, est-ce le Général Commandant Su-
périeur, qui se mêle en personne de cette réquisition de
fourrage, alors que cette corvée routinière relève d'un of-
ficier subalterne de l'Intendance ?

Pourquoi prévenir l'artillerie afin "qu'il n'y ait pas de
méprise ?"

Pourquoi, enfin, cette protection particulière d'un Batail-
lon de Mobiles, ce qui, tout de même, fait beaucoup de mon
de pour faire, tout simplement du foin ?

Si ce général se mêle en personne de cette corvée c'est que
sans doute, dans les jours précédents, son attention a fort bien
pu être attirée par certains incidents suffisamment fâcheux
pour parvenir jusqu'aux sommets de cette voie hiérarchique
où gravitent les étoiles des généraux.

Et si on veille, et de si haut, "à ce qu'il n'y ait pas de mépri-
se", est-ce à dire que la veille ou l'avant-veille, il n'y en a pas
eu, notre propre artillerie tirant sur nos propres soldats, ce
dont, bien entendu, ne font jamais état et pour cause, les ron-
flements sonores des communiqués militaires ?

Et de qui cette corvée aurait-elle eu à se garder, ainsi flan-
quée d'un Bataillon ? Des fantassins Prussiens ? Ils étaient
de l'autre côté de la Seine et chaque village de la presqu'île et même chaque bosquet étaient occupés par nos
troupes, à poste donc, pour protéger le cas échéant u-
ne corvée en difficulté.

Si cette mesure de protection spéciale s'était avérée né-
cessaire, moins contre les Prussiens, apparemment, c'est qu'il
le avait une tout autre raison et qui pourrait bien être l'im

popularité probable, parmi les paysans, tout simplement, de cette nouvelle réquisition venant après tant d'autres.

La guerre leur coûtait cher à eux. N'étaient-ils pas, par tradition, d'abord, fournisseurs principaux de cette chair à canon. Bonteusement gaspillée sur les champs de bataille par des généraux incapables tant de se battre que de vouloir se battre?
Les plus jeunes parmi eux étaient mobilisés dans l'armée régulière, les plus âgés servant encore, comme citoyens-soldats, parmi la Garde nationale.

L'armée, tout récemment, avait saccagé la presqu'île, bâtonnant les meules de blé qui venait d'être récolté. Et depuis les réquisitions succédaient aux réquisitions = fourrage, paille, céréales, bestiaux, chevaux, logements, tout y passait, réquisitions qui continuaient, inexorablement. Et le peu qui restait de pain allait leur être pris encore, à la veille de l'hiver, pour assurer, ne le voyaient-ils pas, en grande partie, les promenades à cheval inutiles de brillants officiers cavaliers.

Dans de telles conditions un bataillon de protection pouvait devenir indispensable. Ces paysans, toutefois, souvent ne rien oublier. Et lorsque quelques mois plus tard une autre armée, dite cette fois versaillaise, se présentera par ici, faudra-t-il s'étonner alors qu'ils aient à son égard une attitude moins qu'amicale ?

Le 3 octobre on signale une reconnaissance (une de plus) du 19e de marche entre BEZONS et ARGENTEUIL. Quelques coups de feu sont échangés.

Le 5 octobre Général DUCROT à Gouverneur Paris :"

> Nous avons canonné assez sérieusement tous les points sur lesquels on voit et où l'on soupçonne des travaux ; Petit a été excellent mais rien n'a bougé du côté de l'ennemi.

De deux choses l'une alors = ou les Prussiens ont tous été foudroyés par cet "excellent" ou on a tapé à côté, ce qui, en l'un et l'autre cas, les dispensait, évidemment, de riposter.

Ce même jour, une affiche écrite à la main est collée sur les murs de COURBEVOIE :

Monsieur le Maire fait prévenir les habitants restant à COURBEVOIE que sous peu l'approvisionnement de pain va cesser.

A Paris, les Bataillons de la Garde nationale de BELLEVILLE et de MENILMONTANT ont manifesté devant l'Hôtel de Ville, nous apprend LE GAULOIS, Gustave FLOURENS entête :

Citoyens, dit-il, à ARAGO, Maire de Paris et au Colonel CHEVRIOT, Gouverneur du Palais, délégués par nos camarades et nos compagnons, nous venons auprès de vous réclamer des chassepots pour les 10.000 hommes qui nous accompagnent.

Que veulent-ils ? Défendre leurs foyers et leurs familles menacées. C'est leur droit. Ils ne peuvent le faire efficacement avec leurs armes actuelles. Les conduire devant l'ennemi dans de pareilles conditions serait les mener à la boucherie.

Il n'y a plus d'armes de précision disponibles, répond le Gouverneur de Paris (1). Flourens donne sa démission de Commandant de la Garde Nationale de BELLEVILLE.

Le 6 octobre Le GAULOIS annonce :

Le général DUCROT a poussé hier une reconnaissance de cavalerie dans la plaine de GENNEVILLIERS. Il est rentré sans avoir rien rencontré dans son excursion.
Les batteries à longue portée établies à Saint-Ouen ont lancé des obus sur les ouvrages installés par les PRUSSIENS à EPINAY.

Le 8 octobre Midi. Général DUCROT à Gouverneur Paris :

Une colonne composée d'un détachement des Francs-Tireurs de Paris, de 600 Gardes Mobiles du 7e Bataillon de la Seine, des 4e Bataillon d'Ille et Vilaine et 1er Bataillon de l'Aisne, le tout sous la direction du général MARTENOT, a poussé jusqu'à LA MALMAISON en passant par NANTERRE et RUEIL.

En même temps, 4 Compagnies de Gardes Mobiles de

(1). En fait il devait y avoir des fusils puisque MAC MAHON cite le chiffre de 1500 canons et 400.000 fusils accaparés à Paris en Mai 71. Et LEPELLETIER confirmera en gros ces chiffres.

La garnison du MONT-VALERIEN et les Eclaireurs volontaires de la Ligne faisaient la même opération au sud-ouest du parc. Malheureusement, l'ennemi avait décampé.
Nous n'avons vu que quelques cavaliers et n'avons aperçu que la fumée de quelques coups de canon tirés de BOUGIVAL sur notre cavalerie formée en bataille dans la plaine entre RUEIL et le chemin de fer de SAINT-GERMAIN.

Pendant que nous faisions cette opération, les éclaireurs de la Garde nationale de la Seine, commandant DE RIBEAUX, s'avançaient hardiment dans la plaine de GENNEVILLIERS, poussaient reconnaissance jusqu'à la Seine où ils engageaient une vive fusillade avec les tirailleurs ennemis embusqués sur l'autre rive.

Perte 2 tués, 11 blessés parmi les Gardes nationaux.

Donc, en cette opération, c'est à la Garde nationale exclusivement, qu'on a trouvé le moyen de faire prendre contact avec l'ennemi, lequel, et c'est un autre fait à noter, n'a nullement réagi contre la cavalerie rangée elle en bataille, et bien en vue par conséquent, dans la plaine de RUEIL.

Le Peuple de Paris dans l'estime pour les généraux de métier ne grandit certes pas grâce à ces processions militaires, secoue une fois de plus avec fureur le cocotier gouvernemental suzen combré de vieilles noix. Il descend dans la rue aux cris de "VIVE LA COMMUNE".

Le 8 octobre — Dépêche télégraphique n° 49.404. Commandant Batterie de SAINT-OUEN à Général DUCROT, Porte MAILLOT :

Les ouvrages d'ORGEMONT ont tiré ce matin dans la direction de la redoute de GENNEVILLIERS. Les batteries de SAINT-OUEN ont riposté immédiatement. Le feu de l'ennemi a cessé au 3e coup.

Le 10 octobre — nouvelle manifestation à Paris organisée par Gustave FLOURENS.

Le 12 octobre — on lit dans LE GAULOIS

Le MONT-VALERIEN tire à la fois sur SAINT-CLOUD,



« Le zèle de la garde nationaie était infini. Bien souvent j'ai vu les compagnies s'exercer dans la cour du Louvre. — (Voir page 22.)

Et pourtant, malgré ce témoignage, la Garde nationale, l'armée des citoyens-soldats, ne fut jamais qu'objet de mépris de la part de l'armée de métier.



LA DÉFENSE, — Le château et l'île de Saint-Ouen. — Presqu'île de Gennevilliers. — (Dessin d'après nature de M. Sellier.)

Il s'agissait de protéger la reconnaissance poussée par le général Vinoy en avant de RUEIL et dans les plaines de GENNEVILLIERS.
Vers 3 heures la canonnade se précipita puis tout redevint silencieux.

Et voilà encore un général qui a fait sa petite sortie. C'est excellent pour un général une promenade à cheval.

Le 14 octobre un rapport militaire signale :

Les éclaireurs de la Garde nationale de la Seine, sous les ordres du Commandant THIERRARD, ont surpris dans la nuit, à RUEIL, un assez fort détachement de Prussiens, occupés à brûler deux maisons pour dégager une de leurs batteries et ils leur ont tué une vingtaine d'hommes.

Enfin .... on a trouvé le moyen de s'accrocher avec l'ennemi, mais c'est à l'armée des civils, la Garde nationale, qu'on doit d'avoir trouvé ceux que nos stratèges ne trouvent pas.

Le 17 octobre à 6 heures du soir part ce rapport militaire :

Hier, d'après les ordres du général DUCROT, le général BERTHAUT a porté en avant de Colombes, une partie de sa brigade avec 8 pièces d'artillerie dans le but de reconnaître et de canonner les travaux de l'ennemi au pont d'ARGENTEUIL. A 2000 mètres nos pièces de 12 ont lancé sur le même pont quelques obus dans les retranchements de l'ennemi.

Au moment où notre feu cessait une batterie de compagnie prussienne est venue au galop se placer dans les vignes d'ARGENTEUIL et de là a ouvert son feu dans la direction de COLOMBES. Personne n'a été atteint et quatre obus lancés par la batterie de COURBEVOIE ont délogé la retraite immédiate de l'ennemi.
Nos zouaves ont échangé une fusillade assez vive avec les tirailleurs ennemis et en ont atteint plusieurs.

Et nos généraux, eux, font les zouaves, en jouant ainsi à la petite guerre, comme le feraient de vieilles badernes ou des gamins de 10 ans. Etait-il vraiment bien utile de déplacer tout cet attirail pour tirer ces "quelques obus" sur le

pont d'ARGENTEUIL, ce que pouvaient faire aussi bien sinon mieux la batterie de SAINT-OUEN ou celle de COURBEVOIE ou celle du MONT-VALERIEN ?

Le 18 octobre Ordre du jour du Quartier Général

Un messager de l'armée, surpris par un poste prussien avait eu sa barque coulée par la fusillade ennemie en passant de la rive droite de la Seine sur l'île MARANTE (à COLOMBES). Le malheureux ne sachant pas nager est resté 48 heures dans l'île.

Le caporal LECOMTE, du Régiment des Zouaves de marche n'a pas hésité à se jeter à la nage pour aller à son secours. Ayant trouvé sur la rive un tonneau, il a placé le messager dessus et l'a ramené sur notre rive. A l'aller et au retour il a été tiré sur lui quelques coups de fusil.

Quant au cavalier sur tonneau, lui, on ne sait s'il fit carrière depuis dans la marine ou dans la cavalerie ...

Le 19 octobre Les ponts ayant été détruits, les ordres étant les ordres, on s'aperçoit qu'il faut tout de même quelque chose pour pouvoir traverser la Seine. En conséquence, on établit deux passerelles sur les arches détruites du pont d'Asnières.

Le même jour, six nouveaux prisonniers prussiens, tous jeunes, ont été amenés à Paris par des mobiles. On les a pris du côté de COLOMBES.

Le 20 octobre du GAULOIS :

On s'attendait beaucoup, l'avant-dernière nuit, à une attaque des plus sérieuses du côté de GENNEVILLIERS, du moins telle était la crainte de la plupart des rares habitants des environs. On prétendait que du côté de SAINT-GRATIEN les Allemands avaient des masses profondes.
Or, cette nouvelle, qui avait été reçue avec plus ou moins de doute, était vraie paraît-il. Les Prussiens devaient attaquer BICÊTRE, VANVES, et ISSY, et, en même temps GENNEVILLIERS.
Du reste, en ce dernier endroit, le canon a tonné aussi. Mais, ce qui aurait retenu les Prussiens ce serait l'inondation de la plaine

La nuit venue, toujours d'après les on-dit, ils se-raient arrivés précipitamment au milieu des eaux et des fossés dans lesquels ils se seraient lestement embourbés ---

Drôle de guerre où ceux dont c'est le métier de faire n'entendent nullement se battre ... Drôle de guerre où la presse bien pensante, de son côté, chevauche frénétiquement à fond de train, malaxant l'opinion à coups d'informations douteuses, contradictoires.

Pendant ce temps-là les Prussiens, qui ont passé leur nœud coulant tout autour de Paris, le serrent méthodiquement, inexorablement. Et dans la consternation générale on se dit de bouche à oreille qu'ils sont maintenant à ORLEANS ---

Hors de Paris encerclé, assiégé, on cherche à faire partir du courrier au moyen de ballons ou de porteurs, et même, en confiant à la Seine des sortes de bouées hermétiques qu'emporteraient le courant (ou, du moins, on l'espère). On atteint de ces temps-ci des lettres expédiées, par ce dernier moyen, de la région de GERMENVILLIERS.

Il semble que l'une des pièces de ces passeurs de courrier ait transité par la presse qu'il a si l'on en croit le journal LA PRESSE (1)

On sait que plusieurs personnes ont eu l'idée de former des services de courriers destinés à franchir les lignes prussiennes, à poster des lettres en province, à en centraliser les réponses dans un endroit déterminé et à rapporter celles-ci à Paris.

Un de ces courriers, ou plutôt une courrière, était partie munie d'un certain nombre de lettres. C'est une femme énergique, polonaise de naissance, madame de L ---, qui doit à son origine une haine profonde contre la Prusse et la Russie, et qui a déjà plusieurs fois fait ses preuves d'intrépidité, notamment en 1863, lors de la guerre insurrectionnelle de Pologne.

Ayant quitté Paris dès le matin, ayant traversé AS-

---

(1) comme semble bien avoir transité, par ce même chemin, l'une des pièces alimentant le marché noir de Paris en 1870.

nières et dépassé COURBEVOIE, madame de L... voulut éviter la sentinelle prussienne; mais, loin d'y parvenir, elle devint le point de mire des soldats placés au loin, qui firent sur elle deux décharges simultanées.
Frappée d'une balle au flanc droit, l'infortunée, dont le sang s'échappait à flots, put fuir comme par miracle et se mettre hors de portée. Des mobiles la virent, l'installèrent sur un brancard improvisé et la transportèrent à l'ambulance d'Asnières où les premiers soins lui furent donnés.

Peu après, l'aide-major JOLY, du 2e Bataillon de Seine et Marne rassurait M. POIT, 9, rue CADET à Paris, la tête de la filière sans doute, et l'invitait à venir voir la blessée à l'ambulance située 6, rue TRAVERSIERE à Asnières.

Le 21 octobre l'opinion publique réclame avec de plus de force, à Paris, que nos généraux fassent enfin quelque chose, et quelque chose de sérieux pour desserrer l'étranglement prussien. On en a par dessus la tête de ces espèces de promenades militaires au cours desquelles on trimballe de droite à gauche, à la recherche semble-t-il de l'abattoir le mieux équipé, des régiments et des escadrons.

Qu'à cela ne tienne, nos généraux vont la faire cette sortie réclamée. Ils la termineront le soir même, conformément aux ordres reçus en demi-tour à droite impeccable:

Rapport du général DUCROT à Gouverneur Paris, 22 octobre, 4 heures du soir

Monsieur le Gouverneur, la sortie ordonnée par vous en avant de nos lignes s'est exécutée hier, conformément au programme que j'avais eu l'honneur de vous soumettre.

Les troupes d'attaque étaient formées en 3 groupes:

1er Groupe: général BERTHAUT = 3400 hommes d'infanterie, 20 bouches à feu, 1 escadron de cavalerie, destiné à opérer entre le chemin de fer de Saint-Germain et la partie supérieure du village de RUEIL.

2e Groupe: général NOEL = 1350 hommes, 10 bouches à feu, destiné à opérer sur la côte sud du parc de LA MALMAISON et dans le ravin qui descend de l'étang de SAINT-CUCUFA à BOUGIVAL.

3° GROUPE, Colonel CHOLLETON = 1000 hommes d'infanterie, 18 bouches à feu, 1 escadron de cavalerie, destiné à prendre position en avant de l'ancien moulin, au dessus de RUEIL, à relier et à soutenir la colonne de droite et la colonne de gauche.

En outre, deux postes réserves étaient disposées, l'une à gauche, sous les ordres du général MARTENOT, composée de 2000 hommes d'infanterie et de 18 bouches à feu ; l'autre, au centre, commandée par le général PATUREL, composée de 2000 hommes d'infanterie, de 28 bouches à feu et de 2 escadrons de cavalerie.

Le général, ayant dûment compté ses hommes et ses canons, il s'agit à présent, selon la règle militaire, de prendre position :

A une heure, continue le rapport, tout le monde était en position et l'artillerie ouvrait son feu sur toute la ligne, formant un vaste demi-cercle de la station de RUEIL à la ferme de LA FOUILLEUSE ; elle concentrait son feu, pendant 3/4 d'heure sur BUZENVAL, LA MALMAISON, LA JONCHERE et BOUGIVAL. Pendant ce temps nos tirailleurs et nos têtes de colonnes s'approchaient des objectifs à atteindre, c'est à dire LA MALMAISON pour les colonnes BERTHAUT et NOËL, BUZENVAL pour la colonne CHOLLETON.

A un signal convenu, l'artillerie a cessé immédiatement son feu et nos troupes se sont élancées avec un admirable entrain sur les objectifs assignés

Magnifique, jusqu'à présent. Et c'est ensuite que les malheurs commencent

La gauche du général NOEL a dépassé ce ravin et a gravi les pentes qui montent à LA JONCHERE ; mais elle s'est trouvée bientôt arrêtée sous un feu violent de mousqueterie partant des bois et des maisons où l'ennemi était resté embusqué malgré le feu de notre artillerie.

En même temps, quatre compagnies de zouaves se trouvaient acculées dans l'angle que forme le Parc de LA MALMAISON et auraient pu être très compromises sans l'énergique intervention du Bataillon de Seine et Marne qui est arrivé fort à propos pour les dégager.

En résumé, conclut le général DUCROT, le but a été atteint.

Lequel ?

Celui-ci ? : "Vers cinq heures, la nuit arrivant, et le feu ayant cessé partout, j'ai prescrit aux troupes de rentrer dans leurs cantonnements -

Ou celui-là ? "Porte MAILLOT 22 octobre, 3 heures du soir :

L'Etat Général de nos pertes pour la journée du 21 consiste en : officiers 2 tués, 15 blessés, 11 disparus. Troupe 32 tués, 230 blessés, 153 disparus. Total 443.

Bien entendu les troupes prussiennes "ont du éprouver de grandes pertes". On n'en sait absolument rien mais on le dit quand même. Quant aux nôtres, après tout, les Monuments aux Morts ne manqueront pas pour les inscrire.

Les résultats de la sortie sont tellement peu perceptibles de ce côté qu'on éprouve le besoin de raconter qu'ailleurs un autre brave général a, lui, et tout bonnement, sauvé une fois de plus la France. Lisons LE NATIONAL :

Sous un beau, mais froid soleil d'octobre, on pouvait voir au delà d'Asnières et en avant d'ARGENTEUIL, une colonne en marche sur la route qui mène de Saint-Denis à Saint Germain. (1)
Superbe et terrible, le MONT-VALERIEN, comme un dieu de l'Olympe, s'enveloppait d'un nuage de fumée blanche. Et au delà de la noire et gigantesque forteresse on entrevoyait, à travers un épais brouillard, les baïonnettes scintillantes de l'infanterie et l'éclair fulgurant des canons.

... comme un long serpent noir, on voyait onduler, à travers la presqu'île le Corps du général de BELLEMARE, destiné à empêcher toute démonstration offensive des Prussiens du côté d'ARGENTEUIL.

---

(1) En plein jour, en plein soleil, en avant d'Argenteuil et sous leur nez en quelque sorte et les Prussiens n'en ont rien vu. C'est effarant.

A cet effet, 20 pièces de canon, en batterie de SURESNES à COLOMBES, empêchaient la marche en avant des Prussiens, pendant que la batterie de SAINT-OUEN les maintenait sur les hauteurs d'ORGEMONT. L'action était chaude du côté de NANTERRE et de RUEIL.

A une heure et demie, la canonnade redoublait ; nos troupes sont maîtresses de toute la plaine qui s'étend dans le rayon du Mont VALERIEN ; elles marchent sur SAINT-CLOUD.

A quatre heures et demie, les pontonniers prussiens réussissent à jeter un pont sur la Seine, entre ARGENTEUIL et BEZONS. Au même instant, le défilé des forces ennemies commence ; un détachement est déjà sur la rive gauche, protégeant la tête du pont et menaçant les derrières du Corps du général DUCROT. C'en est fait, la presqu'île est envahie, l'aile droite de notre corps d'armée est coupée ...

Mais, heureusement, le brave général de BELLEMARE est là. Il tire son sabre et ...

Le général de BELLEMARE, poursuit le pisse-copie déchaîné donne immédiatement l'ordre à ses troupes de marcher en avant, dans l'intention de repousser à tout prix l'ennemi au delà de la Seine.
Mais, tout à coup, et avant que le Corps venant de Saint-Denis ait engagé le feu, une détonation formidable, couvrant le bruit du combat, éclate dans la direction de SAINT-OUEN. C'est la pièce monstrueuse de la batterie de GENNEVILLIERS, cette pièce, appelée JOSEPHINE, (1) par les marins, qui vient de foudroyer le pont de bois établi par les Prussiens. Un coup a suffi, un seul.

Sous la fusillade et la mitraille, le faible détachement qui avait déjà passé la Seine s'évanouit bientôt. Il ne reste plus que de nombreux cadavres mutilés et sanglants.
Dès lors, la journée était finie. Le pont a été rompu et les Prussiens s'en soutiendront.
Ce qu'il y a de certain, c'est que, si les Prussiens ont, au courant de l'action, jeté un pont sur la Seine, ils ont été contraints de repasser sur la rive droite, et, si nous

---

(1). Monstrueuse, elle l'était, c'est tout ce qu'il y a de véridique en cet récit. Il ne fallait pas moins de 26 chevaux pour la traîner.

n'avons pas occupé Saint-Cloud et MONTRETOUT, ou moins avons-nous prouvé à l'ennemi toute la puissance de notre système de fortifications de l'ouest de Paris.
Nos pertes ont été sensibles, peut-être, mais celles des Prussiens ont dû être épouvantables.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Que dit maintenant le rapport officiel, pour cette journée, sur ce secteur d'opérations ? Trois lignes :

La droite de cette colonne de cavaliers se reliait aux troupes du général de BELLEMARE qui était venu prendre position devant COLOMBES.

Un point, c'est tout --- Mais l'article en question illustre à sa manière et de façon quasi-parfaite ces imbécilités qu'ils sentent, écrivent, publient, en temps de guerre, et même en temps de paix, des journalistes et des journaux, qui font plus de mal souvent que les généraux les plus incapables.

Seulement, voilà ... quelques coups d'encensoir vers quelque général aient grandement parfois aussi à faire de là ce que l'on croit un grand poudre de guerre, alors qu'on voit n'est ainsi coiffé que d'un méchant képi en papier de journal.

Le 24 octobre il faut croire que d'autres "civils", et des grincheux ceux-là, durent au lendemain de cette sortie, dont il ne sortait pas grand'chose en vérité, étriller sérieusement, une fois de plus, dans des journaux plus réalistes, les épaulettes des généraux...

Certes la renommée de cette armée française en avait subi bien d'autres, à METZ et à SEDAN entre autres. Être battus par des Prussiens, passe encore, ce sont aussi des militaires de profession. Quant à se faire engueuler, non par un supérieur, ce qui serait encore normal, un supérieur étant fait pour cela, mais par quelque civil qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, alors là c'est intolérable.

Monsieur le Rédacteur en Chef (du journal L'INFRANCE), écrit le Chef d'Etat-Major Général HARPERT, le général DUCROT a pour principe de ne jamais répondre aux attaques de la presse qui lui sont personnelles.

--- Je vois dans certains journaux que l'on reproche au 4ème Corps de rester immobile, dans l'inaction, tandis que le 13ème Corps a conquis beaucoup de terrain

en avant. Le reproche porte moi, car, le jour où nous sommes venus prendre position à NEUILLY et dans le Bois de BOULOGNE, c'est à peine si la population osait s'approcher de la rive droite de la Seine; sous la pression de l'opinion publique on brûlait le pont de SURESNES, et le général DUCROT dut résister énergiquement aux instances réitérées de certains postes pour empêcher la destruction du magnifique pont de Chemin de fer d'ASNIERES.

Aujourd'hui, nos cultivateurs et nos soldats isolés parcourent en toute sécurité la presqu'île de GENNEVILLIERS, et nos avant-postes bordent la rive gauche de la Seine, d'ARGENTEUIL à CHATOU. Nous avons donc ainsi conquis une zone de plus de 10 kilomètres carrés et nous sommes si solidement établis que tous les efforts réunis de l'armée ennemie ne sauraient nous en déposséder. - -

Quel dommage, simplement, qu'il ait fallu à notre armée parcourir tant et tant de chemin, depuis notre frontière, pour venir conquérir enfin quelque chose aux portes mêmes de Paris.

Le 31 octobre C'est seulement à cette date que les ouvrages de défense de la presqu'île sont terminés. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées et le Génie Militaire ont ainsi élevé des redoutes à GENNEVILLIERS, LA FOLIE, CHARLEBOURG, ASNIERES, COLOMBES, NANTERRE, SURESNES et au pont de CLICHY.

De plus, derrière une ligne allant de VILLENEUVE-LA GARENNE à BEZONS on a disposé des batteries de canons, de mortiers, de pièces, dont deux batteries sur les flancs du bourg de GENNEVILLIERS. Deux barrages ont été aménagés sur la Seine, à SURESNES et au nord de l'île de la GRANDE-JATTE, une estacade au POINT DU JOUR.

Cette première zone du périmètre de défense de Paris s'étendait ainsi de VILLENEUVE au POINT DU JOUR à BOULOGNE. Et tenait le 14e Corps d'Armée aux ordres du général DUCROT.

Fin octobre les ouvrages défensifs de la presqu'île de GENNEVILLIERS étaient tenus par 6 Bataillons. Quatre autres Bataillons du Régiment de Seine et Marne avaient pris position entre VILLENEUVE et COURBEVOIE.

le 4e Zouaves occupait LA FOLIE et le Régiment de la CÔTE D'OR CHARLEBOURG, PETIT-NANTERRE et COLOMBES. Le 28 octobre, trois nouveaux bataillons prenaient position à ASNIERES, un quatrième au Rond Point des BERGERES à hauteur de PUTEAUX.

A Paris, ce 31 octobre on manifeste à nouveau en réclamant la COMMUNE : manifestation toute semblable d'ailleurs à une insurrection. La colère populaire est chauffée à blanc par la nouvelle de la honteuse capitulation de BAZAINE à METZ, 145.000 prisonniers et par cette proposition d'armistice de M. THIERS qui "semble un moyen déguisé de reddition de Paris, trahison aussi infâme que celles de SEDAN et METZ."

Le Peuple de Paris, les armes en main, exige des élections pour la Commune de Paris et un Décret portant sur la levée en masse, ce qui lui sera refusé :

> Et les Prussiens sont à nos portes, écrit Gustave FLOURENS, et la famine est dans nos murs !
> Et vous violez ainsi vos promesses et vous perdez le temps.
>
> Voulez-vous donc la guerre civile afin de recommencer plus aisément à Paris, SEDAN et METZ ?

le 3 novembre ce sont les femmes, cette fois, qui manifestent pour la Commune, Faubourg du TEMPLE.

le 6 novembre on lit dans LE GAULOIS : "La Compagnie des Francs-Tireurs d'ARGENTEUIL est partie en reconnaissance hier. De formation nouvelle elle est une des mieux organisées et composée de gars résolus.

le 8 novembre On signale une patrouille prussienne à l'intérieur de la presqu'île. 14 jours plus tôt le Chef d'Etat Major Général du Secteur affirmait avec une belle assurance qu'on pouvait circuler par ici en toute tranquillité.

le 9 novembre le 120e Régiment arrive à Bois-COLOMBES, le 37e Mobiles à ASNIERES.

le 10 novembre Le gennevillois ROTY Charles, âgé de 24 ans, est tué par balle prussienne.

Dans la presqu'île des paysans n'ont abandonné ni leurs terres ni le peu de bestiaux qui leur restent. Et lorsque ça

Bombazole trop fort on va se mettre à l'abri dans les souterrains du Château de RICHELIEU.

Le 11 novembre Le Gaulois signale : "Au moulin Joly deux rouges en train de massacrer pour trouver un lapin sont faits prisonniers 3 Prussiens venus d'ARGENTEUIL en barque.

Et venus vraisemblablement pour une raison semblable. Ce qui n'empêchera pas un autre journal de parler lui d'une tentative de franchissement de la Seine par les Prussiens. Victorieusement repoussée, cela va de soi, et avec pertes adverses, c'est évident. Après qu'il semble bien dans l'histoire que le lapin lui-même s'en soit tiré sans dommage.

Le 17 novembre un rapport militaire nous fait part de la satisfaction du Gouverneur de Paris

> Le Gouverneur a passé hier une grande partie de la journée dans la presqu'île de GENNEVILLIERS. Il est allé jusqu'au Pont de BEZONS. Il a été très satisfait de l'habitude et de la bonne tenue des troupes.

Les gouillots, sûrement, étaient superbement astiqués.

Le 18 novembre La presse signale que le télégraphe a été établi entre Paris et RUEIL, HANTERRE, COLOMBES, etc...

Le 19 novembre Le GAULOIS signale qu'on a monté, traînée par 12 chevaux, une pièce de marine nouveau modèle qui porte à 10.000 mètres. On nous assure que cette pièce enverra des boulets jusqu'à 500 mètres de VERSAILLES.

Si les Prussiens peuvent se procurer nos journaux, et ils ne doivent pas s'en priver, ne sont-ils pas ainsi parfaitement renseignés ? Après tout cette belle pièce ne peut avoir pas tant de souci. Ils n'auront que la peine, bientôt, de la déménager.

Le même jour "deux paysans qui se sont aventurés encore ce matin vers ARGENTEUIL ont été grièvement blessés par des vedettes prussiennes."

A Paris le boisseau de pommes de terre qui valait 2 F 50 le 12 octobre est passé à 16 F.

le 20 novembre c'est la 63ème journée de ce siège.

L'annonce de la fermeture des portes de Paris, lit-on dans le Mémorial du Siège, avait attiré au delà des fortifications une foule de monde. Le public se répandait dans tous les sens à travers la presqu'île de GENNEVILLIERS, COLOMBES, ASNIÈRES, COURBEVOIE et les localités avoisinantes.

Beaucoup de restaurateurs parisiens s'étaient postés vers COLOMBES pour acheter des légumes. Les choux, les raves, les betteraves étaient cotés à un prix relativement modéré. Les pommes de terre se vendaient 80 f les 100 kgs.
Ces ventes de légumes, d'abord restreintes, ont attiré beaucoup de monde et chacun a voulu rapporter sa petite part de dépouilles de la campagne.

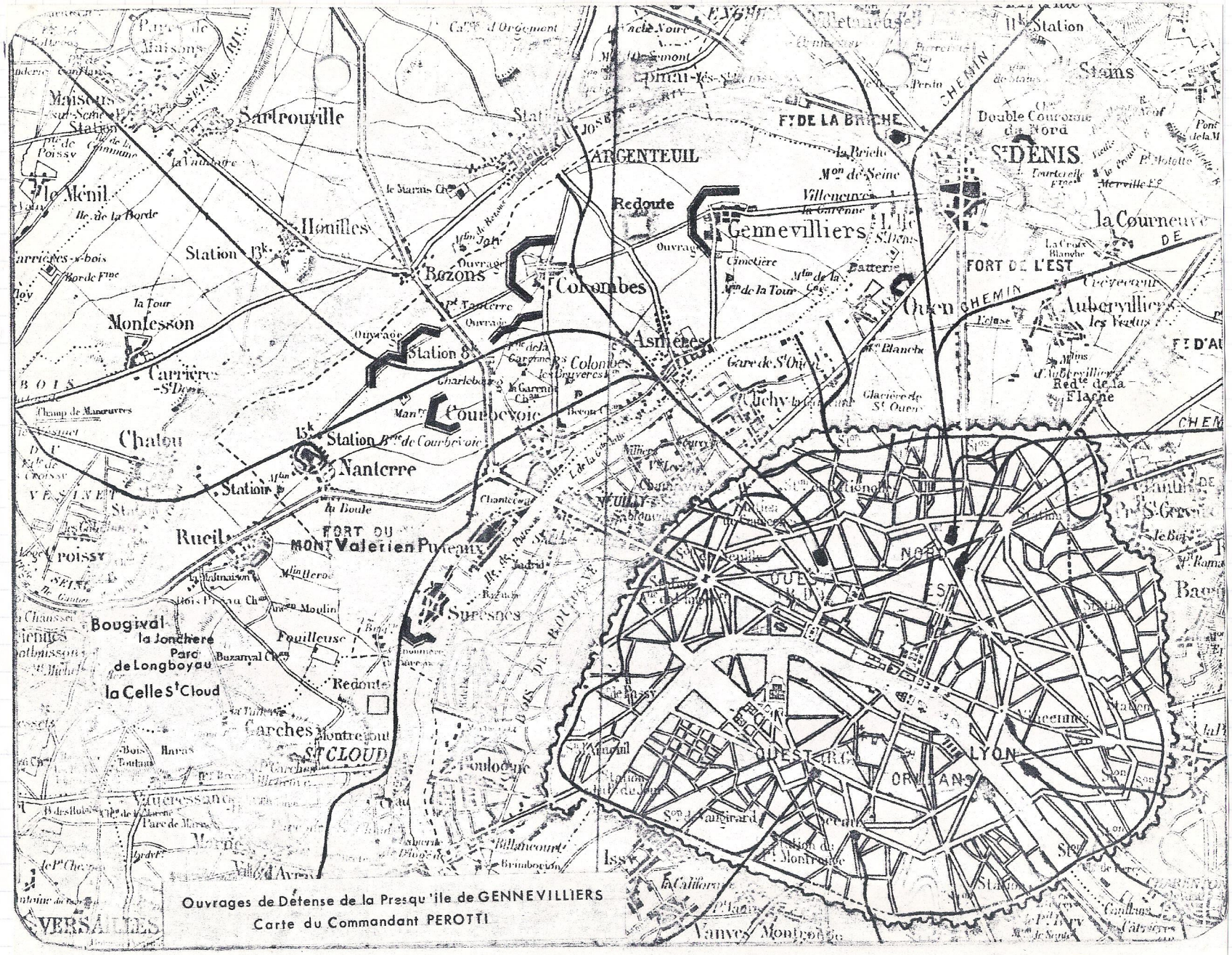
Le soir, la presse pour rentrer dans Paris était telle que l'on a dû retarder la fermeture des portes. La ligne des voitures avait une longueur de plus d'un kilomètre et les piétons se bousculaient.

Le même jour le général LAFEYRE a inspecté la presqu'île de GENNEVILLIERS, traversant toutes les lignes et vou-lant voir par lui-même comment étaient les soldats.

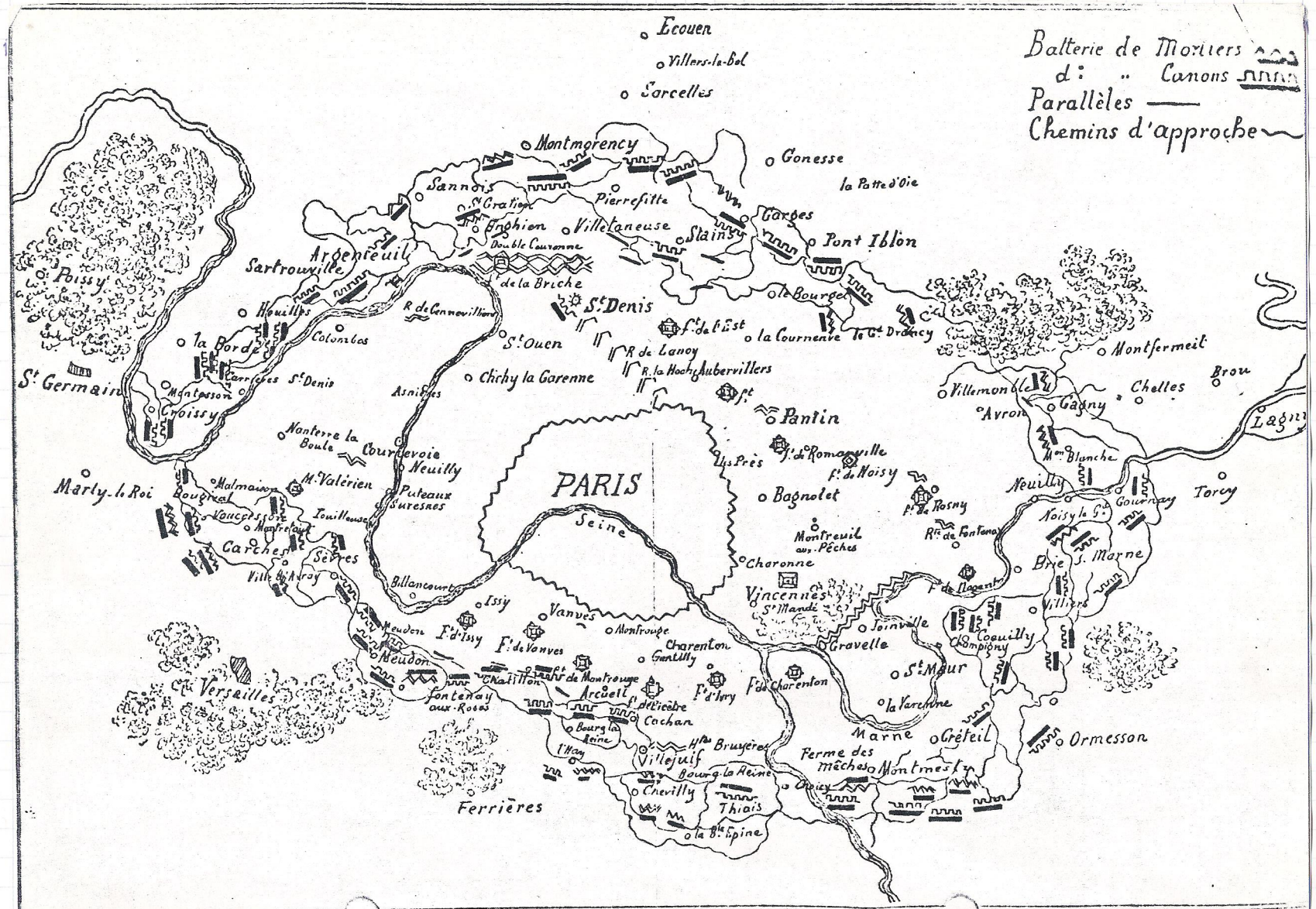
Dans le corps d'Armée de Saint-Denis, et c'est peut-être ce qui explique cette inspection du général LAFEYRE, il a été constaté certains "faits déplorables" qu'on ne voulait pas voir se reproduire dans le 14e Corps. En effet, explique LA LIBERTÉ :

Des faits déplorables se sont passés aux avant-postes ; les grand'gardes françaises auraient échangé des entretiens et établi des relations avec les postes bavarois.
Il n'y a pas eu trahison, assurément, mais au moins une légèreté qui pouvait, à un moment à l'autre, compromettre la sûreté de Paris et le sort de la France.

Pour ce qui est de la "sûreté de Paris et de la France" avait elle tant à perdre encore quand on sait de quelle façon l'a-vaient assurée nos propres généraux ? Le général TROCHU lui-même, d'ailleurs, en son communiqué à ce sujet, tonne certes aussi bruyamment qu'un canon contre "l'inobserva-tion des règles, la méconnaissance des respects envers les supérieurs, et ces désordres intolérables dans l'armée", mais



Ouvrages de Défense de la Presqu'île de GENNEVILLIERS
Carte du Commandant PEROTTI



Fortifications prussiennes autour de Paris durant le siège.

Ces trouffions de 1870 ne saluent pas plus, après tout, certains de leurs supérieurs que nous n'aurions salué nous-mêmes un certain nombre d'officiers lors de la triste guerre de 1940, un point c'est tout, et pour les mêmes raisons.
Mais ce qu'on ne dit pas ici, ce qu'on n'ose dire ouvertement, on le devine. Qui donc le général met-il en cause ? "Les enfants de Paris" comme il dit, les Gardes Nationaux, les ouvriers soldats... qui ont tenté de parler, tout simplement, à d'autres ouvriers soldats.

Est-ce alors trahison, ou même faits déplorables ? Quand ce sont là mains qui se tendent, et sans fusil au bout, doigts qui se serrent et non sur une détente de chassepot, regards d'hommes qui se cherchent, non à travers une ligne de mire, quand ce sont là des prolétaires en uniformes différents cherchant quand même à se parler, à se comprendre et à s'unir ?

Et alors les frontières elles-mêmes s'effacent, tout comme peut s'effacer la frontière même d'un front, délimitant la vie et la mort.

le 28 novembre — le jour de gloire serait-il enfin arrivé ? On le croirait à la lecture de cet ordre du jour "Aux soldats de la IIème Armée" :

> le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserre depuis trop longtemps.
> Je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux.
>
> En avant, donc !...

Général DUCROT

Le ridicule ne tuera pas le général DUCROT, l'ennemi non plus d'ailleurs. Comme je préfère à ce général de 1870, cet autre général, lui, de Napoléon. Lui au moins au moment de l'action ne s'environnait pas de ronflements sonores :

"Où c'est qu'on va, mon général, lui demandaient ses cavaliers ?"

"En avant, nom de Dieu... Direction trou de mon cul !..."

C'est ce même soir, à la veille même de la fameuse offensive, qu'un génial imbécile donne l'ordre d'éclairer la plaine de GENNEVILLIERS avec une puissante machine électrique. Fort heureusement pour nos soldats, les Prussiens devaient avoir grand besoin de dormir ce soir-là. Et c'est avec cet éclairage digne d'un 14 juillet que va se déclencher notre préparation d'artillerie.

Hier soir, 28, les opérations projetées ont commencé dans la presqu'île de Gennevilliers. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie, établies à proximité des ponts de BEZONS et d'ARGENTEUIL, ont par leur feu ouvert à 6 heures du soir jeté le trouble dans les positions que l'ennemi occupe fortement.

L'incendie s'est développé sur plusieurs points. Le feu, commencé avec une grande intensité pendant une partie de la soirée a repris à minuit. Nos troupes sont logées dans l'île de MARANTE (COLOMBES) et au Pont aux Anglais où elles ont établi des retranchements.

Et le communiqué, gouvernemental s'il vous plaît, continue :

Au lever du jour une forte reconnaissance a été faite sur les positions de BUZENVAL et sur les hauteurs de Bois PREAU.
Le but que se proposait le gouvernement a été atteint.

Signerent : Emmanuel ARAGO, GARNIER-PAGÈS, Eugène PELLETAN, Ernest PICARD, Jules FAVRE, Jules FERRY, Jules SIMON, bref ce gouvernement qu'on appellera "des JULES".

Le 30 novembre : Vice-amiral Commandant en Chef à Saint-Denis à Gouverneur Paris, 8 H 20 du soir

Dans l'après-midi, avec une vive canonnade des forts et de la batterie flottante n°4, la brigade HENRION, sous un feu très nourri d'artillerie, s'est emparée du village retranché d'EPINAY.

Le 135ème, deux compagnies de fusiliers-marins et les 1er, 2e et 10e Bataillons de Mobiles de la Seine ont enlevé le village avec un entrain remarquable...

Et par un froid de - 10 degrés, l'hiver s'en mêle, les fusiliers-marins attaquent à la hache d'abordage. Pauvres diables, quelle boucherie !... Et, bien sûr, on occupera le village, que réoccuperont les Prussiens, le soir même...

Au cours de cette attaque les hommes d'HENRION ont été soutenus par deux batteries situées à l'ouest de la redoute de VILLENEUVE. Cette redoute était aménagée au lieu dit LES FIANCÉS à la hauteur du Fort de LA BRICHE.

Et la journée se termine, comme la fameuse sortie. Et le



« La lumière électrique du Mont-Valérien, vue du bastion 77. — « L'usage incessant qu'ils font de la lumière électrique des forts. » (Voir page 123.)

Et on illumine, non pas les positions prussiennes, mais la presqu'île de Gennevilliers ---



BOMBARDEMENT DE PARIS. — Enfant blessé par un éclat d'obus. « La population, bien loin de se troubler, s'indigna. » — (Voir page 19.)

Les gouvernants font la guerre avec un sabre de bois - Lui, ne sert plus - - -

cercle de fer, tout autour de Paris, n'a pas bronché d'un millimètre. Et notre brave général DUCROT qui ne devait rentrer à Paris que mort ou victorieux, est bien rentré. Ni mort, ni victorieux, il dort paisiblement dans son lit ---

Les jours suivants, naturellement, les journaux bien pensants emboucheront leurs trompettes. Elles ne font pas s'écrouler les murailles, c'est vrai, comme celles de JERICHO, mais elles suffisent souvent pour tromper les oreilles, sur l'invulnérabilité par exemple de nos invincibles soldats. Voici comment on rédige une superbe image d'Epinal (1)

Je t'écris ces quelques lignes encore tout frémissant de mon combat d'aujourd'hui. A 2 heures 1/2 5000 hommes environ de la garnison de Saint-Denis ont été lancés sur le village d'EPINAY défendu par une double barricade et un fort contingent prussien.

Les marins que rien ne saurait arrêter et mon bataillon marchaient en première ligne. Les barricades, le parc et le château ont été enlevés sans coup périr et avec un entrain magnifique. Il en a été de même pour les rues que l'ennemi a défendues une à une. Nous avons fait un bon nombre de prisonniers.

J'ai pénétré dans le château à la tête de mes hommes en passant par une croisée du rez de chaussée et je me suis porté rapidement sur la terrasse. Là, deux Prussiens ont tiré sur moi, à bout portant. J'ai été assez heureux pour ne pas être atteint et j'ai rendu immédiatement à ces messieurs la monnaie de leur pièce. J'ai tué l'un et blessé l'autre de deux coups de revolver.

Je suis encore tout étonné d'être au nombre des vivants car, vingt fois, j'ai vu la mort de bien près. Au moment où je traversais seul, pour me porter en avant, la rue qui longe le 2e parc, j'ai essuyé le feu de tout un peloton et ce n'est que grâce à un miracle et en bondissant comme un chevreuil que j'ai pu éviter cet ouragan de fer.

Tout à coup, une véritable nuée de Prussiens descend précipitamment des buttes d'ORGEMONT pour reprendre le village et c'est alors que j'ai été légèrement blés

---

(1). L'histoire du SUPERMAN, hélas, prend encore de nos jours.

sé à la cuisse. La balle a été amortie grâce à mon flacon de rhum (qui a été brisé en mille morceaux dans la poche de mon caban) et à mon portefeuille que j'avais placé dans la poche de mon pantalon et qui a été traversé.

Enfin... Fusillé par deux fois, à bout portant, il réussit à s'en tirer. Tant mieux pour lui... C'est un vrai cuirassier, ce fantassin...

Lisons maintenant cet extrait du GAULOIS. Voici ce qu'on peut lire, au 13e jour de ce siège, après que notre pauvre armée se soit vu infliger, depuis bientôt 5 mois, une suite rarement égalée de défaites sur déroutes :

Cette nuit, une fausse alerte a été donnée au gouvernement.

Vers 10 heures du soir le général SCHMITZ a été informé par une dépêche officielle que l'ennemi passait en force le pont de BEZONS, menaçant la plaine de GENNEVILLIERS et COURBEVOIE.

Et tout ce qui peut être armé, naturellement, se met en branle, du haut en bas de l'échelle :

Il a pris aussitôt toutes ses dispositions de défense. Le Ministre de la Guerre s'est rendu de sa personne au Pont de NEUILLY.

Malheureusement, vers 11 heures et demie, une nouvelle dépêche a fait savoir que le mouvement remarqué ne se continuait pas. On doit le regretter. Je dis que c'est une bonne affaire et qu'il est bien temps qu'on nous attaque. Demain matin, à moins que la Providence ne s'y oppose encore une fois, nous en verrons bien d'autres.

Les charognards de la presse tournaient ainsi en croassant sur le champ de bataille supputé. Hélas, pour aujourd'hui, on a aucun cadavre à se fourrer sous la dent. Mais, demain, on a le ferme espoir de pouvoir se gaver, et de sang à l'aune et de morts alignés comme lettres d'un superbe article...

le 2 décembre le thermomètre descend à -13. En temps de guerre, presque sans feu, plus ou moins bien habillé, le soldat souffre

plus encore.

Le 3 décembre on signale un acte d'indiscipline au 76e Bataillon de la Garde nationale. On a voulu faire rendre deux cartouches aux hommes qui s'y sont opposés.

Les généraux de métier n'ont que méfiance, pour ne pas dire hostilité, à l'égard de cette Garde nationale, qui a le tort d'abord d'être composée de civils, ce qui pour eux déjà est une tare, une maladie honteuse. Ses officiers, de plus, sont élus par leurs hommes. Elle a le tort enfin de n'être pas ce qu'on demande à l'armée de métier, cette "Grande Muette" exécutant les ordres sans broncher, y compris les plus imbéciles.

Et cette armée de "civils", en conséquence, désireuse de de battre par dessus le marché, alors qu'en haut on discute de capitulation, ne peut que se voir exposée tant à des brimades de ce genre qu'aux tentatives les plus diverses de la discréditer.

Ils étaient loin d'être parfaits, c'est vrai, ces Gardes nationaux. Dombrovski pouvant lire d'eux, un peu plus tard, bien plus encore que des soldats d'élite, des hommes qui surent tenir et à un contre dix.

Le 5 décembre

Le général NOEL du MONT-VALERIEN rend compte à Gouverneur Paris :

> Hier des malfaiteurs appartenant pour la plupart aux corps des Mobiles ont franchi mes avant-postes et sont allés à RUEIL se soûler et dévaster des propriétés. D'autres, au nombre de près de 300 se sont répandus dans NANTERRE et ont dévalisé des maisons.
>
> Cinq de ces misérables ont été arrêtés. J'ai donné ordre de tirer sans pitié sur tout individu, soldat ou autre, cherchant à passer la ligne des avant-postes

Incidents déplorables, sans aucun doute, mais qui méritent peut-être un examen de leurs causes. Si on refusait en effet aux Gardes Nationaux et à la Garde Nationale Mobile un armement approprié il semble aller de soi que l'approvisionnement pour ces hommes était aussi problématique.

Au début du siège les approvisionnements de ce camp retranché qu'était devenu Paris assuraient le ravitaillement en farines, blé, riz, pour 71 jours. Nous en étions, en ce 5 décembre

à la 73ème journée du siège. Le thermomètre de son côté, inexorablement, se maintenait aux alentours de -15.

Or, quand un soldat a faim, quel que soit ce soldat, et que l'intendance ne suit pas, il pille; quand il a par trop froid, tant pis pour tout ce qui est bois, et l'alcool, s'il n'a pas de bois, en sera le succédané, nécessité devenant loi. M'en donne-t-on pas, généreusement, aux hommes quand ils montent à l'assaut? Et là nul général ne se récrie?

Et la martiale indignation du général NOEL n'y pourra rien changer, même s'il sert à ces "misérables", en guise de pain, du plomb.

le 10 décembre

le thermomètre descend à -18 degrés. La Seine est bloquée par la glace.

le 19 décembre

dans la presqu'île de Gennevilliers, du côté d'ARGENTEUIL, et de BEZONS il y a un échange considérable de coups de fusil. Les laissez-passer étaient encore visés pour toute la banlieue sauf pour NANTERRE. Dans cette localité la fusillade est continuelle et on veut éviter aux civils des accidents.

le 21 décembre

Quels pouvaient être les vrais objectifs de combats du genre qui vont suivre, lançant des hommes à l'assaut de l'absurde ou vers le suicide collectif?

le 20 au soir les troupes envoyées par le général NOEL pour opérer une attaque sur CHATOU étaient réunies autour de la gare de RUEIL. Les Francs-Tireurs de la Ville de Paris leur servaient d'éclaireurs.

le lendemain, au matin, ordre fut donné à la 2ème Compagnie de Francs-Tireurs de traverser le pont du Chemin de Fer, de pénétrer dans l'île du CHIARD et d'en déloger l'ennemi.

C'était une entreprise périlleuse que le passage de ce pont en ruines. La mine qui avait détruit les travaux de maçonnerie n'avait pu séparer les rails et ceux-ci, entraînés par leur propre poids et celui des traverses, s'étaient ployés et formaient ainsi une espèce de pont suspendu.

Et va alors s'exécuter la danse macabre hallucinante de

l'infanterie se lançant à l'attaque par un froid de - 20 :

Il fallait courir sur ces traverses vacillantes, espacées d'environ 80 centimètres, sac au dos, et exposés au feu des Prussiens embusqués derrière une barricade à l'extrémité même du pont.

Le Capitaine HAAS s'avança le premier en criant " : vive la République ! " Electrisés par l'exemple de leur chef que secondaient admirablement le Lieutenant LE MEC et le Sous-Lieutenant JOUIN les hommes de la compagnie eurent bientôt franchi le pont et la barricade qui défendait l'entrée de l'île, soutenant ainsi, aux yeux des Mobiles bretons et des ouvriers du génie émerveillés, la vieille réputation des enfants de Paris.

Derrière eux passa la 6e Compagnie. L'île était conquise. L'ennemi s'était retiré et caché dans les maisons de CHATOU. C'est alors que le Commandant du génie FAURE et le Capitaine HAAS furent mortellement atteints à la tête.

Les hommes quittèrent l'île en emportant avec eux le corps de leur vaillant Capitaine.

Qui commanda cette attaque ? Dans quel but ? Pourquoi fut-elle confiée encore, précisément, à ces "enfants de Paris" les Gardes Nationaux ? Le commando-suicide a conquis l'île pour l'évacuer aussitôt, s'étant ainsi battu en somme pour le roi de Prusse.

Le 22 décembre Rapport militaire

Le 68e Bataillon de la Garde nationale mobilisée de Saint-Denis se présentait devant EPINAY, tandis que les deux batteries flottantes 1 et 4 canonnaient le village ainsi qu'ORGEMONT et LE CYGNE D'ENGHIEN qui ripostaient vigoureusement.

Notre but n'a pas été atteint.

On est discret sur le but qu'on cherchait à atteindre. On croit pourtant le discerner petit à petit. Et il apparaîtra, en pleine lumière, bientôt, à la bataille de BUZENVAL.

Le 24 décembre encore un rapport militaire :

Les troupes ont cruellement souffert pendant la dernière nuit. De nombreux cas de congélation se sont produits. Le travail aux tranchées a dû être arrêté par suite de la dureté du sol qui est gelé jusqu'à 50 centimètres de profondeur.

Et à la même époque une main écrit sur le Registre du Conseil de Fabrique de GENNEVILLIERS :

Nous étions à cette époque au plus creux de nos misères, les plus vieux au rempart, les plus jeunes dans les compagnies de marche, les femmes et les enfants mourant de faim et de maladie dans l'intérieur de Paris bombardé par l'ennemi, M. le Curé astreint à un jour de garde par le Maire pour le service de l'église SAINT-ROCH et à deux jours au Palais de l'Industrie pour le service des ambulances sortantes, des secours aux blessés.

Et le Curé GUYARD va ainsi, de champ de bataille en champ de bataille, à ARCUEIL, au MONT-VALERIEN, à CHATILLON, CHAMPIGNY aidant les chirurgiens à extraire les balles, apportant au péril de sa vie, l'aide de son ministère à qui le lui demande. Il y a aussi des cœurs d'hommes, tout comme l'acier dont sont faits les héros, sous les humbles soutanes de Curés de village.

C'est donc sur les remparts que les vieux montent la garde. Ils s'emmitouflent de leur mieux en de vieilles couvertures, mettent des chiffons autour des pieds, des jambes.

Le pain arrive gelé et le pinard non en litres mais en morceaux. On n'a pas de bois pour se chauffer, pas de chandelle pour éclairer les postes.

Sur les listes des effectifs j'ai relevé des noms qui disent peut-être quelque chose aux vieilles familles gennevilloises : GUIMIER, COMPOINT, CHATAIN, CHAILLOU, LELIEVRE, deux hommes POISSON dont l'un prénommé Félix, à la 7ème Compagnie du 23e Bataillon de Saint-Denis.

Ces hommes touchaient trente sous par jour quand un rat se vendait à peu près au même taux....

Le 29 décembre une année se termine et la guerre continue.

Mont-Valérien. Général NOEL à Gouverneur Paris

L'ennemi travaille à reconstruire le pont de l'Ile de LALOGE Mais personne, semble-t-il, ne songe à l'utiliser dessus.

1871

Le 10 janvier un poème qui vient d'être écrit Victor HUGO part en Ballon

Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne,
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gazolé, que notre ventre est l'arche de Noë ...

Plus d'arbres ; on les coupe, on les scie, on les pend,
Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées ...
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.

Nous manquons de charbon mais notre poing est noir
Plus de gaz, Paris dort sous un large éteignoir ...

Le 6 janvier une affiche rouge dont le texte a été rédigé par Jules VALLÈS et Gustave TRIDON, au nom du Comité des 20 arrondissements, est placardée sur les murs de Paris :

Le Gouvernement qui s'est chargé de la Défense Nationale a-t-il rempli sa mission ? Non ... Par peur, peur, indécision, peur, inertie, ceux qui nous gouvernent nous ont conduits au bord de l'abîme ... Ils n'ont ni su administrer, ni su combattre ... On meurt de froid, presque de faim ... Sorties sans but, luttes meurtrières sans résultat, insuccès répétés ... Le Gouvernement a donné sa mesure, il nous tue ... La perpétuation de ce régime c'est la capitulation.

Place au Peuple ! Place à la Commune !

Le soir même, le Gouvernement réagit en faisant arrêter plusieurs des signataires de l'affiche. Il en fait placarder une autre affirmant noblement

Le Gouvernement de Paris ne capitulera pas.

En fait, au cours d'une réunion de ce Gouvernement qui se tint dans la nuit du 18 au 19 janvier, ce fut surtout

de capitulation que l'on parla plus que de la sortie qui devait avoir lieu le lendemain.

Le Peuple de Paris la réclamait depuis longtemps, mais non à la manière de ces petites actions de détail qui ne menaient à rien, et grâce auxquelles nos généraux ne faisaient guère qu'amuser les Prussiens.

Ce qu'il voulait, le Peuple de Paris, c'était la sortie assénée à l'ennemi plus à la manière du coup de masse d'une armée révolutionnaire que selon les règles établies d'une stratégie militaire rétrograde qui avait fait ses tristes preuves. Malheureusement pour lui, s'il était bien capable de ce sursaut d'un peuple assénant à l'ennemi, d'un coup, toute sa fureur accumulée, il n'aurait pu le faire encore qu'en fusillant d'abord les généraux capitulards, ce dont il n'avait pas le pouvoir.

Il aura donc sa sortie, ces généraux la lui prépareront. Et ces mêmes généraux, bons à classer après cette guerre au dernier rang des généraux, seront naturellement demain, et tout naturellement, au premier rang des fusilleurs de la Commune de Paris.

GARCHES MONTRETOUT BUZENVAL

Cette même nuit du 18 au 19 janvier on procède donc à la concentration des troupes d'attaque pour la fameuse sortie. Elle se fait pour la colonne de droite dans une pagaille abominable que n'arrange nullement une nuit noire comme de l'encre. Et par dessus le marché il pleut.

La division COURTY qui part de PUTEAUX ne rencontre aucune difficulté. Quant à celle du général DE BEAUFORT elle se met en route à 4 heures 30 pour aller du Rond-Point de COURBEVOIE vers LA BRIQUETERIE où elle doit être à 6 heures. Mais une barricade forme défilé et ralentit sa marche au point qu'elle dégage le Rond-Point vers 5 H 30

seulement.

Elle arrête ainsi la division BERTHAUT partie à 2 heures d'ASNIERES et arrivée vers 4 heures à COURBEVOIE, malgré l'encombrement d'ASNIERES par l'artillerie de la division FARON. Deux de ses Régiments ont dû défiler homme par homme.

Personne, évidemment, n'a songé à faire ouvrir ces barricades, ce qui aurait facilité le passage des troupes.

Ça, c'est pour les biffins qui piétinent, avancent tant bien que mal, à tâtons, dans un tintamarre de bidons, de chassepots et de fourreaux de baïonnette entrechoqués. Et l'artillerie se met en branle à présent, traînée par des chevaux ahuris par ce tohu-bohu dans la nuit :

SUSBIELLE est fort retardé lui-aussi. Il vient de CLICHY et doit traverser la Seine au pont de Chemin de Fer d'ASNIERES. Les trois batteries de la division FARON se sont mises en marche devant lui. Sur le pont, elles longent la voie ferrée que suivent à ce moment des trains de troupe. Canons et voitures marchent à côté des wagons en mouvement le sifflet des locomotives, le bruit des trains effrayent les chevaux qui se cabrent. Quelques-uns se jettent par dessus le parapet.

Et les canons suivent sans doute en direction de la Seine.

Livrer ainsi bataille c'est conduire sciemment son monde à la boucherie.

Sous le pseudonyme de Pierre LEHAUTCOURT, c'est un général, le général PELLÉ, qui a écrit ces lignes. Et c'est effectivement vers une boucherie que l'on va.

Le rapport militaire de cette journée du 19 présente ainsi les faits :

L'armée était partagée en trois colonnes principales composées de troupes de ligne, de Gardes Mobiles et de Gardes Nationaux mobilisés incorporés dans les brigades.

Celle de gauche, sous les ordres du général VINOY, devait enlever les redoutes de MONTRETOUT, les maisons de BEARN, POZZO di BORGO, ARMENGAUD et ZIMMERMANN.

Celle du centre, général de BELLEMARE, avait pour objectif la partie Est du plateau de la BERGERIE

Celle de droite, commandée par le général DUCROT devait opérer sur la partie ouest du parc de BOZENVAL, en même temps qu'elle devait attaquer LONG BOYAU pour se porter sur le haras LUPIN.

Toutes les voies de communication, y compris les chemins de fer, ayant accès dans la presqu'île de GENNEVILLIERS ont été employées pour la concentration de ces forces considérables, et comme l'attaque devait avoir lieu dès le matin, la droite, qui avait un chemin extrêmement long à parcourir, (13 kilomètres) au milieu de la nuit, sur une voie pavée qui se trouvait obstruée et sur une route qu'occupait une colonne d'artillerie égarée ne put parvenir à son point de réunion qu'après l'attaque commencée à gauche et au centre.

Dès onze heures du matin la redoute de MONTRETOUT et les maisons indiquées précédemment avaient été conquises sur l'ennemi qui fait sa entre nos mains 100 prisonniers.

Le général de BELLEMARE était parvenu sur la crête de la BERGERIE mais, en attendant que sa droite fût appuyée, il dut employer une partie de sa réserve pour se maintenir sur les positions dont il s'était emparé.

Ainsi, dès le début de l'action le mécanisme est détraqué le centre se désiquilibre faute d'être appuyé à sa droite. On devait bien savoir pourtant à quelles difficultés on se heurterait pour faire franchir à l'artillerie, et de nuit, le pont du Chemin de Fer d'Asnières. En temps normal d'été, et par une voie normale et en plein jour, 7 heures sont nécessaires et 30 bons kilomètres de route pour l'écoulement normal d'une division d'infanterie.

Mais l'heure c'est l'heure répond impertubablement le règlement militaire, heure qu'il entend fixer d'avance et maintenir au garde à vous. Alors qu'en fait, et c'est peut être cela la stratégie, il appartient aux militaires experts

en la matière, de régler leur comportement au moment de l'action, moins sur l'heure officielle qui de l'étape que presque toujours, que sur celle qui découle, sur le terrain, du déroulement des faits. Question sans doute plus de bon sens et de discernement que de mise en application mécanique de moyens plus ou moins empiriques.

Chose curieuse de notre côté on n'entend nul canon tonner en ce communiqué pour soutenir notre infanterie. Rarement allié, bien poliment, on paie en somme les Prussiens de ti-rer les premiers. Ils ne s'en privèrent pas, eux :

Pendant ce temps, poursuit le communiqué du haut commandement, la colonne du général DU-CROT (1) entrait en ligne. Sa droite, établie à RU-EIL fut canonnée de l'autre côté de la Seine par des batteries formidables combattues par l'artil-lerie qu'elle avait à sa disposition et par le Mont VALERIEN.

L'action s'engagea vivement sur la route de LONG BOYAU où elle rencontra une résistance acharnée. Plusieurs fois de suite le général DUCROT ramena à l'attaque les troupes de Ligne et la Garde natio-nale sans pouvoir gagner de terrain de ce côté.

Vers 4 heures, un retour offensif de l'ennemi entre le centre et la gauche de nos positions, exécuté a-vec une violence extrême, fit reculer nos troupes qui, cependant, se portèrent en avant à la fin de la journée.
La crête fut encore une fois reconquise, mais la nuit arrivait et l'impossibilité d'amener de l'ar-tillerie pour constituer un établissement solide sur des terrains détrempés, arrêta nos efforts.

Dans cette situation, il décidait d'engager eux d'at-tendre sur ces positions si chèrement acquises u-ne attaque de l'ennemi qui, amenant des troupes de toutes parts, ne devait pas manquer de se produi-re dès le lendemain matin.

Les troupes étaient harassées par 12 heures de com-

(1) celle qui arrivait en retard, et qui, juste au moment où, après une marche harassante, elle prenait ses dispositions pour monter à l'assaut se voit ainsi malmenée par l'artillerie toute prussienne.

bat et par les marches des nuits précédentes employées à dérober les mouvements de concentration (1). On se retira à pas en arrière dans les tranchées entre les maisons CROCHARD et le Mont-VALÉRIEN.

Il s'agit là du communiqué laborieusement rédigé, rapporté au lendemain de la bataille. Combien plus instructives sont les dépêches adressées au cours même du combat

MONT-VALERIEN 10 heures du matin =

Concentration très difficile (et laborieuse) pendant une nuit obscure Retard de 2 heures de la colonne de droite. Sont être arrivée en ligne en ce moment.

Le télégramme résume les trois aspects de la bataille et conclut:

Tout va bien jusqu'à présent.

MONT-VALERIEN 10 heures 32: officier d'ordonnance au Ministre de la Guerre

Un épais brouillard interdit absolument les phases de la bataille. Les officiers porteurs d'ordres ont de la peine à retrouver les troupes. Nous combattons dans la nuit.

Et quels ordres porter d'ailleurs quand on ne voit rien de ce qui se passe en bas?

6 heures du soir

Trois corps d'armée formant plus de 100.000 hommes et pourvus d'une puissante artillerie (2) sont aux prises avec l'ennemi. Les troupes ont déployé la plus

---

(1) Ce qui veut dire que soi-disant pour tromper l'ennemi sur les mouvements de nos troupes on faisait faire aux hommes trois kilomètres en avant et 2 kilomètres en arrière.

(2) Pour la "puissante artillerie" c'était absolument faux nous verrons pourquoi tout à l'heure.

Brillante brasoure et la Garde nationale mobilisée a montré autant de solidité que de patriotique ardeur.

8 heures 40. Commandant Supérieur des Gardes nationales à Chef d'Etat-Major Général

La nuit seule a pu mettre fin à la sanglante et honorable bataille d'aujourd'hui. L'attitude de la Garde nationale a été excellente. Elle honore Paris.

Général Clément THOMAS.

9 Heures 30.

Notre journée, heureusement commencée, n'a pas eu l'issue que nous pouvions espérer.

Et l'issue fatale ? Certes dès le lendemain certains journaux ne manquèrent pas de reprocher aux généraux ce télégramme qui va suivre, jugé intempestif, mais il était trop tard. La gaffe était commise laissant entrevoir du même coup l'ampleur de cette boucherie inutile

Mont-Valérien 9 heures 30 du soir. Gouverneur à Général SCHMITZ au Louvre

Il faut à présent parlementer d'urgence ou SE VRES pour un armistice de deux jours qui permettra l'enlèvement des Blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures solidement attelées et beaucoup de brancardiers. Ne perdez pas de temps pour agir en ce sens.

Avec "beaucoup de brancardiers, des voitures solidement attelées, et en deux jours", que de Blessés et de morts faudra-t-il donc relever ?

"Ne perdez pas de temps" spécifie bien le Commandant en chef. Sans doute car sur le champ lui-même de ce massacre comme parmi ceux qui en reviennent doivent monter les malédictions, les cris de fureur et de haine, contre les responsables de cette tuerie bien préparée.

Une certaine presse, dès le lendemain, tentera comme

à l'accoutumée de faire sifflets des mirlitons comme des sonneries de clairon.

Quel spectacle émouvant tout le long des bois de LA JONCHÈRE, à LA BERGERIE, à BUZENVAL et à GARCHES, fusillade sur toute la ligne.

Ah! les Prussiens aiment les bois, mais, cette fois nous sommes allés les trouver dans ces bois...

Ce qui nous frappe (quel dommage que ce ne soit pas un coup de pied quelque part), c'est l'impassibilité, la froide énergie, l'insouciance de nos troupes devant le danger. Les balles sifflent, les obus arrivent, tout le monde est fait à ces choses-là. Chacun à son tour nos bataillons s'engagent remplaçant avec entrain les plus fatigués.

Nous avons la satisfaction de fouler dans les terres labourées toute une région que le matin encore les Prussiens occupaient.

Nous n'avons rencontré que très peu de blessés, à peine deux ou trois morts.

Très peu de morts, peu de blessés, sans pouvoir donner des chiffres précis. Mais nous pensons beaucoup moins de monde que l'on craignait...

Tiens, tiens... les espoirs de certains seraient-ils donc déçus?

Et voici à présent les récits de ceux qui ne font pas la guerre avec un poste-plume en guise de baïonnette, ni au sommet de quelque Etat-Major. Ils sont simples biffins de 2e classe, portant un sac qui scie les reins, arrachant à chaque pas leurs godillots à la boue.

Leurs simples témoignages de simples combattants ont une tout autre résonnance. On offrait une préface, écrite en 1871, pour l'immortel FEU de BARBUSSE

A BUZENVAL:

On remet notre départ à 11 heures du matin. A une 1 heure et 1/2 seulement on se mettait en route, chargé de cartouches, de pain et de biscuit pour

deux jours.

Tout le long du chemin et jusqu'à ce que nous soyions arrivés du Boulevard MALESHERBES au haut de l'avenue de NEUILLY c'étaient des stations renouvelées à chaque minute. Tout le passage était embarrassé par les défilés de troupes et l'artillerie.

A 5 heures du soir seulement on nous cantonnait dans de petites maisons bien propretes au bord de la Seine.

Enfin, on put trouver du bois et l'on put se chauffer un peu en mangeant son pain bis, car les vivres furent distribués trop tard.

... L'heure arriva; on se mit en marche lentement, étant interrompu à tout instant par la concentration des bataillons. Enfin, on monta dans la direction de la demi-lune de Courbevoie. Nous arrivâmes au flanc sud-ouest du MONT-VALERIEN lorsque le jour se levait. On suivait des chemins sinueux plus que jamais.

A cette heure, et sans qu'on saisît pour quel motif, le fort, qui ne tonnait pas, laissa échapper successivement trois hautes fusées, drait dans l'air, ainsi qu'aux beaux soirs du 15 août

Peu après, le canon gronda, le bruit de la fusillade qui s'engageait parvenait jusqu'à nous. Nous entreprîmes tout à coup une marche furibonde à travers les carrés de vignes de la ferme de la FOUILLEUSE, dans un terrain où les bottes elles-même restaient attachées au sol.

Il y avait plus d'une heure qu'on marchait ainsi quand le général de BELLEMARE nous donna les instructions sur les positions de l'ennemi. De toutes les poitrines un cri s'échappa: "EN AVANT ET VIVE LA REPUBLIQUE!"

Le terrain qui nous retenait captif, les 7 heures consécutives de sac au dos, tout cela s'oubliait.

Le 16ème Régiment de Paris, Colonel de BRANCION, formait tête de colonne d'attaque du Parc de BUZENVAL qu'il a tenu avec ses 4 batail.

Pons : les 69e, 71e, 72e et 78e. Il avait à sa droite le 109e de Ligne avec lequel il formait brigade sous les ordres du Colonel LANDRUT.

Le 15e Régiment a perdu, tant que blessés ou disparus plus de 180 hommes.

A MONTRETOUT :

Il fallait grimper à travers les vignes sous le feu des Prussiens. Deux compagnies du 8e grimpaient, les soldats se traînant sur le sol, se glissant dans les moindres replis du terrain et montant toujours.

On arrive au pied des épaulements lorsque tout à coup un éclair se fait entendre. En un clin d'œil tout le monde était debout et s'élançait dans la route. Il y avait des compagnies des 6e, 7e, 8e, 97e Bataillons de la Garde Nationale, le 135e de Ligne, des Francs-Tireurs et une Compagnie de Mobiles.

En voyant l'élan des Compagnies de Marche les officiers et les soldats de la Ligne les saluèrent aux cris de " VIVE LA GARDE NATIONALE ! "

Mais on enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux et il s'agissait de préparer un chemin à l'artillerie.

Les Gardes Nationaux, les Mobiles et la Ligne, sous la direction de leurs officiers se mirent à l'œuvre ; en peu de temps, des moellons apportés de main en main, remplirent les fondrières et, à midi, arrivaient 3 pièces de canon.

Les Prussiens, comprenant l'importance de MONTRETOUT, avaient dirigé leurs feux sur cette position. Une grêle d'obus tomba, 2 chevaux furent tués, un timon fut brisé et une des pièces s'enfonça dans la boue.

Voyant que malgré tous les efforts de soi ne pouvait porter l'artillerie on renonça à en envoyer.

Et voilà pour la "puissante artillerie" soutenant nos

troupes dans le communiqué du Grand Quartier Général

A GARCHES :

Aller au feu pour la 1ère fois et ne sentir autour de soi, ni direction, ni élan, alors qu'on est exténué par des fatigues inutiles, tel, paraît-il, doit être le rôle de la Garde Nationale mobilisée. Mais avant les appréciations laissez-moi vous raconter les faits.

Le 5e Régiment, Lieutenant-Colonel BONDONNEAU, composé des 5e, 11eme, 58e et 86e Bataillons, avait quitté Paris, mercredi, à 1 heure de l'après-midi, le sac chargé de 100 cartouches, plus les provisions personnelles de chacun.

Il s'agissait d'aller à PUTEAUX.

Partant de la Place de la BOURSE, le 11eme Bataillon passe par la Place du Prince EUGENE (1) pour revenir sur ses pas, reprendre les boulevards, l'avenue des Champs-Elysées, de la Grande Armée et finalement suivre la Seine jusqu'à PUTEAUX.

Il était alors 7 heures du soir. Six heures pour faire deux lieues.

Arrivés là, il semblait que les Gardes nationaux dussent trouver des cantonnements tout prêts. Les Compagnies se divisent, puis les escouades. On court dans les rues demandant des ordres à tout venant. Enfin, un officier prend sur lui de permettre aux hommes de coucher là où ils pourront et d'enfoncer les portes s'ils ne trouvent point à se loger autrement.

Dispersion générale. On s'installe par petits groupes où l'on peut et comme on peut. De repos

---

(1). République aujourd'hui

il ne faut guère parler, le rendez-vous général est pour 4 heures du matin. Se chauffent ceux qui trouvent du bois. La distribution des vivres se fait à 11 heures du soir. Les plus affamés font la soupe, la majorité se contente d'un morceau de pain.

A 4 heures, les 4 Bataillons sont sous les armes, sac au dos. Le sac est lourd et surtout pour les mobilisés qui n'ont guère l'habitude des parcours. Et 4 jours de vivres --- pour aller au MONT-VALERIEN

Mais les ordres sont les ordres, le règlement est le règlement. Et on envoie ainsi au feu des hommes chargés comme des mulets et qui pis est sur un terrain véritable Bourbier.

Mais il s'agit, continue notre Cadre National, de marcher à l'ennemi, nul n'hésite, nul ne murmure --- En marche !

Nous traversons SURESNES, passons une à une les barricades élevées depuis 2 mois par les Mobiles.
Nous arrivons au pied du MONT-VALERIEN et commençons à gravir la hauteur. Le terrain argileux est énormément détrempé, on glisse, on enfonce jusqu'à la cheville. Le poids est lourd et aux épaules et aux pieds. On avance sans s'arrêter et l'on parvient au plateau devant le Mont-Valérien en face de MONTRETOUT et de GARCHES. SAINT-CLOUD est à gauche.

La Halte, toujours sac au dos, et prêts à tout événement.

Les troupes françaises gravissent sous nos yeux la hauteur qui fait face, contournent les Bois de GARCHES et de SAINT-CUCUFA. Nous amenons l'arme au pied et les pieds dans la boue. Le sol est tellement visqueux et glissant qu'on ne peut faire un pas sans effort.

Des batteries d'artillerie passent sans relâche à nos côtés et se dirigent vers MONTRETOUT et GARCHES Il est environ 2 heures.

Le 5e Régiment fait partie de la 1ère Brigade sous les ordres du général COURIER. Il a laissé en arrière les 123e et 124e de Ligne qui le suivent.

Vers 3 heures, après que depuis onze heures nous attendions soutenant sur nos épaules un poids de 40 à 60 livres, l'ordre est donné d'avancer.

Après commence un travail de locomotion dont ne peuvent donner une idée les Parisiens les plus fatigants. La boue s'attache à nos pieds, s'accroche à nos guêtres, nous retenant au sol, nous clouant à la terre. Enfin, nous avançons. Le 11e Bataillon est à droite, le 5e à gauche. Nous gravissons la hauteur de MONTRETOUT.

Pas de canonnade du côté de l'ennemi que nous croyons repoussé bien loin. A notre gauche MONTRETOUT, à droite le bois de GARCHES. La montée est laborieuse mais elle s'accomplit dans un ordre excellent.

Déjà, nous avons protesté, nous avons demandé à déposer ce fardeau que nous portons depuis 12 heures. Nos chefs n'ont pas d'ordre, il faut gravir sous le poids. Nul ne songe à désobéir mais déjà les plus robustes chancellent et trébuchent sur la terre.

Tout à coup - il est 3 heures 1/2 - "Sac à terre" crient nos chefs, et "EN AVANT !"

Au même instant, sur le sommet de la crête, mais de l'autre côté de la colline éclate une violente fusillade. Nous jetons nos sacs et courons en avant. Nous nous élançons vers la tranchée qui borde le sommet :

"Couchez-vous, nous crie-t-on, et ne tirez pas, vous avez devant vous des zouaves et des tirailleurs."

On obéit. Nous voici à plat ventre dans la boue. Alors, et tandis qu'on pensait l'ennemi bien loin, repoussé de nos lignes, éclate une fusillade effroyable, les canons tonnent, les obus et les boîtes à mitraille pleuvent. C'est une pluie de fer et de feu.

Les zouaves sont en effet en avant, mais la fusillade vient de droite et de gauche. Aux canons qui démasquent des obus aucun des nôtres ne répond.

Où sommes-nous ? Que faisons-nous ? Où devons-nous aller ? Nos capitaines sont debout, le revolver au poing.

On nous lance sur la droite pour occuper un mur crénelé d'où, mieux abrités, nous pourrons riposter au feu.

Deux compagnies du 11e, carabiniers en tête, s'élancent vers le point désigné. Les obus pleuvent, c'est un ouragan de mitraille. Les hommes tombent, tués ou blessés. Nul ne recule, nul ne faiblit.

Le Commandant TRAHAN donne l'exemple. Trois carabiniers sont frappés d'un obus. Il faut les relever car d'ambulances, de brancardiers, pas l'ombre au départ. Des camarades se dévouent, enlèvent des blessés à la mitraille qui semble bondir autour d'eux. J'ai vu de mes yeux un Garde de la 1re Compagnie nommé GUINET porter pendant plus de 100 mètres sur ses épaules un blessé au milieu d'une pluie non interrompue de fer et de feu.

Les rangs se reploient. Le Commandant, debout sur la barricade, les ramène et les encourage. Mais l'attaque des Prussiens devient furieuse, la canonnade redouble. Ils se massent, deux pièces nous bombardent. Le terrain de la colline rebondit sous les projectiles.

On sonne la retraite. Là encore, le courage de nos soldats semble résister à la violence même. Ils ne veulent point reculer, ou bien ils remontent encore, mais l'ordre est positif, il faut se replier.

A pas, pendant plus de 100 mètres on marche sous la mitraille qui éclate et se brise. A chaque pas on s'arrête pour relever un camarade blessé. Chacun frémit de rage, car peut-on en douter ? Il y a eu imprudence des chefs : ils ne savaient point que cette attaque des Prussiens allait avoir lieu.

Mais n'est-ce pas leur tactique habituelle, ne reviennent-ils pas après un échec, plus nombreux et plus soutenus que jamais ?

Nous n'avions pas d'artillerie pour leur répondre, tout était parti. Où ? nous n'en savons rien. Quand on se décide à nous débarrasser de notre sac nous avons à peine le temps de saisir notre carabine et de la charger.

Que se passe-t-il ? nous sommes exténués inutilement, nos sacs sont jetés à l'aventure. Au moment de l'action qui songeait à retrouver son sac ? Les bras libres, les mains agiles, voilà ce qu'il nous faut

Quant au sac, qu'importe ? Celui-là se considérerait comme fautif qui penserait en ces instants-là à ses petits intérêts personnels.

Mais alors quel est le résultat ? On bat en retraite, où sont les sacs ? Chercher les sous les obus, sous les bombes. Pourquoi faire ? Avant tout il faut se rallier. Ne peut-on pas attaquer à nouveau ?

Bref nous sommes revenus à PUTEAUX. Mais, faut-il tout dire ?

De direction, point. Nous ne savions ni où nous allions, ni ce qui nous attendait. Nous avons été surpris. Et où cela ? A 2 lieues de Paris, aux portes de Saint-Cloud. C'est incroyable !

Les ambulances manquaient. Tout manquait. Nous avons perdu des camarades et nous n'avons plus ni sacs ni cartouches.

Nous nous reformons. Un peu plus d'ordre, un peu plus de sang froid de la part de nos "grands chefs" et nous réussirons à nous débarrasser des Prussiens. Vive la France !

Un volontaire du 11e Bataillon

Ces trois extraits publiés dans la presse d'alors sont malheureusement anonymes. Quel dommage que l'Histoire, si elle retient les noms des généraux capitulards, incompétents, voire des généraux imbéciles, oublie par contre ceux des simples 2e classe qui se contentent d'être héroïques la tête dans la fournaise et les pieds collés à la boue.

Et ainsi se termine, tout aussi lamentablement et honteusement que cette guerre le dernier grand combat de ce siège livré au seuil de la presqu'île de Gennevilliers.

Souffrir et mourir s'il le faut, mais vaincre, avaient clamé le matin même, en une proclamation claironnante, les membres du gouvernement flanqués de généraux porte-trompette.

Le surlendemain, le journal LE FRANÇAIS bousculait

quelque peu ces Hauts de forme et ces képis chamarrés comme on bouscule des quilles peintes :

Les proclamations ont presque toujours le tort d'être inutiles quand elles ne sont pas dangereuses.

Que l'opinion publique fasse donc enfin comprendre la dignité du silence, puisque eux-mêmes ne la sentent pas, à tous ces Hommes qui font queue pour signer les proclamations gouvernementales.

Le patriotisme, la voix du canon, la grandeur des événements parlent assez fort au cœur de nous tous pour que la voix de ces messieurs soit aumoins inopportune.

"Inopportune" pour l'heure... Car cette bataille de BUZENVAL apparaît moins en fait comme une sortie ayant pour but de dégager Paris que comme une manière efficace de se débarrasser d'une Garde Nationale jugée sûrement plus dangereuse par certains que les Prussiens eux-mêmes.

On aura mis en branle en effet quelque 100.000 Hommes dont une vingtaine de Bataillons de Gardes nationaux pour aboutir à la mendicité d'un armistice après quelques heures de combat, et pour pouvoir relever plusieurs milliers de morts et de blessés. Nombre d'ailleurs de pertes dont les estimations varient de 2000 à 8000, les uns, les généraux, tentant bien sûr de les minimiser, comme par hasard, après avoir réclamé eux-mêmes, l'urgence, et l'armistice de 2 jours pour pouvoir relever les morts et le maximum d'ambulances.

Comme par hasard encore ce sont les meilleurs Bataillons de Gardes nationaux qui ont été engagés. C'est si vrai que leur attitude au feu a été acclamée par les soldats de la Ligne. Trois communiqués militaires ont fait état de leur "attitude excellente", de leur "solidité", de leur "brillante bravoure".

Et cette armée de 100.000 Hommes, et ces Hommes décidés à se battre, nos généraux les ont poussés sciemment dans cet énorme gueule de loup dont les mâchoires implacables sont ces batteries d'artillerie lourde prussienne.

Regardons cette carte, en effet - On les a lancés à l'assaut, sans aucune préparation d'artillerie, à cet endroit précis où 12 batteries lourdes prussiennes, au moins, occupant les hauteurs les plus imposantes, étaient à même de se concentrer leurs feux sur ces seules poitrines d'Hommes.



Pierre-Edouard POMMIER,

Industriel

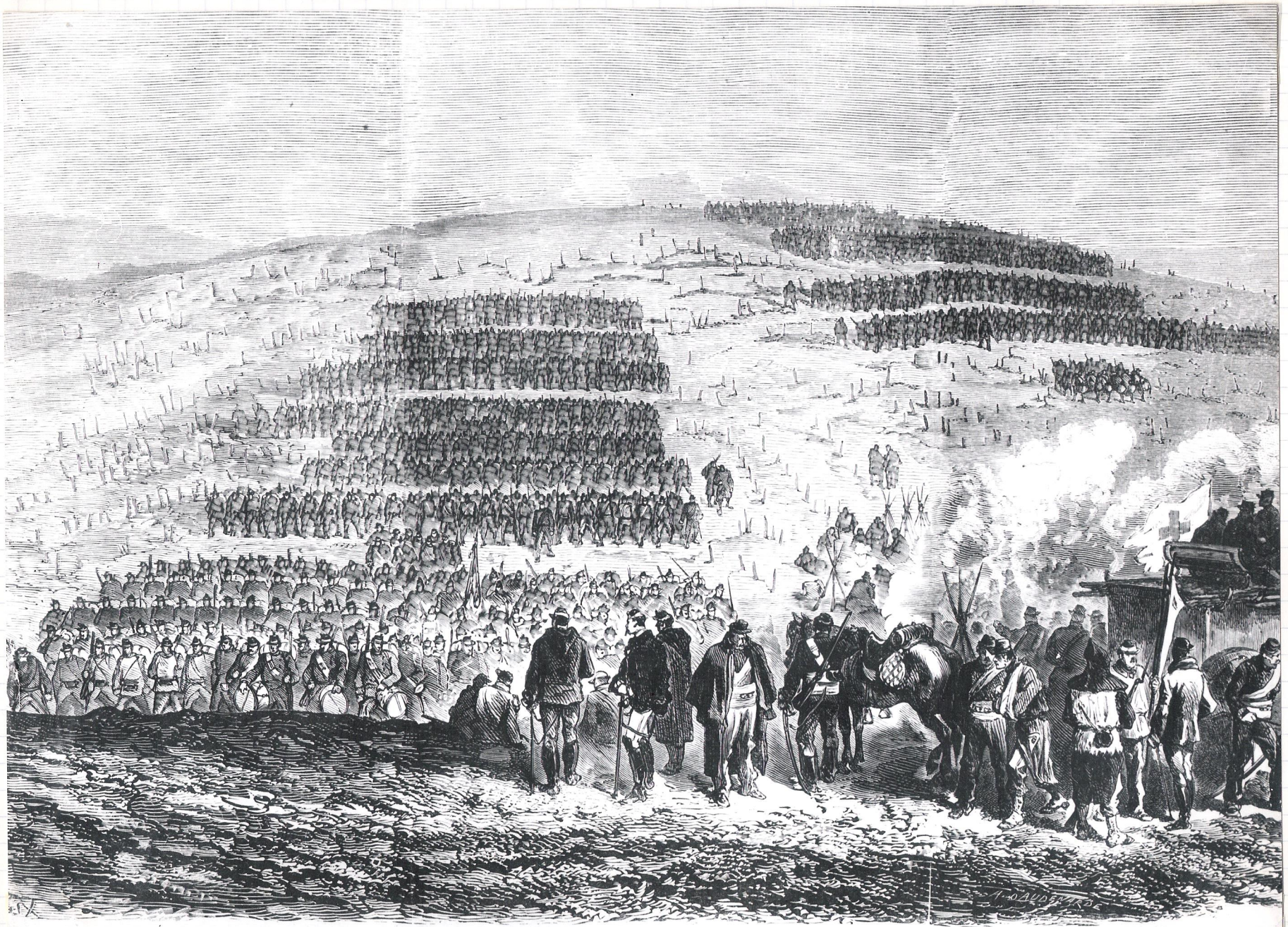
Commandant de la Garde nationale

Asnières - Gennevilliers

puis Maire de Gennevilliers

de 1875 à 1892

Né en 1830 - Décédé le 30 Mars 1906



La réserve des 6e, 7e et 8e bataillons de mobiles de Paris et les mobiles du Finistère venant s'abriter dans un pli de terrain entre Buzenval et le Mont-Valérien.

« La colonne de droite devait opérer sur la partie ouest du parc de Buzenval. » (Voir page 255.)

Un triste jeu de quilles Romaines pour généraux gâteux...

Si l'artillerie française est restée quasi muette pour la bataille, dès le lendemain la presse tire, elle, à boulets rouges contre les généraux. A un point tel que Jules FAVRE, avec tous ses regrets sans doute, prie le sinistre TROCHU de bien vouloir démissionner.

Comment d'ailleurs pourrait-il penser autrement? L'armée, c'est sûr, est toujours la "grande muette", mais nul n'arrive à faire taire cette Garde nationale, dont les soldats citoyens, au retour du combat, ont clamé leur indignation. Et les quartiers populaires se mettent à bouillonner de nouveau.

Certes, ces 2e classe, et qui plus est "occasionnels," n'ont pas l'honneur d'être versés dans ce noble art de la stratégie militaire. Ils ont tout de même des yeux pour voir avec quel art et de quelle manière on leur fait cas ser la pipe. N'ont-ils pas vu dans quel gigantesque pétrin à l'intérieur duquel obus et balles tritu-raient de la boue, du sang, Pesont pourris leurs généraux? Ces généraux sont plus à l'aise, assurément, au milieu des flonflons de quelque retentissante revue de fin de garnison que sur un champ de bataille où il s'agit de se battre, et de se battre honnêtement, intelligemment, pour la défense de leur pays.

Un journaliste l'a noté qui n'était pas d'une presse que l'on peut dire située à gauche. Bien qu'il l'ait fait de façon méprisante pour ceux qui dans l'histoire n'ont guère que leur peau à donner, son témoignage, tout de même, mérite d'être noté.

> Le subtil, écrit-il, est rarement de voir la science militaire des chefs paraître s'incliner devant des accidents dont la prévision devrait être le but de l'Etat-Major Général?
>
> Pourquoi sembler surpris d'une concentration difficile? n'est-elle pas parfois exigée à raison ce?
>
> Si le brouillard est épais pour vous il l'est également pour l'ennemi. Il gêne ses généraux comme il vous gêne.
>
> Et si l'ennemi vous surprend par son artillerie "énorme" et par des réserves d'infanterie nombreuses, vous opposer canon à canon, réserve à réserve?

Questions évidemment, mais qui en appellent d'autres

C'est vrai qu'un général sur un champ de bataille est l'épicentre d'un cyclone qu'il doit à tout prix contrôler, diriger, le maniement de masses d'hommes montant au feu s'avérant au surplus une tâche des plus complexes, le temps, le terrain, l'adversaire pouvant de leur côté changer à tout moment les données du problème, et même, les inverser.

Mais le succès de la bataille dépend-il plus en fin de compte de l'éclair de génie qui foudroie l'adversaire que de l'organisation méthodique, au préalable, de cet outil de tous les généraux qu'est une armée, de l'organisation encore du combat lui-même, et depuis la concentration des troupes jusqu'aux modalités d'exécution du plan.

Et une armée qui part comme celle-là sous le drapeau de la pagaille a toutes les chances d'en revenir sous le drapeau de la déroute. Et les hommes qui montent à l'assaut, qui vont peut-être y mourir, se trouvent placés par conséquent au premier rang pour le savoir.

Ce sont des hommes déjà épuisés par marches et contremarches et sous-alimentation due au siège, le poids invraisemblable du sac, des munitions, de 25 à 30 kilos, plus le chassepot, qui arrivent en s'extirpant à chaque pas de la boue jusqu'aux bases de départ. Ceux du 9e Régiment de Marche, à la fin de la journée, seront restés le sac au dos pendant 25 heures d'affilée.

A-t-il tort ou raison ce Garde National du 84e Bataillon de s'indigner :

> Nous sommes restés près de 2 heures sans voir un officier supérieur. Enfin, arrive le général NOEL à qui, tous, nous demandons des canons pour pouvoir garder cette position. On nous répond que le chemin n'était pas praticable pour l'artillerie (j'avoue que je n'ai jamais vu gâchis pareil) et qu'il fallait le faire.
>
> Vers 4 heures du soir, sans que nous ayions vu une seule fois notre commandant, un bataillon de Ligne et de Garde Nationale est venu nous relever.

Dans le parc de LA MALMAISON où se tenaient en réserve les volontaires de MONTROUGE du 53e Régiment, là par contre et en plein combat on a fait former les faisceaux et mis les hommes au repos. Les hommes discutent par petits groupes, mains dans les poches, quand, brusquement les Prussiens,

avantant, eux, bien à couvert, peut tombent dessus à l'improviste. Ettizent dans le tas, les baïonnettes s'occupant ensuite du détail.

On masse consciencieusement nos réserves, au lieu de les échelonner, sur le revers du côteau de GARCHES. Et l'artillerie prussienne, comme une machine supérieurement réglée, tire aussi bien qu'à l'exercice, nullement importunée par notre artillerie lourde. L'orage prussien éclate dans tous les horizons à la fois = LOUVECIENNES, SAINT. GERMAIN, LA CELLE SAINT CLOUD, BOUGIVAL, CARRIERES, CHATOU, ORGEMONT.

Et tandis que les hommes, les nôtres, montent au ciel par morceaux notre artillerie légère est engluée dans la boue et se fait démonter avant même de trouver un emplacement de tir. Se taisent toutes les batteries de la presqu'île de GENNEVILLIERS, se tait la JOSEPHINE comme la batterie de Saint. Ouen, se tait la canonnière FARCY, se tait le MONT-VALERIEN. Lui, non, pas tout à fait. On entend de là haut un général en chef gémir par télégraphe = "nous combattons dans la nuit."

Et au fond, c'est bien vrai --- notre infanterie se bat dans les ténèbres d'un tunnel où l'ont poussée sciemment ses propres généraux. Et vont parmi cet abattoir, couvant d'un tas de chairs à un autre, quelques curés tentant d'apporter l'impossible en ce cimetière où des disants font, semble-t-il, la queue, pour être admis dans l'au-delà.

Admirables curés sans nul doute, parmi lesquels l'abbé GUYARD, de Gennevilliers, et recueillant peut-être bien à l'ultimes cris de fureur, d'ultimes blasphèmes peut-être encore, de hommes qui en sont venus à maudire ciel et terre. (1)

C'est le moment de la souvenance, écrit un journaliste, où nos peines ont du être les plus sensibles.

Et on abandonnera le soin des positions "dont la possession était sans aucun avantage sérieux."

---

(1) La Garde nationale de la presqu'île semble bien avoir été engagée elle-aussi en ce combat. Parmi les morts figurent en effet l'agent Armand CAHAGNE, Conseiller Municipal de Colombes et CAUDORET. Deux autres gardes PEYNET et PETIT ont leurs tombes au cimetière d'Asnières.

Quel avantage présentaient-elles le matin quand on rangeait des hommes, à différentes reprises, à leur conquête ?

L'une, écrit un officier prussien, était l'ouvrage en terre de MONTRETOUT : c'est un rempart projeté sur un terrain montueux qui n'a jamais été considéré par nous comme un ouvrage réel de défense dans l'enchaînement de nos positions, car sa situation par rapport au Mont-Valérien qui domine tout le terrain est telle qu'elle ne permet pas d'y établir un retranchement régulier.
Le commandement de nos avant-postes de VILLE D'AVRAY s'était contenté pour cette raison de faire occuper ce point par de petits détachements.

--- Les Français ont trouvé dans le village de GARCHES une résistance qu'ils n'ont pu vaincre. Ils réussissent, par contre, à s'emparer de hauteurs qui, comme points extrêmes des avant-postes, n'étaient occupées que par des vedettes.

Autrement dit des hauteurs tout à fait secondaires et dominées par des batteries prussiennes, élevées, elles, sur de véritables hauteurs.

Livrer ainsi bataille, écrit le général PELLÉ, un général, c'est conduire sciemment son monde à la boucherie.

Sciemment --- un mot passif, et sous la plume d'un général, est un coup de sabre impitoyable assené sur une certaine stratégie ---

Ce qui explique, peut-être, qu'au cours même du combat, on enregistrera ce qui sera nommé un bien "triste incident". Et celui-ci "trouvera, écrit celui qui le rapporte, YRIARTE, un autre historien que nous."

Pourquoi cette dérobade d'un témoin, et d'un témoin occupant, pour établir un fait et ses origines réelles de ce fait ?

Si nous était agi là que du geste d'un Gaulois "affolé", comme on l'a dit après coup, pourquoi ne pas le présenter comme tel ? Un combat, quel qu'il soit, ne donne-t-il jamais lieu à telle ou telle méprise et pour laquelle en général on ne fait pas appel à un autre historien ?

Qui donc a été tué ? Un aide de camp du général TROCHU.

Le comte DE LANGLE. Un aide de camp, la suite d'un général en chef, tout ce monde caracolant à cheval, ce se remarque et même de loin sur un champ de bataille, sur tout quand ils s'adressent aux hommes en haut.

A quel moment, en effet, fut tué cet officier ? Lorsque le général TROCHU "essayait de ramener les bataillons qui fuyaient". Et des exhortations de ce genre se font à voix tonitruante. Une méprise donc est d'autant plus impossible qu'en quelque endroit que ce soit un général en chef ne passe jamais inaperçu.

Qui a tiré ? Un Garde national affolé, et il était sans doute alors quelque peu malcommode de trouver une autre version lorsque les hommes sortant du feu étaient autant de soupçonneux farieux par l'habitude même de leurs chefs.

Cette balle qui a tué l'aide de camp n'aurait-elle jamais fait que rater alors le général en chef lui-même, c'eut fort possible. Il arrive des moments en effet où des hommes condamnés de toute manière à mourir n'ont plus à leur disposition, si l'on peut ainsi s'exprimer, que l'embarras du choix

Sans doute, au soir de ce combat, comment faire autrement, on criera les louanges d'une Garde nationale qu'au fond d'eux-mêmes les généraux méprisent, quand ils ne la haïssent pas.

> C'est la première fois que l'on a ~~eu~~ pu voir, réunis sur un même champ de bataille, en rase campagne, des groupes de citoyens unis à des troupes de ligne, marchant contre un ennemi retranché dans des positions aussi difficiles.
>
> La Garde nationale de Paris partage avec l'armée l'honneur de les avoir abordées avec courage, au prix de sacrifices dont le Pays leur sera profondément reconnaissant.

Cette profonde reconnaissance du Pays ne mettra pas longtemps à se manifester.

Quelques jours plus tard, tentant de justifier l'injustifiable, devant l'Assemblée nationale, le général TROCHU déclarait

> ... qu'un huitième de nos morts et de nos blessés dont le total est évalué par lui à 3000 a été

frappé par la maladresse de la Garde nationale.

Et il cite à l'appui d'une telle accusation "la mort d'un de ses officiers, M. DE LANGLE, tué à quelques pas par un garde national affolé".

Le Mémorial du Premier Siège qui cite ce fait ingénue ensuite :

> Ce triste fait, qui se produit encore quelquefois à la guerre, ne prouve pas précisément que la Garde nationale ait causé la mort d'un huitième de nos victimes.
>
> Une telle évaluation a du même être établie bien officieusement en une journée où M. le Général TROCHU se plaignait tant du brouillard et disait en propres termes dans ses dépêches officielles : "nous combattons dans la nuit."
>
> Toutefois, il n'a pu exister une assertion si grave sans en avoir réuni les preuves. Nous ne saurions donc pas plus la contester que la soutenir.
>
> Le chiffre donné nous paraît être croire que la Garde nationale n'a pas fait tomber moins de 375 soldats sur le champ de bataille. Quant aux 1630 hommes qu'elle a perdus, nous espérons au moins que c'est sous le feu de l'ennemi.

Et ainsi s'accomplit l'énorme charge de dynamite qui soulèvera sous peu barricades et pavés de Paris.

Le 31 octobre c'est en criant "A BAS TROCHU" que Paris manifestait sa colère. Ce 22 janvier l'insurrection cette fois gicle comme un geyser du sol.

Un nouvel astre s'est levé dans ce monde des étoiles des généraux capitulards, pour remplacer le désastreux TROCHU. Et ce sera VINOY, dit le Balzane de 71 ans, un vieux bonapartiste par dessus le marché qui fera, naturellement, sauver la République.

Et pour la 3ème fois depuis longtemps, le Gouvernement de Défense Nationale, pourra enfin publier un bulletin de victoire, où le patriotisme, comme on disait en 1793, cafouille à qui mieux mieux avec le faux patriotisme.

Les journaux populaires sont interdits, les lieux de réunion sont fermés, on arrête les meneurs, on tente de mettre une muselière à Paris.

Depuis on ne sait plus combien de jours le canon prussien tonne, sonnant le temps comme une horloge impitoyable à coups d'obus et d'éclats. Et brusquement, le 26 janvier, ce formidable engrenage de l'artillerie se fait... Les efforts du Gouvernement ont enfin abouti : on capitule et pratiquement à la discrétion du vainqueur.

La France dépose le bilan de la défaite : plusieurs dizaines de milliers de morts, 500.000 prisonniers ou internés, sans parler de l'armée de Paris, 25 départements occupés, l'Alsace-Lorraine rayée de la carte de France, 200 millions de contribution de guerre à payer au vainqueur.

Cette année les budgets des Communes de Banlieue, tel le budget de Gennevilliers, se verront amputés de la moitié de leurs ressources... Car il faut bien rogner n'est-ce pas les additions de généraux qui ne s'abaissent jamais à de pareils détails.

Le 28 janvier — Les Prussiens entrent à SAINT-DENIS

Le 29 janvier — Les drapeaux prussiens flottent sur 16 des forts environnant Paris.

Le 6 mars — La Convention d'Armistice est signée par les généraux DE VALBAN pour la France, VON PODBIELSKI pour la Prusse

Et elle prévoit en son article 6 que les deux divisions allemandes et le Quartier Général de la IIIe Armée se verraient amenés à transiter pour évacuer VERSAILLES, par la Presqu'île de Gennevilliers, à compter du 11 mars.

> Elles occuperont pendant ces deux jours-là, précise le document, les villages de COURBEVOIE, ASNIERES, COLOMBES, GENNEVILLIERS et VILLENEUVE LA GARENNE. Les troupes devront avoir évacué la presqu'île le 12 au matin.

Elles l'évacueront et à la date prévue, emmenant avec elles, toutes les pièces d'artillerie du Fort du Mont Valérien.

Au lendemain du combat de BUZENVAL on pouvait

Pire à la fin d'une lettre d'un artilleur prussien adressée à la WESER-ZEITUNG, traduite et publiée par LE RAPPEL :

> Peut-être est-il permis de regarder cette manœuvre comme la dernière lueur de cette flamme qui doit s'éteindre bientôt et qui s'appelle Paris.

"Peut-être ..."

Car cette flamme de Paris, au contraire, loin de s'éteindre comme l'envisageait le Prussien, allait rejaillir brusquement, des cendres chaudes encore de la défaite et de la honte

Elle allait même monter, telle une fusée incandescente, à la hauteur où se situent les astres des révolutions, illuminant encore, cent ans plus tard, le ciel des travailleurs du monde entier ...

LA COMMUNE

Il est manifeste que M. THIERS ne pouvait installer un gouvernement réguliers sans désarmer la Garde nationale. Il est manifeste aussi qu'il n'était pas assez fort pour décréter ce désarmement de but en blanc.

Il lui fallait donc une émeute et une émeute assez considérable pour qu'il pût s'emparer en un coup de filet de toutes les armes rassemblées, pendant six mois dans le sein de la population parisienne, en même temps qu'il purgeait par une saignée à blanc cette population des éléments perturbateurs qu'elle contenait.

Quand on étudie l'affaire du 18 Mars on en arrive presque à se demander si M. THIERS voulait réellement enlever les canons de MONTMARTRE et si son but n'était pas plutôt d'obtenir un mouvement populaire qui lui permettrait d'évacuer Paris pour le reprendre ensuite en le noyant dans le sang.

Comte d'HERISSON
officier d'ordonnance versaillais.

THIERS eut-il bien cette intention ? Et quand ?

Le 18 Mars

Les canons ne seront pas repris aux Gardes Nationaux.

" Lorsque la poitrine d'un insurgé écrit encore le Comte d'Hérisson, touche la poitrine d'un soldat, il n'y a plus de soldat."

Quand on veut d'autre part reprendre des canons qui ne sont pas attelés la première chose à faire, semble-t-il, est d'amener des attelages. Chose curieuse aucun général chargé de cette opération n'avait songé à ce détail.

Avant de quitter Paris THIERS donna l'ordre d'évacuer les forts du Sud, le Mont-Valérien et COURBEVOIE compris. En passant le pont de SEVRES il prélèvera cet ordre par écrit au crayon. VINOY transmit cet ordre au général DAUDEL.

LISSAGARAY

Sans doute s'agissait-il d'une erreur stratégique que les fédérés commirent à leur tour d'ailleurs en n'occupant pas aussitôt le Fort du Mont Valérien. Mais en réalité THIERS n'avait pas le choix = seule la brigade DAUDEL qui occupait les forts était à peu près sûre et Thiers pensa d'abord à sa sécurité personnelle.

C'est peut-être après les paroles échangées que Thiers songea au péril que courait Versailles si les insurgés parisiens avaient osé sortir de Paris par la route de COURBEVOIE tandis que l'armée de VINOY sortait par son ordre à lui par la route du POINT DU JOUR.

Dans sa précipitation à mettre sa chère personne hors des atteintes des Communards le chef du pouvoir exécutif n'avait même pas regardé une carte des environs

Jules RICHARD - Rédacteur au Figaro
Lettre au Comte d'HERISSON.

Et pourtant... un homme que l'on n'écoutera pas ce soir-là tenait le langage du bon sens. Le Comité Central a invité DOMBROVSKI à assister au Conseil de Guerre. Deux jours plus tard il confiera à WOLOWSKI :

Je leur ai dit qu'il fallait réunir le soir même la Garde nationale, attaquer Versailles, dissoudre le gouvernement et l'Assemblée nationale comme ne jouissant pas de la confiance du Pays et ordonner de nouvelles élections pour une Assemblée Constituante.

Notre mouvement est purement municipal, lui répond-on, nous ne demandons que des Libertés municipales pour la Ville de Paris.

C'est bien, répond DOMBROVSKI mais vous n'y voyez pas bien loin. Le Gouvernement de Versailles nous considère comme des rebelles et ne consentira jamais à traiter avec nous. Par la force même des événements

et par le peuple à qui vous devez obéir, vous serez poussés à une lutte armée, et alors, ce sera trop tard. Les Versaillais auront le temps de s'orienter, d'augmenter leurs forces, tandis qu'aujourd'hui ils tremblent.

En attaquant Versailles immédiatement vous êtes maîtres de la situation. Le fait même de posséder Paris vous donne une certaine force qui n'est pas à dédaigner.

La nuit fut calme, écrit LISSAGARAY, d'un calme mortel pour la Liberté. Par les portes du Sud VINOY emmenait à Versailles régiments, artillerie, bagages. Les soldats se traînaient, insultaient les gendarmes. L'Etat-Major, suivant ses traditions, avait perdu la tête oubliant dans Paris 3 Regiments, 6 batteries, toutes les canonnières...

La moindre démonstration des Fédérés eût arrêté cet exode. Loin de fermer les portes, le nouveau Commandant de la Garde Nationale LULLIER, laissa, il s'en vanta devant le Conseil de Guerre, toutes les issues à l'armée.

Les Versaillais oubliaient aussi à Paris les généraux DE LADMIRAULT, DU BARAIL, le Maréchal de MAC MAHON et tous rentrant comme par hasard à ce moment de captivité. Ils échapperont aux Fédérés sans la moindre difficulté pour aller prendre le commandement, les deux premiers des Ier et IIIe Corps d'Armée Versaillais, et le dernier le Commandement en Chef.

"Calme mortel pour la Liberté, notait LISSAGARAY. A cette hauteur vertigineuse ils n'eurent pour les soutenir qu'une idée, mais l'idée logique, parisienne par excellence = assurer à Paris sa Municipalité.

Cent ans plus tard la bourgeoisie au pouvoir s'oppose encore de toutes ses forces et par tous les moyens à cette vieille revendication, y compris en éloignant de Paris les ouvriers parisiens. Et l'Histoire qui ne nomme pas Révolution les mouvements communaux appellera celui-ci LA COMMUNE DE PARIS.

Le 20 mars — Le lendemain, de bonne heure, j'assistai sur la Place

ol'Armes à l'arrivée ole la future armée ole Versailles. Elle oléfilait avec assez ol'ordre, mais sombre et résignée. Les pauvres soldats oles régiments levés en province faisaient peine à voir tant ils étaient jeunes, mal équipés, mal armés et peu instruits

Jules RICHARD olu Figaro.

LULLIER est allé au Mont-Valérien. Il revient en oléclarant au Comité Central que le Commanolant olu Fort avait olonné sa parole ole rester neutre.

ARNOULD

La garnison olu Mont-Valérien, avec laquelle les Insurgés s'étaient aussi entenolus, olevait livrer les portes ole la Porte-Maillot et se laisser olésarmer. Pourtant, au lieu ol'y marcher ole suite comme le conseillait Dombrowski, LULLIER remit la chose au lenolemain. M. THIERS qui avait oles espions olans la garnison la fit changer olans la nuit.

WOLOWSKI

A 9 heures et olemie olu matin le Colonel Commanolant olu Fort avait reçu un sergent ole la Garde nationale lui annonçant l'arrivée ole 2 Bataillons oles TERNES et oles BATIGNOLLES qui olevaient prenole le jour même possession olu Fort au nom olu Comité Central.

A 8 heures olu soir oles officiers fédérés se présentèrent en effet, oléclarant que leurs Bataillons étaient à 1000 mètres et venaient pour occuper le Fort-Vais, olans l'intervalle, le Colonel CHOLLETON, olu 119e ole Ligne, venu ole Versailles avec ole l'artillerie, olu génie, et 4 jours ole vivres, avait pénétré olans la Porte-Maillot.

E. LEPELLETIER

Pendant 36 heures, l'imprenable Porte-Maillot était restée vide. Le 18 au soir, après l'ordre ol'évacuation envoyé par M. THIERS, elle n'avait que 20 fusils et les Chasseurs ole VINCENNES internés pour avoir manifesté à la Bastille le soir même, ils brisaient les serrures et rentraient olans Paris.

Députés et généraux supplaient M. THIERS ole faire occuper le Mont-Valérien. Il refusait opiniâtre-

ment soutenant que ce fort n'avait aucune valeur stratégique. Toute la journée du 19 on y échoua. Enfin, Vinoy, harcelé par les Députés, parvint à lui arracher un ordre, le 20, à 1 heure du matin. Une colonne fut expédiée et le 21 à midi un millier de soldats occupait la forteresse.

Le soir, seulement, à 8 heures, des Bataillons des TERNES se présentèrent. LULLIER, rendant compte de sa mission au Comité Central, nomma les Bataillons qui devaient, selon lui, occuper le Mont-Valérien.

LISSAGARAY

Le fait de n'avoir pas occupé ce fort allait coûter fort cher à la Commune, comme il aurait pu coûter aussi cher à l'armée de Versailles, une position pareille en cette sorte de lutte étant une clé permettant aussi bien de mieux ouvrir l'entrée de Paris que l'entrée de VERSAILLES.
Et ce Colonel CHOLLETON, expédié par les Versaillais n'a pas été désigné au hasard. On a tout lieu de penser qu'il s'agit d'un homme sûr. Au cours d'une des sorties du siège, sur RUEIL, il fit fonction de général à la tête d'un Corps d'Armée (1) Et l'occasion est belle pour lui, n'est-ce pas, en montant à ce Valérien de s'approcher ainsi à portée des étoiles.

Ce même 20 Mars, TIRARD, Maire du IIe Arrondissement, tente de se rendre à VERSAILLES en compagnie de CLEMENCEAU

Notre train, expliqua TIRARD, dans sa déposition devant la Commission d'Enquête, fut arrêté aux BATIGNOLLES pendant près d'une heure où nous courûmes le risque d'être reconnus et arrêtés par les Fédérés qui nous recherchaient.

On signale 20 pièces d'artillerie fédérée à Clichy. La Commune a réoccupé les forts d'IVRY, BICÊTRE, MONTROUGE, VANVES et ISSY.

Paris est de nouveau bloqué : l'occupant prussien contrôle la demi-périphérie de Paris depuis Saint-Denis, Argenteuil, au Nord, jusqu'à la Marne, au Sud. Mais la

---

(1) Combien serait sans doute intéressante à faire l'étude sur le comportement pendant la guerre de 1870 et pendant la Commune des généraux qui mirent leur sabre au service de Versailles.

Commune dispose de 5 forts importants au Sud, qui empêchent THIERS de franchir la ligne de défense parisienne. C'est vers l'Ouest que sont donc se déroulés les principaux événements militaires.

Guerre de 1870 et Commune de 1871
Editions Nationales

C'est cette route à l'Ouest, souvent ramenée par les historiens à un duel d'artillerie sporadique, que nous allons tenter maintenant de suivre jour après jour.

Le 22 Mars Le CRI DU PEUPLE annonce sans sourciller :

Le fort du Mont-Valérien a été réoccupé, sans coup férir, par la Garde Nationale.

DA COSTA a-t-il tort ou raison d'écrire de son côté :

Si on cherche dans les documents officiels des deux partis à se faire une idée précise des détails de la lutte en banlieue on reste fort embarrassé, car, dans les deux camps on ment avec le même aplomb quoique de manières différentes : du côté communaliste ce sont des victoires quotidiennes ; quant aux versaillais, faisant bruit du moindre pas en avant ils dissimulent systématiquement tous les échecs répétés de leur armée formidable. Le rapport du MAC MAHON est plus que discret en ce qui concerne les opérations militaires du 12 avril au 22 mai jour de l'entrée dans Paris sans assaut.

Vinoy, lui, est moins silencieux, il avoue que DOMBROVSKI se maintint à NEUILLY en causant de grands dommages à ses soldats.

Il est certain que ce n'est pas toujours facile de suivre pas à pas le cours des événements parmi tous ces communiqués militaires, rapports, articles de journaux, proclamations abandonnées que chaque parti naturellement présente selon les besoins de sa cause.

C'est un fait néanmoins que jusqu'au bout le front de l'Ouest fédéré a tenu. Et les photographies d'autre part tant des ruines de Neuilly que d'Asnières témoignent éloquemment, de leur côté, de l'intensité des combats.

Une petite nouvelle nous arrive ce même jour apportant un écho de ce qui se passe dans certains Bataillons de Gardes nationaux de banlieue :

> M. ROUSSOT, Commandant de la Garde nationale de LEVALLOIS, démissionne en donnant pour motif qu'il ne voulait pas obéir aux ordres d'un Comité dont il ne reconnait pas la légalité.
>
> Archives Municipales LEVALLOIS

A la suite de la manifestation des "partisans de l'ordre", laquelle a fait 12 morts et 7 blessés chez les manifestants, 1 mort et 8 blessés parmi les fédérés, le journal LA PETITE PRESSE publie une lettre d'un lecteur, qui a d'ailleurs le courage de donner ses nom et adresse; l'homme se porte témoin des intentions pacifiques de ces manifestants et impute la responsabilité de la fusillade aux fédérés.
La lettre est signée GUILLEMIN 8 rue d'Argenteuil à ASNIÈRES.

Deux jours plus tard, Raoul RIGAULT dépêchera bien deux de ses hommes à ASNIÈRES en vue de s'enquérir du dénommé GUILLEMIN. Il habitait bien là, mais ne s'y trouvait plus.

L'académicien Jules CLARETIE, à l'occasion de cette manifestation, brandit contre les fédérés sa prière épée d'Iminor tel :

> Un témoin oculaire, écrit-il, avait vu le matin les Gardes nationaux de la place Boïeldieu rassembler à des bocks de vin.

Et allez donc... BARBEY D'AUREVILLY, qui n'aime peut-être pas les Communards, mais moins encore les imbéciles, académiciens ou non, lui expédie une pomme normande en plein dans le bicorne :

> Son pièce tenait de la porcelaine, dans le caustique BARBEY, lui, c'est un plat...

Le 23 Mars il y a encore des remous dans le Bataillon de la Garde nationale de LEVALLOIS

> les officiers élisent M. DIETERLÉ, Capitaine de la 5e Cie comme Commandant.
> Il refuse de se rendre à l'invitation du Comité Central

à l'Hôtel de ville. Le Capitaine Adjudant Major FRANCARDO a été révoqué par les Délégués auprès du Comité Central. Des officiers démissionnent puis reprennent leur démission. Le Conseil Municipal, après en avoir délibéré

Décide que le Bataillon doit rester dans la Commune pour la garder, attendu que ce qui se passe à Paris est une question purement locale dans laquelle les autres Communes n'ont pas à intervenir.

Dit que le Bataillon continuera à faire son service comme précédemment, tant à l'égard des poudrières dont la garde lui a été confiée (Bd BINEAU et Porte d'ASNIERES) qu'à l'égard des deux postes dans la Commune.

Archives Municipales LEVALLOIS

Le 24 Mars

LULLIER a été arrêté. La Garde nationale est à présent commandée par BERGERET, EUDES et DUVAL.

Mais tous les Bataillons sont loin encore d'être acquis à la Commune.

Le 24 au soir, signale DA COSTA, une sorte de Conseil de Guerre se tint à la Préfecture de Police. On y revoit compte des forces de la résistance et de ses moyens d'action; puis il fut décidé que dans la journée du 25 on attaquerait simultanément la Mairie du Louvre, celle de la rue de la Banque et la gare Saint-Lazare.

Et Saint-Lazare présente d'autant plus d'importance que par là peut encore s'échapper, si besoin, quiconque désire rallier VERSAILLES - Ce qui ne va pas toujours d'ailleurs sans quelques accrocs.

Pendant la nuit dernière (24 au 25) écrit PARIS-JOURNAL, les détachements de l'ordre occupant la gare Saint-Lazare ont arrêté 40 individus à mauvaise mine et les ont retenus prisonniers.

Les "40 individus" en question, "à mauvaise mine", ne sauraient être évidemment que Communards et

comme tels on s'en débarrasse sans autre forme de procès

Dès le matin on les envoyait à Versailles dans un des premiers trains, escortés par 25 Gardes nationaux. Arrivé à ASNIERES le train s'arrête. Plusieurs individus embusqués près de là s'emparent du chauffeur et du mécanicien, mettent en liberté les 40 individus arrêtés et retiennent prisonniers les hommes qui les escortaient. Dans la soirée ces derniers n'étaient pas encore rentrés à leur domicile.

Mais il s'était passé autre chose encore au cours de cette espèce de western commandé. Le même PARIS-JOURNAL du 27 mars nous l'apprend :

Parmi les personnes arrêtées avant-hier matin aux BATIGNOLLES dans le train allant à Versailles se trouvait un capitaine d'artillerie qui conduisait un détachement et qui était porteur de la solde de ses hommes. Qu'est devenu cet officier ?

Et ce journal accuse les fédérés de s'être partagé cet argent. Rien ne le prouve évidemment. De toute manière ils n'allaient pas prendre le train suivant pour le porter à M. THIERS.

Le 27 mars — à LEVALLOIS, les délégués du Bataillon auprès du Comité Central mettent une affiche à la porte de la Mairie dans laquelle il est dit que le Maire sera prié de mettre la salle de la rue RIVAY à la disposition du Bataillon pour y installer son cercle. Le Conseil Municipal, ouï la lecture de cette affiche et examen de la situation accorde la salle.

Archives LEVALLOIS.

Et la Petite armée se rapproche peu à peu :

Journellement, depuis le 27 mars, écrit DACOSTA, les sentinelles avancées des troupes versaillaises et des bataillons fédérés échangeaient de temps à autre des coups de fusil.

Le 28 mars — La Commune est installée solennellement à l'Hôtel de Ville

Le 31 mars — Le 155e Bataillon, de NEUILLY, passe aux côtés de la Com-

ne...

P. COULOMB.

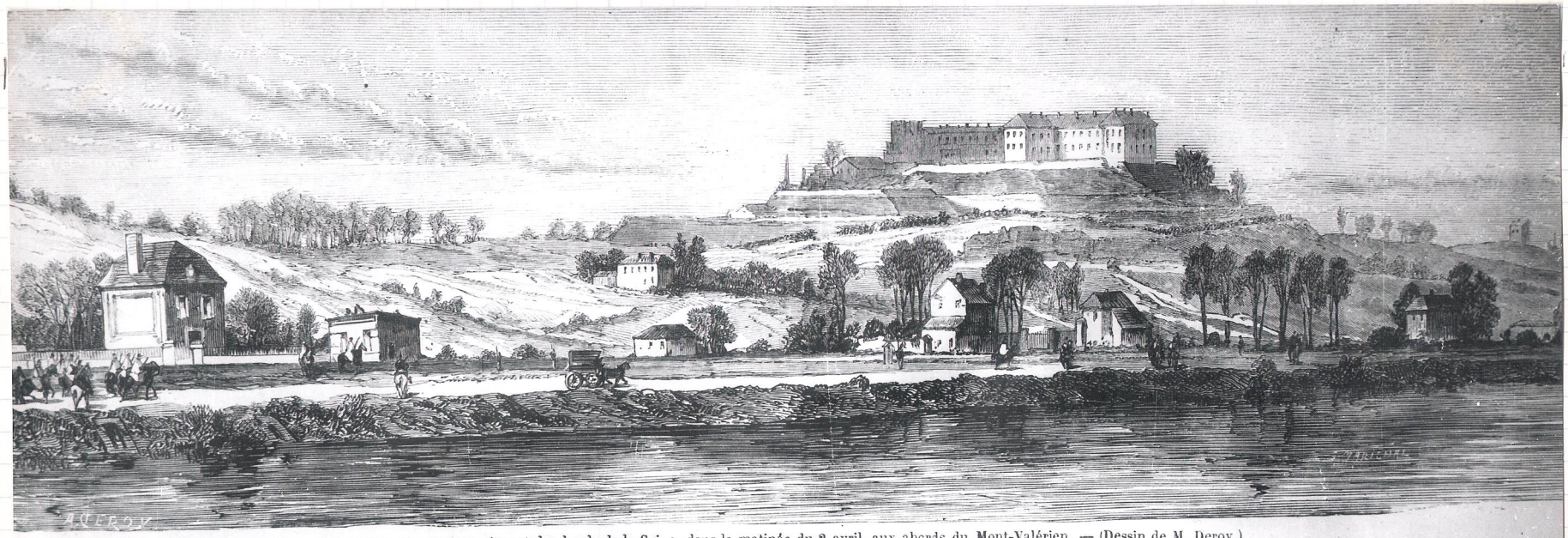
le 1er avril le lieutenant-Colonel Fédéré HENRY demande au Commandant du 259e Bataillon tenant les avant-postes de COURBEVOIE d'entrer en rapports avec "un des ouvriers qui travaillent au Mont-Valérien afin de connaître l'effectif des troupes qui l'occupent et quelles sont ces troupes ? (E. LEPELLETIER)

L'Assemblée siège à Versailles où achève de s'organiser une des plus belles armées que la France ait possédées.

THIERS

Une des plus belles armées n'était encore que la cohue du 18 Mars renforcée de 5 ou 6 régiments, 35 000 hommes environ, avec 3000 chevaux et 5000 gendarmes ou sergents de ville, le seul corps qui eût de la solidité.

LISSAGARAY



AUTOUR DE PARIS. — Aspect des bords de la Seine, dans la matinée du 2 avril, aux abords du Mont-Valérien. — (Dessin de M. Deroy.)

LE COMBAT DE COURBEVOIE

Ce 2 avril 1871 . malgré le temps incertain, les Parisiens désireux, de voir de l'herbe se promettaient d'aller chercher des violettes à MEUDON ou de manger une friture à ASNIERES.

E. LEPELLETIER.

C'était, en effet, un dimanche... Et le printemps déferlait sur notre banlieue-ouest comme une vaste marée poussant la houle de ses fleurs... Il devait être beau ce printemps, inspirant à LISSAGARAY cette petite phrase qui tombe comme un verre de cristal qui se brise

La mort paraît plus cruelle, jetée dans cet épanouissement de la nature.
Les Fédérés occupaient COURBEVOIE, qui commande le débouché sur VERSAILLES et l'Assemblée s'inquiétait beaucoup... Ils faisaient bonne garde.

Le combat s'annonça par un coup de feu isolé. Ce fut presque un accident, ou tout au moins, une méprise, occasionnée par une chevauchée téméraire.

E. LEPELLETIER

Accident ? Méprise ? Curieuse énigme en tout cas.

Qui fut tué ? Un Médecin-Chef de l'armée versaillaise nommé PASQUIER. Qui a tiré ? Un tout jeune garde-national fédéré, PESUNC, 18 ans ?

Fait prisonnier, nous apprend LE GAULOIS, devenu Versaillais, "il sera fusillé séance tenante".

Colonel de gendarmerie, qui attaquait, tué, signale laconiquement, de son côté le Lieutenant-Colonel Fédéré HENRY.

THIERS, sitôt connue la nouvelle, ne manquera pas de l'exploiter à fond, criant aussi fort que possible au meurtre

d'un parlementaire. Et les officiers versaillais, de leur côté, se saisirent de l'occasion pour prendre mieux en main des hommes dont jusqu'alors ils ne sont pas bien sûrs.

En fait, et THIERS moins que personne, ne désirait parlementer

> Dès que je fus parvenu à réunir 50.000 hommes, dira-t-il plus tard, oubliant complètement alors le Médecin Chef PASQUIER, je me dis que le moment était venu de donner une leçon aux insurgés.
>
> A COURBEVOIE et à NEUILLY, indique de son côté le Comte de L'HERISSON, officier d'ordonnance versaillais, les généraux se demandaient avec inquiétude comment se comporterait leur avant-garde et si elle tirerait sur les Parisiens...

Pas question là non plus, semble-t-il, d'aller parlementer avec les Parisiens.

Mettons-nous à la place à présent de ce jeune Médecin Réserve. Il se trouve en faction à un poste avancé, il doit venir vers lui, en force, des hommes armés. Et chevauchant en avant d'eux un officier supérieur, qui porte l'uniforme, évidemment, de Gendarmerie, puisqu'il en est le Médecin-Chef. A distance le jeune gars ne peut avoir qu'une réflexe, un réflexe instinctif de soldat révolutionnaire : il vise et tire sur le porteur du plus grand nombre de galons, à plus forte raison situé en tête des troupes.
Viendrait-il d'ailleurs à l'idée de quelque ouvrier que ce soit, en armes qui plus est, de voir venir à lui, et en parlementaire, un officier de Gendarmerie ?

Que faisait donc à cet endroit, de son côté, le Médecin-Chef PASQUIER, alors qu'en général un médecin militaire se trouve non pas devant mais à l'arrière des troupes ?

A Versailles on a bien dû le savoir, car il y eut des témoins, mais si ensuite on a hurlé très fort, peut-être trop, au meurtre et "un parlementaire", déclaré tel après coup, personne n'a jamais dit ni quand, ni où, ni par qui lui fut confiée pareille mission.

On voit mal d'où aurait pu sortir un homme de cet âge-là — on n'eut pas Médecin-Chef à 25 ans —, nanti de plus d'une telle fonction, coulant pour le plaisir devant la colonne versaillaise, venue là elle pour donner, selon le mot de THIERS "une bonne leçon aux insurgés".
Et l'expression utilisée alors par LEPELLETIER de "chevau

chée téméraire" pourrait alors trouver une explication plus plausible : celle d'un Médecin du plus haut rang, sachant très bien ce qu'il risquait ainsi - mais n'y a-t-il pas aussi des héros dans le monde des médecins ? - tentant, et de sa seule initiative, l'ultime démarche d'un homme, sachant mieux que quiconque en sa qualité de médecin, ce que la guerre civile peut coûter à un peuple.

Et en ce cas le Médecin-Chef PASQUIER ne pouvait qu'aller au devant de la "méprise" inévitable, désigné doublement à la mort et par cette "chevauchée téméraire" et par son uniforme de la gendarmerie.

Le Premier Fusillé de la Commune de Paris le sera donc et ce jour-là, en notre Banlieue Ouest. La mort du jeune PESUNC, fusillé sur le champ, dispensait Versailles d'un procès qui eût peut-être apporté quelques lueurs sur une affaire demeurée sombre.

Elle laissait ainsi la place nette, tout comme d'ailleurs la mort du Médecin-Chef PASQUIER, à la propagande versaillaise qui ne manqua pas de tirer argument de l'incident pour présenter les Fédérés à ses troupes comme autant d'assassins.

On peut noter toutefois qu'aucun communiqué versaillais, par la suite, ne fut à même de fait état d'un nom, voire d'un seul nom, soit d'officier ou de soldat ou de gendarme versaillais fusillé par les Fédérés - (1)

Et Thiers aura beau crier le lendemain à l'assassin tirant sur un parlementaire il n'aura pas le front de dire qu'il l'avait désigné comme tel - ni qui que ce soit d'autre d'ailleurs.

Le fait est, et cela il l'a dit, par contre, qu'il n'avait d'autre intention ce jour-là que de "donner une bonne leçon aux insurgés"

Et en ce cas point n'est besoin, n'est-ce pas, ni de parlementaire, c'est évident, ni moins encore de quelque médecin que ce soit, un adjudant, voire un gendarme, étant suffisamment compétents, pourvus d'un simple revolver, de faire la distinction, qui seule peut s'imposer alors, entre un homme à moitié fusillé

---

(1) Exception faite, évidemment, pour l'exécution des otages. Certes, en ce cas précis, Thiers porte-t-il là encore, une lourde responsabilité. Mais encore faut-il dire qu'aucune révolution ne s'honore, ni même qu'aucune révolution ne peut tirer quelque avantage que ce soit quand elle en vient à se tromper sur certaines exécutions qu'elle doit faire.

et un homme achevé ---

Notre corps expéditionnaire, écrit le Lieutenant-Colonel versaillais HENNEBERT (encore un parlementaire de THIERS, celui-là, peut-être), était formé de deux brigades d'Infanterie, l'une la Brigade DAUDEL, l'autre DE SEIGNEURENS. Eclairé sur sa gauche par la Brigade de cavalerie de GALLIFFET, sur sa droite par deux escadrons de la Garde République, il se mit en marche le 22 à 6 heures du matin.

A 11 heures du matin, d'après LISSAGARAY, 3 Brigades versaillaises, en deux colonnes, l'une venant par RUEIL, l'autre par MONTRETOUT, se rejoignaient au Rond-Point des BERGERES. Six à sept cents cavaliers de la Brigade de GALLIFFET appuyaient ce mouvement.

Les Fédérés n'avaient à COURBEVOIE que 5 à 600 hommes dépendus par un embryon de Barricade sur la route de Saint-Germain.

Les Versaillais mettent de l'artillerie en position entre le Rond-Point de COURBEVOIE et le Rond-Point des BERGERES, à la Bauteur de la voie ferrée qui passe sous la route N° 13 - Le tir, mal dirigé, ne débusque point les défenseurs de la Barricade.

E. LEPELLETIER

A midi, écrit LISSAGARAY, les Versaillais ayant canonné la caserne de COURBEVOIE et la Barricade, donnaient l'assaut. Aux premiers coups de feu des fédérés ils détalèrent, abandonnant sur la route canons et officiers.

Le 7Hème descend maintenant LEPELLETIER, croyant les Fédérés dispersés, s'élance sur la Barricade, mais un feu vif le reçoit et l'oblige à battre en retraite sur la route N° 13, en arrière des 3 pièces d'artillerie qui ainsi abandonnées auraient pu être enlevées.

Le général VINOY fut obligé de rallier lui-même les Zouaves.

LISSAGARAY

le général VINOY a dirigé l'action lui-même, note de son côté le général versaillais LEGAULOIS du 3 avril.

Pendant ce temps, le 113e de Ligne tournait COURBEVOIE par la droite et l'Infanterie de Marine prenait à gauche par PUTEAUX.

LISSAGARAY

Le 37e Bataillon, de PUTEAUX, avait fait cause commune avec les Fédérés. Echelonné le long de la Seine il engagea aussi la lutte avec les versaillais.

LAHJALLEY et CORRIEZ

Le 113e, qui cheminait dans COURBEVOIE, se hâte au bruit de la fusillade. Il s'empare de la caserne de COURBEVOIE, emporte des barricades peu sérieuses avec l'aide des Fusiliers-Marins. Il permet ainsi au 74e de se rallier, de dégager les 3 pièces abandonnées et de réoccuper le Rond-Point de l'Empereur. (1)

Les pièces d'artillerie reprises sont amenées jusqu'au Rond-Point, et dominant la route qui descend vers le Pont, la balayèrent. Les Versaillais tiennent alors COURBEVOIE. Ils sont, de plus, maîtres de la route du Pont et menacent Neuilly.

Les Fédérés se débandent, traversent le pont en désordre et se répandent sur l'avenue de NEUILLY où les marins et les chasseurs les poursuivent jusqu'aux fortifications.

Mais des remparts et de leurs avancées une fusillade nourrie les accueille et les oblige à se replier sur COURBEVOIE et la route de Saint-GERMAIN.

E. LEPELLETIER

La retraite des Fédérés est protégée par les Garibaldiens qui luttent à l'arme blanche.

---

(1) Aujourd'hui de LA DÉFENSE

Combien de Fédérés ont pu franchir ce pont ?

Ils ont été pris en effet dans un mouvement en tenailles par les troupes versaillaises. Leur seule voie de retraite était de plus balayée par l'artillerie adverse à laquelle ne répond d'ailleurs aucun canon fédéré.
Et le franchissement même du pont par les soldats versaillais fut sans doute moins le résultat de la poursuite des fédérés se repliant de la presqu'île que de l'effet de surprise provoqué par ce qu'on a nommé le gué-à-pens de NEUILLY. Car on devait leur de même être en état d'alerte sur la rive droite du fleuve.

> Deux Bataillons de Gardes Nationaux, reliés Jacques DUCLOS, qui occupaient le pont de NEUILLY, virent arriver dans leur direction une colonne de soldats ayant à leur tête un Colonel de gendarmerie. Cette colonne, pour manifester l'intention de passer du côté de la Commune, s'avança crosse en l'air. Et quand les Gardes Nationaux espérant fraterniser avec ces hommes, saluèrent, ils furent fusillés, pour ainsi dire, à bout portant.

Ruse de guerre, bien sûr, mais cela fait aussi partie de l'aguerrissement, grâce à laquelle, cela paraît évident, les Versaillais ont pu percer jusqu'au pied des remparts.

> Les 73e, 118e, 119e Bataillons Fédérés (ces deux derniers du Ve arrondissement) furent surtout éprouvés dans cette déroute, conclut Edmond LEPELLETIER. Le Commandant du 118e fut tué. A 8 heures, l'action était finie.

Déroute, non. Sévère engagement d'avant-garde, sans plus, avec, c'est évident, des pertes fédérées qu'on aurait pu, pour une bonne part, éviter. Mais il est non moins évident que même du côté versaillais les militaires de métier ont compris eux aussi et ils n'ont pas encore en main, loin s'en faut, ni sur le plan de l'état d'esprit, ni sur le plan militaire, des troupes prêtes pour la tâche que l'Assemblée de Versailles attend d'elles.

L'action sur le terrain s'achevait. Sur ce même terrain à présent la boucherie commençait, qui plaça sous la répression sauvage, comme de grandes affiches rouges, aux premiers murs des Fédérés

Les gendarmes en prirent cinq, écrit LISSAGARAY et ils les fusillèrent au pied du MONT-VALERIEN.

Dans cette triste journée, notent LANJALLEY et CORRIER, les gendarmes fusillèrent à PUTEAUX des Gardes nationaux prisonniers.

Cinq d'entre eux, précise le Petit National, pris les armes à la main ont été fusillés. Ce sont deux Gardes nationaux de PUTEAUX, un de COURBEVOIE, un de PARIS et un soldat de la Ligne qui s'était joint précédemment à la Garde nationale. La Municipalité de COURBEVOIE s'est rendue au Fort du MONT-VALÉRIEN et a obtenu l'élargissement de quelques uns des Gardes nationaux de cette Commune. (1)

A NEUILLY, écrit le journal L'ACTION, ils ont tiré dans les tas, femmes et enfants. Ils ont fusillé 43 anciens militaires prisonniers.

Le Monde Illustré, versaillais, confirme les fusillades de militaires prisonniers :

Pendant le combat 25 soldats d'un Régiment de Ligne dont nous préférons taire le numéro, avaient levé la crosse en l'air et se disposaient à passer aux Gardes nationaux, arrêtés par leurs camarades ils ont été fusillés sur le champ. Tous les militaires trouvés parmi les prisonniers ont été également fusillés. On nous a dit, mais nous ne le garantissons point que tous les officiers pris auraient été passés par les armes.

Le contraire eut été étonnant, mais cela prouve que les soldats versaillais sont encore loin d'être tous acquis à la belle cause de l'ordre.

Le CRI DU PEUPLE, lui, attire notre attention sur l'aide, elle se confirmera par la suite, qu'apporte la population aux soldats fédérés :

---

(1) Ce qui semblerait indiquer qu'une partie, au moins, des Gardes nationaux de COURBEVOIE était passée elle aussi du côté fédéré.

M. BARATTE, route de SAINT-GERMAIN à COURBEVOIE, avait recueilli chez lui deux Gardes nationaux blessés. Cinq sergents de ville ont pour cette cause fusillé M. BARATTÉ, sa femme et ses deux filles, puis ils ont égorgé les deux blessés.

Est-on même sûr qu'il n'y eut point, déjà, des fusillés par erreur?

J'ai vu le Colonel HENRY, écrit M. BARRÈRE, qui se trouvait à VERSAILLES sur le passage des prisonniers. Il marchait résolûment à la mort.

L'homme est mort, en effet, résolûment, que l'on désigne parmi la foule versaillaise comme Colonel HENRY. Interrogé il le nie:

Je suis un commandant, mais point du tout celui que vous croyez tenir.

Le 11 avril suivant, DOMBROVSKI, commandant supérieur des Gardes nationales de la Seine confiera une mission importante à un Colonel HENRY bien vivant. Je retrouve ce même Colonel en tête d'une souscription que publie L'ESTAFETTE du 21 mai en faveur des victimes de l'explosion de la cartoucherie RAPP.

Et l'ordre de fusiller venait de haut: le journal versaillais LE GAULOIS le raisonne même sans sourciller:

Le général VINOY avait donné l'ordre de fusiller tout ce qui portait l'uniforme de l'armée qui serait trouvé portant des armes contre la troupe.

Et on a fusillé, fusillé, "coupé dans le tas" littéralement comme l'a écrit un journal, un ordre étant un ordre, qui présente l'avantage, en plus, d'innocenter d'avance quiconque l'aura exécuté. Et le pouvoir exécutif est devenu exécuteur, THIERS n'est pas un ministre c'est un sinistre national.

Le Journal officiel de VERSAILLES indique pour ce jour-là:

Il y a eu de nombreux prisonniers...

Que dit-de son côté le Versaillais MONDE ILLUSTRÉ?

GARDE NATIONALE
du
Dépt de la Seine.

Intendance militaire,
10, place Vendôme.

Paris, le 11 avril 1871

Ordre

Le Colonel Henry est nommé chef de service du roulement des troupes de la garde nationale de Paris, il est chargé de composer les différents bureaux nécessaires à l'exécution du présent ordre

Le Commandant Supérieur des Gardes nationales de la Seine

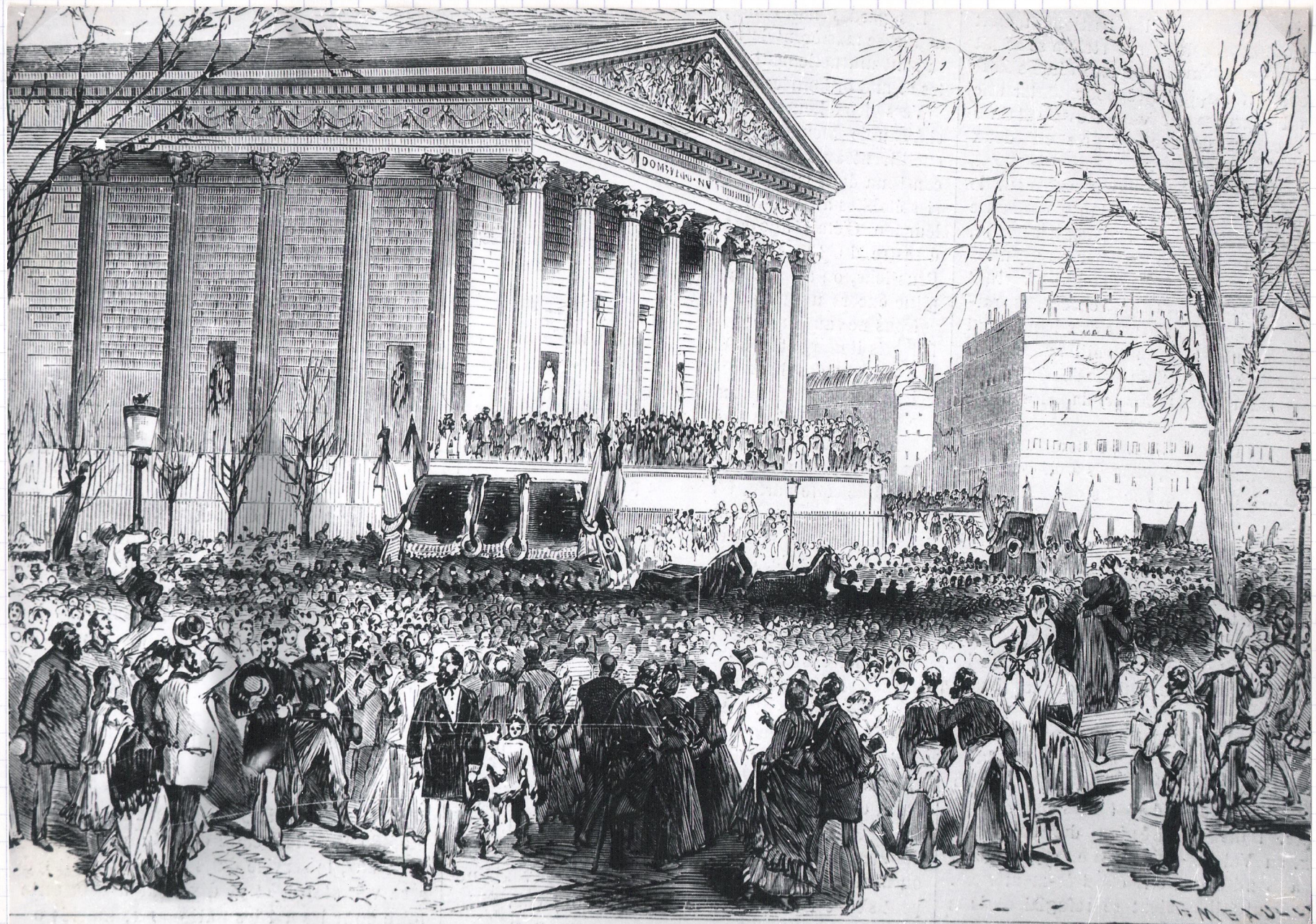
J. Dombrowski

CÉRÉRAL Commandant la PLACE de PARIS

Ordre signé par DOMBROVSKI et concernant le Colonel HENRY

(Ce document m'a été adressé de POLOGNE par le Professeur JANUS DURKO que je remercie ici bien vivement.)

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE GENNEVILLIER



PARIS. — Obsèques des gardes nationaux fédérés tués à Courbevoie. — Passage du cortége à la Madeleine. — (D'après nature, par M. Vierge.)

Nous avons vu amener 38 prisonniers.

On peut compter et aisément, n'est ce pas, on reste de 38 prisonniers. Le général VINOY les a comptés lui-aussi et n'en trouve plus que 30 - Où sont passés les autres ? Un journaliste versaillais LEONCE DUPONT est là pour nous l'apprendre :

> Les Fédérés (qu'il qualifie d'ailleurs quelques lignes plus haut de Rézos) tiennent bon. On les fusille en masse et en détail. Ceux qui restent, après la bagarre, on les adosse au mur d'une maison placée sur la droite et on les passe par les armes.
>
> Six voitures étaient là, contenant, au moins, chacune, deux cent pièces d'hors-d'œuvre. Il en était parti plus de 20 chargées de la même manière - Autour du lugubre convoi un ramassis d'hommes et de femmes dévisageaient avec des mines farouches, en se montrant le mur où les exécutions avaient été faites.

Ce terme désignant ceux qui assistaient à cette scène comme un "ramassis d'hommes et de femmes" semble révélateur. Les Versaillais eurent leur vocabulaire à eux, et s'il s'était agi d'un de ces gens acquis à M. THIERS, à l'ordre, le journaliste aurait trempé sa plume dans une encre plus distinguée, écrivant des braves gens par exemple, des Honnêtes gens, ou simplement la foule, cette élégante foule versaillaise dont le comportement apparaîtra bientôt...

Il semble bien qu'on ait tenu ici, pour des raisons qui nous apparaîtront par la suite, à ce que cette exécution soit publique, ainsi qu'aux temps du Moyen-Age, pour inspirer aux spectateurs sinon plus d'enthousiasme pour la cause de VERSAILLES, du moins une crainte suffisante des pareilles représailles pour détourner les Habitants d'aider les Fédérés - Calcul d'ailleurs logique de quiconque n'est à même d'imposer sa loi qu'en se servant de son sabre.

La scène ne se passe-t-elle pas à PUTEAUX ? Et le Maire de PUTEAUX, ROQUE DE FILHOL, ne sera-t-il pas d'abord parti par la suite, puis revenu à son retour ? Était-il seul à sympathiser avec les Fédérés ? Il ne le semble pas - Le 37e Bataillon de Puteaux et une partie pour le moins, des Gardes Nationaux de Courbevoie se sont battus aux côtés du Roi contre les Versaillais

Il a vraiment bonne mine, ce bedonnant Vinoy, cerclé comme une luxueuse barrique par son cordon de la Légion d'Honneur et sa ceinture de général d'opérette, de prétendre aujourd'hui, comme chef suprême des versaillais, laver avec ce sang l'honneur de l'uniforme français.

Alors que c'est ici justement, tout près d'ici, tout récemment, que cet honneur finit de sombrer dans le bourbier de BURENVAL, sabordé dans cette boue et sur l'ordre de généraux, ~~au~~ y compris, lui, Vinoy.

Leurs uniformes à eux, et aussi constellés soient-ils d'une quincaillerie décorative, qui devraient leur brûler les fesses comme tuniques de NESSUS, leur vont tout aussi bien aujourd'hui que des loques disparates sur des épouvantails.

Or les habitants de ces lieux, comme ceux de la presqu'île d'ailleurs, nous en aurons d'autres preuves, n'ont pas, déjà, ils n'ont pas pu, ils n'ont rien oublié.

Le fusilleur en chef est un grand dignitaire de la Légion d'Honneur. Ceux qui tombent aujourd'hui, fusillés dont l'Histoire ne connaîtra jamais les noms, parmi les fleurs de sang de ce printemps de la Commune, ont accrochées à leurs poitrines défoncées, de tout autres décorations.

Sur la presqu'île de Gennevilliers, au soir tombant, se taisent à présent les fusils et le canon.

La mort, certes, est passée, inexorablement, mais le printemps qui est la vie, offre indistinctement ses fleurs aux vivants comme aux morts.

Des ambulances, trop lourdement chargées, roulent lentement vers BEAUJON et les hôpitaux de Paris.

Une foule anxieuse vient aux nouvelles, s'enquérant de maris, de fils, de frères, de camarades. Et les mots de l'horreur de cette journée bourdonnent de bouche à oreille. Parlent d'abord les hommes et grondent ensuite les quartiers populaires. L'orage s'amasse sous le ciel de Paris. Et Paris, de nouveau, une fois de plus en son Histoire, se soulève en même temps qu'il soulève ses pavés ....

LE COMBAT DE RUEIL

En cette soirée du 2 AVRIL les responsables militaires délégués : DUVAL, BERGERET, EUDES, se trouvent placés au centre d'un problème particulièrement délicat.

Mais ce n'est pas devant le Comité Central de la Garde nationale – qui ne juge pas utile d'ailleurs de se réunir ce jour-là – qu'ils vont tenter de le résoudre. Ce Comité Central, de plus, le 29 Mars a remis ses pouvoirs entre les mains de la Commune, ce qu'il a confirmé le lendemain.

C'est donc au sein de la Commission Exécutive Permanente de la Commune (LEFRANÇAIS, Félix PYAT, TRIDON, VAILLANT) et devant ils font eux-mêmes partie que l'on va discuter.

La discussion sera très longue, très dure. Et la majorité de la Commission va s'opposer résolument, longtemps, au point de vue des militaires préconisant la sortie.

Elle a, sans aucun doute, ses raisons, et d'excellentes raisons de la faire quand elle demande aux militaires, écrit LISSA-GARAY " un état détaillé de leurs forces en hommes, artillerie, munitions et transports ", ce que personne en ce moment, pas même ensuite d'ailleurs, ne sera en mesure de fournir

> Jamais, écrit encore LISSA GARAY, on ne put savoir le nombre exact des bouches à feu.

On comprend d'autant mieux alors l'opposition de la majorité de la dite Commission, redoutant et à juste titre une seconde aventure sanglante, au lendemain même de la première.

Reparti au combat, en effet, avec des troupes non préparées, et non amalgamées en un ensemble cohérent, non assurées d'un

soutien d'artillerie indispensable à l'infanterie, non éclairées sur les mouvements de l'adversaire par de la cavalerie, dépourvues de transports pour les vivres, les munitions, les blessés, encombrées par des chefs ne manquant pas, pour la plupart, de courage, mais tous ou presque dépourvus d'expérience du combat en rase campagne, tout cela ne pouvait que s'inscrire contre ce projet de sortie

Sans doute, une armée populaire, celle-ci en était une, ne manque-t-elle pas de soldats dévouillards ni, moins encore, de soldats braves, elle le prouvera. Mais la dévouillardise n'est qu'une des formes, artisanale, de la guerre. Et la bravoure, l'héroïsme lui-même, dans de semblables conditions, ne sont que formes exceptionnelles d'un gaspillage inutile.

En cette heure grave pour la Commune, le choix à faire était plus redoutable encore. Car le problème n'était pas uniquement l'affaire de ce petit groupe d'hommes, ne se limitait pas à l'horizon d'une salle de réunion. Il se posait à la même heure dans la rue, et se posaient à leur manière des milliers d'hommes en armes et des hommes en fureur.

Avec une force, une violence même, dont nul ne s'avisait de tirer mesure, ni de canaliser, ni, moins encore de remonter le formidable courant.

Cette idée, en effet, de marcher sur Versailles, si elle était expri. mée ce soir-là avec une force décuplée par l'esprit de vengeance, consécutif aux fusillades versaillaises de la journée, n'était toutefois pas née spontanément.

Lors de l'enterrement du premier mort fédéré, le Général national TURPIN, FERRÉ n'avait-il pas terminé son discours en criant: "A VERSAILLES!"

Au soir du 18 Mars, le Comité Central, demandant son avis à Jaroslas DOMBROVSKI, celui-ci avait dit = "Il faut réunir ce soir même la Garde Nationale et attaquer Versailles."

Ce soir-là, il aurait eu raison, sur le terrain, car la voie était libre, et le Mont-Valérien inoccupé. L'armée de THIERS, si on peut appe. ler cette cohue une armée était en pleine débandade, et démora lisée. Une occasion, qui jamais plus ne se représenta, avait été manquée par la Commune.



JOURNÉE DU 3 AVRIL. — La manifestation des femmes.

Les journaux populaires, écrit LISSAGARAY, demandaient la sortie.

Le 1er avril Gustave FLOURENS écrivait :

Il faut absolument les débusquer de Versailles. Allons y en force...

Cette idée, donc, s'était sûrement implantée parmi les Gardes nationaux et la population, en une période où au surplus où les idées bouillonnent plus qu'elles n'avancent dans les esprits.

Et lorsque Paris vit, en cette fin de journée, ce défilé d'ombres, quand Paris entendit sous ces cris brûlants, comme au tant de fers rouges, des atrocités versaillaises, alors l'idée, cette idée de marcher sur Versailles, devint une force matérielle terrible, et d'autant plus terrible qu'elle bénéficiait des fusils.

Les barricades se relèvent, on traîne des canons sur les remparts de la Porte MAILLOT et des TERNES. A 3 heures, 50.000 hommes crient à Versailles.

LISSAGARAY

50.000 hommes --- 50.000 hommes en armes --- et "les femmes, ajoutent le même auteur, veulent marcher en avant.

Les femmes --- Ces Femmes de la Commune. Elles ont tellement impressionné ce journaliste du TIMES qu'il écrit de'l? Les :

Si le peuple français n'était composé que de femmes quelle nation terrible ce serait !...

Paris gronde... La Commission Exécutive se tient toujours en séance. Et le temps passe et aucune ligne d'action précise ne sortira de cette tumultueuse réunion. Il n'y a pas à la Commune de direction politique unifiée, cette main au service d'une idée directrice qu'est un parti révolutionnaire, main de fer au besoin pour empoigner la situation.

Qui donc, au risque de se faire échapper, pourrait expliquer à ces hommes qui manifestent dans la rue, et il ne s'agit pas d'une manifestation débonnaire, qu'après avoir tant battu de

marcher sur Versailles, il ne faut plus y aller à présent. ou qu'on ne peut plus y aller ou qu'on ira un autre jour ?

Qui ?

Assez tard dans la nuit, écrit DA COSTA, la Commission Exécutive se décida, sous la pression de l'opinion, à donner carte blanche aux généraux.

En fait, si l'on en croit LISSAGARAY, la Commission Exécutive n'autorisa pas la sortie. Elle ne l'interdit pas non plus que pouvaient faire alors les généraux fédérés ?
Cluseret pouvait toujours parler plus tard de "gamineries" de leur part. En fait, en une telle situation, que pouvaient-ils faire d'autre ?

Ils marchèrent à la tête de leurs hommes. Et deux d'entre eux vont y trouver la mort ---

Si l'on compare les effectifs, ce 3 avril, jour du combat de RUEIL, les forces en présence n'étaient pas disproportionnées -

THIERS affirma avoir disposé à l'époque de 50.000 soldats, effectif que LISSAGARAY ramène à 38.000, tenant seul compte vraisemblablement de ceux qui étaient vraiment aptes à combattre.

Sans doute cette armée versaillaise avait-elle à sa tête des gens de métier, ce qui toutefois ne veut pas dire qu'ils la connaissaient bien, leur manière de mener la guerre, en 1870, étant à ce sujet plus éloquente qu'un commentaire -

La Commune, elle, avait eu au poste suprême, un premier Délégué, LULLIER, dont l'incapacité notoire le fit arrêter aussitôt auprès que, pour un motif peu sérieux de trahison la plus qualifiée -
Elle le remplace, ce 2 avril, justement, par un entraîneur de salle d'aventure, fusilleur d'ouvriers en 1848, décoré à ce titre de la Légion d'Honneur, décoration qu'il arborera en ces nouvelles fonctions sans que personne ne s'en trouve offusqué. Il sera, lui-aussi, par la suite, arrêté, et bien qu'il se soit présenté, ni plus ni moins, comme "l'incarnation" même de la classe ouvrière -

Elle a pourtant des hommes, cette Commune, non militaires de métier pour la plupart, et dont certains pourtant ont déjà servi, alors que d'autres les possèdent, des aptitudes acquises au comman-

dement. En dehors de professionnels de grande valeur comme DOMBROVSKI, ROSSEL, BRUNEL encore, ancien officier de chasseurs à cheval, n'a-t-elle pas ces LISBONNE, DUVAL, FLOURENS, MONTERET, WROBLESKI, OKOLOWICZ, LA CECILIA DURASSIER, et bien d'autres encore sûrement dont ni l'Histoire par la suite ni la Commune elle-même, sur le moment, ne retiendront les noms.

Il est vrai que le maniement d'un TCHAPAIEV, par exemple, ne va pas sans poser parci par là quelque problème. Est-ce une raison pour estimer à priori que quelle que soit l'épée mise au service de la révolution celle-ci ne saurait qu'être avec un double tranchant ?

Ce savoir, alors que ce combat où la Commune, somme toute, mettait en jeu ses forces principales, exigeait au sommet une mobilisation correspondante de cadres, la plupart de ces hommes demeurera sur la touche. Et BRUNEL et LISBONNE que nous verrons apparaître n'interviendront qu'en camarades venant à la rescousse, et sans aucun mandat, de camarades dans le pétrin.

Plus tard, trop tard, ces chefs monteront en ligne. Plus tard, trop tard, elle nommera DOMBROVSKI au Commandement de la Place. Il sera non le Commandant Suprême, tâche qu'il ne jugea pas possible. Mais il sera sur le front ouest l'homme d'une tâche impossible - - -

Des historiens de la Commune se sont donné beaucoup de mal pour tenter de chiffrer les effectifs fédérés. Personne n'a pu y parvenir, les Communards eux-mêmes pas plus que les autres. Une telle armée ne peut se dénombrer, moins encore s'évaluer, en alignant mécaniquement des chiffres d'hommes, de compagnies, de bataillons.

Les Versaillais en ce domaine réunirent d'invraisemblables totaux. Ne fallait-il pas justifier, voyons, ne serait-ce que pour mieux mériter la reconnaissance des "Braves gens", voire des étoiles ou des décorations la somme du travail effectué ?

Cette armée populaire ne peut vraiment s'évaluer qu'en songeant qu'à NEUILLY par exemple elle put tenir à un contre dix. L'armée du Peuple c'est cette batterie Régendaire de la Porte MAILLOT, servie et sans discontinuer quand le MONT-VALERIEN pour ne citer que lui la canonnait pratiquement à bout portant. Servie, de plus, souvent, par de vieux artilleurs voire des gamins.

Propagande de Communeux disaient les Versaillais.
Qu'à cela ne tienne, voici maintenant ce canonnier fédéré, tenant tout seul, seul rescapé, sa pièce et sa barricade, avec, autour de lui, ses copains morts. Sur ce front de NEUILLY, un homme, qu'un régiment versaillais est ahuri de trouver seul devant lui. On le fusille tout de suite, évidemment, pour l'ordre c'est un homme de trop.

On a du mal à le croire. Mais c'est un soldat versaillais qui l'a dit au journal L'INDEPENDANCE BELGE.

Armée, encore, que nous verrons transparaître, comme au travers d'un filigrane, dans les déclarations d'officiers ou de parlementaires versaillais.

Oh, bien sûr, les hommes sont pour eux des ivrognes, ou des repris de justice (1), les femmes, naturellement, des prostituées ou des pétroleuses, les gosses de la vermine ou de petits misérables. Lisons, tout de même :

Ce versaillais a assisté à l'interrogatoire d'un prisonnier fédéré. L'homme dit :

> J'étais à mon atelier, en train de travailler. On est venu me chercher en me disant qu'on voulait tuer la République. Je me suis battu et j'ai tiré environ 80 coups de fusil à la barricade de NEUILLY. J'ai été blessé et j'ai du cesser le combat.
>
> Les femmes (c'est à présent un versaillais qui parle) ont été très mauvaises. Les enfants ont fait beaucoup de mal.
>
> (Déposition MACÉ - Commission d'enquête du 18 mars)
>
> Ils étaient impitoyables, déclare le capitaine GARCIN. Il y a de ces petits misérables qui ont tiré, à bout portant, sur des officiers.

---

(1) A ce sujet, le Comte d'HERISSON signale : "A cette époque (vers le 18 mars) il (THIERS) fit mettre en liberté 300 détenus de la maison de Poissy en les engageant à devenir autant d'agents actifs de l'émeute. Ces 300 gredins n'étaient pas pour donner lorsqu'on les arrêterait un cachet d'honnêteté, de respectabilité au mouvement populaire."
Si l'on pouvait mettre la main, un jour, sur les noms de ces 300 hommes, nous aurions là sûrement, un document du plus haut intérêt.

Y eut-il des enfants de Paris, ou de Banlieue, tirant sur des soldats de LECLERC ? Non, n'est-ce pas ?

Un ouvrier, quittant son atelier, une ménagère sa cuisine, pour quelque Barricade, un vieux se souvenant de son temps d'activité, des gosses, telle est l'armée que nul ne peut immatriculer, que nul ne peut compter, celle sur laquelle la Liberté pouvait toujours compter.

Telle est l'armée qui se battra, pendant presque deux mois, en proche Banlieue Ouest, troupe dont on pourrait s'étonner, certains peut-être se scandaliser, qu'elle ait mobilisé même des enfants.

S'ils n'avaient eu trop faim, trop tôt, souvent, ces gosses, ils ne seraient sûrement pas là. Les enfants des gens riches ne traînent pas sur les Barricades, c'est la poste fenêtre de papa, ou mieux encore son coffre-fort qui leur tient lieu de Barricade.

Faut-il plus s'étonner de les trouver ici que de les trouver à l'usine ? Leurs petits doigts, depuis longtemps, se sont par trop crispés sur le manche d'un outil qu'ils se crispent aujourd'hui sur une crosse de fusil, ceci sans doute explique cela.

Ils ont mûri bien vite les Gosses de la Commune, sous le soleil de feu de ce printemps de ce 1871, au point d'être peu chés, tout comme leurs pères face de la même moisson ---

> Dans une armée de ce genre, a écrit DOMBROWSKI, les fouches elles-mêmes deviennent des armes redoutables.

Les Communards n'en étaient pas à ce point. Ils disposaient, de l'avis anonime des historiens, d'un arsenal qui s'ils l'avaient judicieusement utilisé eût pu coûter beaucoup plus cher aux troupes de M. THIERS, et sans doute même faire pencher la victoire en leur faveur.
Ils disposaient en premier lieu d'une artillerie très importante, et d'artilleurs qui s'avéraient à la hauteur de leur tâche. Les chassepots ne leur manquaient pas, les munitions non plus.

Ce qui manqua, par contre, et ce fut particulièrement sensible au cours de ce combat de RUEIL, c'est une bonne troupe de cavalerie. Celles on avait abattu à Paris, au cours du siège 40.000 chevaux, mais le lamentable LULLIER avait fait

se sortir de Paris, sans coup férir, une bonne partie de ces 3000 chevaux dont Versailles encombrait et utiliser de son mieux.

> Le plan des Chefs Fédérés, qu'ils communiquèrent à CLUSERET, était de faire une sorte de démonstration sur RUEIL pendant que deux colonnes fileraient sur Versailles par MEUDON et le plateau de CHATILLON. BERGERET, assisté de FLOURENS, devait opérer à droite, EUDES et DUVAL commandant les colonnes du centre et de gauche. Idée simple et d'exécution facile avec des officiers expérimentés et des têtes de colonne sûres.
>
> LISSAGARAY

Regardons un moment une carte pour mieux comprendre ce plan.

Versailles s'inquiète, et son coup de main sur COURBEVOIE, l'a démontré, de la présence des Fédérés au débouché de l'une des routes menant à la capitale provisoire. C'est donc de ce côté, d'après LISSAGARAY, qu'on doit faire une démonstration suffisamment puissante pour amener l'armée versaise à opérer une division de ses forces, au Sud ouest et au Nord ouest de Paris.
Et il devra encore les diviser à nouveau au Sud pour faire front aux colonnes fédérées centre et gauche.

Pour ces dernières l'objectif est clair = si EUDES atteint le bois de MEUDON, DUVAL celui de VILLACOUBLAY, ils pourront ainsi l'un et l'autre, pratiquement à l'abri et de la canonnière et de l'artillerie versaillaises, passant sous bois l'une comme l'autre, tout ou partie pour le moins de leur efficacité, déboucher sur Versailles par deux voies parallèles couvertes et enfermer ainsi cette ville dans un mouvement en tenailles.

Mais si ce plan paraît clair quant au rôle assigné au centre et à la gauche fédérées, le rôle de la colonne de droite par contre, ne semble pas avoir été, ni dans l'esprit de ses exécutants, ni dans l'exécution naturellement sur le terrain, celui qu'indique LISSAGARAY, celui d'une simple démonstration ou diversion.

Quelques jours plus tard, en effet, le 7, BERGERET sera accusé avec quatre motifs d'inculpation présentés par CLUSE

RET :

1° Avoir, malgré mes ordres, marché sur Versailles le 3 Avril

2° Avoir compromis la défense par la perte du Pont de NEUILLY et avoir couvert le tout par des bulletins mensongers (2)

3° Avoir donné le mauvais exemple par une ostentation anti-républicaine

4° Avoir proféré ou laissé proférer des menaces contre la Commune dans le cas où on l'arrêterait (1)

Quatre motifs pareils d'inculpation, en période révolutionnaire, sont plus que suffisants, apparemment, pour fixer le destin d'un homme. Et pourtant... Si BERGERET fut sans nul doute mis en état d'arrestation, on le relâcha par la suite, lui confiant même d'autres fonctions, non plus de commandement, fonctions, toutefois, relativement importantes, aux subsistances.

Or, de deux choses l'une : ou la Commune fit preuve, à son égard, d'une clémence stupéfiante, il est vrai qu'elle le fut bien pour LULLIER, ou BERGERET put faire état, lui, de justifications à ce point suffisantes qu'on ne put retenir contre lui que son incapacité militaire.

CLUSERET, selon son habitude, rejette sur d'autres que lui, en l'occurrence sur BERGERET, seul survivant de l'aventure, la responsabilité de l'échec, à droite : "Je l'avais bien prévu, semble dire ce stratège infaillible, après coup "si on m'avait écouté" Mais, qu'a-t-il dit au juste sur le moment, quels furent exactement ses ordres, et même en admettant qu'il ait contre-indiqué à la droite de marcher sur Versailles dans quelle mesure pouvait-il alors être obéi, tout commandant en chef qu'il était ?

---

(1) CLUSERET "mémoires"

(2) Ce 2e motif d'inculpation porte à lui seul témoignage de la façon plus que douteuse de procéder de CLUSERET. Certes on ne saurait nier l'incompétence militaire de BERGERET comme Commandant en Chef. Mais pourquoi donc l'accuser ici d'avoir compromis la défense par la perte du pont de NEUILLY "alors qu'à la page 185 des mêmes mémoires, le même CLUSERET écrit "loin d'être décisive par l'importance de la situation, la prise du pont de Neuilly ne fut d'aucune utilité aux Versaillais."

Si BERGERET, par contre, obéissait à CLUSERET, c'est lui alors qui se trouvait, et sur le terrain même de l'action, mis dans une situation impossible, littéralement coincé entre cet ordre supérieur et la masse des hommes se refusant en fait, et en bloc, d'obéir à cet ordre. Car c'est pour aller à Versailles qu'ils sont venus, eux.

Comme c'est aussi pour aller à Versailles qu'on s'est mobilisé du côté de FLOURENS. Le journal, celui-ci écrivait à CLUSERET.

> Ayant appris que tu faisais une expédition sur Saint-Cloud j'étais venu ce matin te voir. Si tu as quelque chose à faire fais moi le savoir, nous marcherons ensemble, j'ai sais que j'y tiens. Il faut absolument les débusquer de Versailles, allons-y en force.

Et FLOURENS qui, depuis le siège, est en prison constante, était le, avec ses hommes, n'a sûrement pas manqué, en bon agitateur qu'il est, de faire la propagande adéquate en vue de cette sortie. Ce document laisse à entendre de plus que CLUSERET lui aussi préparait quelque chose en direction de VERSAILLES par la presqu'île de GENNEVILLIERS.

A 22 heures 45, le 2, le même FLOURENS ne semble pas avoir changé d'avis puisqu'il écrit à BERGERET :

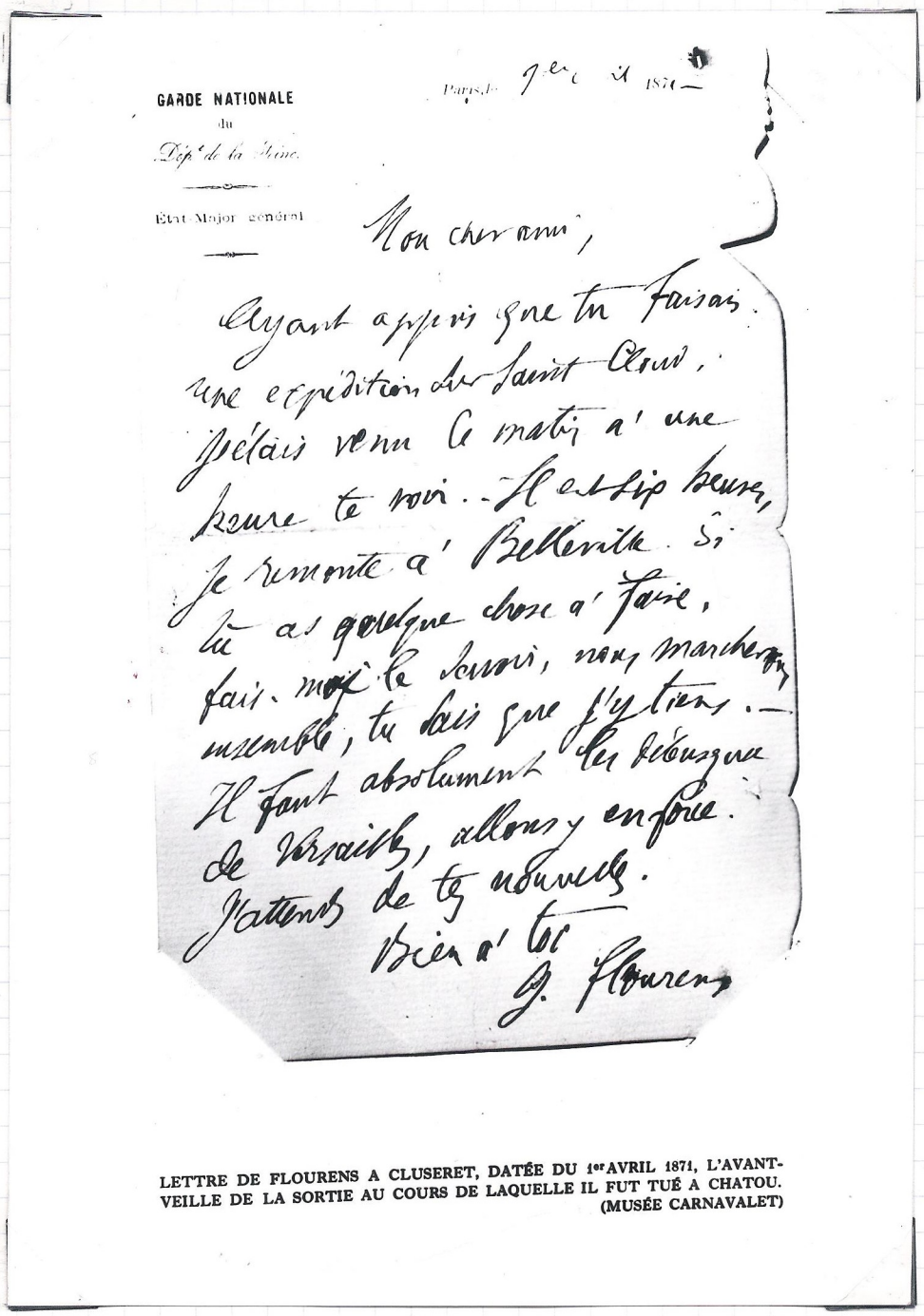
> J'ai 10.000 hommes de la 2e Légion à l'avenue des TERNES, pleins d'ardeur et ne demandant qu'à marcher sur Versailles. Il ne faut à un aucun prix manquer d'aller ce soir à Versailles.

C'est donc toujours bien à Versailles que l'on entend aller. Mais à cette heure la Commission Exécutive de la Commune est toujours en séance. Et ce ne sera que tard dans la nuit, et à la suite d'une décision ambiguë de cet organisme directeur, que les trois colonnes précédées pourront enfin se mettre en branle.

"

Tard dans la nuit ... Des heures avaient ainsi été perdues à attendre et rien d'autre. Inutilement. Ce soir "avait écrit Gustave FLOURENS, et il n'avait certes pas tort. Et on était au petit matin. Pourtant le sait on aurait pu gagner, et à l'abri de tout regard indiscret du fort du Mont-Valérien, puisque certains savaient qu'on pouvait douter de lui, de meilleures positions de départ. Arrivés là, il peut être possible encore de faire souffler les hommes trois ou quatre heures avant de les lancer vers cet effort terrible qu'exige toujours le combat. Cela n'eût pas été plus déprimant pour eux que ce piétinement de l'attente" sous une brume pénétrante."

Car, comme toujours, en pareil cas, quand on attend et trop longtemps



GARDE NATIONALE
du
Dép.t de la Seine.

État-Major général

Paris, le 1er avril 1871

Mon cher ami,

Ayant appris que tu faisais une expédition sur Saint Cloud, j'étais venu ce matin à une heure te voir. — Il est six heures, je remonte à Belleville. Si tu as quelque chose à faire, fais-moi le savoir, nous marcherons ensemble, tu sais que j'y tiens. — Il faut absolument les délivrer de Versailles, allons y en force. J'attends de tes nouvelles.

Bien à toi

J. Flourens

LETTRE DE FLOURENS A CLUSERET, DATÉE DU 1er AVRIL 1871, L'AVANT-VEILLE DE LA SORTIE AU COURS DE LAQUELLE IL FUT TUÉ A CHATOU.
(MUSÉE CARNAVALET)

Document publié par les Editions nationales : "La guerre de 1870-1871 et la Commune de Paris.

et pour peu qu'un ou deux agents versaillais, qui ne manquaient pas alors à Paris, fassent intelligemment leur travail, la doute imprègne les hommes qui aussi tout comme cette "brume pénétrante". Et comme toujours en France, ceci plus est à Paris, on commence par râler puis l'enthousiasme s'effiloche. Et puisque c'est comme ça se dit-on, qu'ils aillent donc se faire voir ailleurs et on rentre chez soi. Des 30.000 hommes annoncés par FLOURENS entre dix et onze heures du soir il n'en restait au moment du départ que 3 ou 4000. Et dans quelles conditions ...

> Les bataillons semient en route, écrit LE PELLETIER, sans artillerie, sans prolonges ni caissons, sans ambulances ni fourgons de vivres. Les élaireurs firent défaut ...

On partait donc à l'aventure avec des milliers d'hommes, sans ce précieux réconfort et soutien qu'est l'artillerie pour le fantassin. Alors qu'il y en avait plus de 1500 qui ne faisaient rien dans Paris, avec des munitions, estimait DOMBROVSKI, qui auraient pu servir d'arsenal à deux ou trois petites nations.

Pour ce qui est des vivres c'était sans doute beaucoup moins grave. D'abord on ne s'inquiétait pas pour la guerre de Cent Ans et on pouvait faire toute confiance sur ce point à ces soldats ouvriers. Ils ne partaient certainement pas sans avoir embroché au bout des baïonnettes les boules de pain jugées indispensables, ni sans avoir emmailloté dans les musettes litre de rouge et saucisson.

Aussi grave que le manque d'artillerie, le manque de cohésion, d'organisation de ces troupes laissait de son côté beaucoup à désirer.
Restes, la Commune, depuis le 18 mars, n'avait guère eu que 14 jours pour s'occuper de ce problème vital qu'était sa force de frappe. Tâche déjà difficile en un temps aussi court, temps que l'on employa surtout à de tout autres tâches.
Il fallait installer la Commune, naturellement, et cela ne pouvait se faire, on le comprend, que comme l'apothéose d'une manifestation grandiose. Soit. Mais les élections qui suivirent, mobilisant tant d'énergies, aussi tant réunions, discussions, beaucoup de temps encore, étaient-elles vraiment nécessaires ? L'un de leurs résultats le plus clair ne fut-il pas de donner aux agents versaillais, et par arrondissement, un état détaillé des effectifs fédérés ? Car qui sait ? N'y eut-il pas quelque 250.000 abstentions ?

> Ils recherchaient la force des suffrages, note avec clairvoyance LEPELLETIER. Ayant la force des fusils ils auraient dû s'en contenter jusqu'à la victoire complète.

Sans doute, car si durant ces jours précieux on préparait des Sections à Paris, dans le même temps à Versailles on se préparait fébrilement au combat.

L'on partit donc... mais au petit matin...

> A 3 heures du matin, écrit LISSAGARAY, la colonne BERGERET, forte d'environ 6000 hommes et 8 bouches à feu seulement est concentrée au Pont de Neuilly. Il fallut laisser aux hommes qui n'avaient rien pris depuis la veille, le temps de se restaurer...

Première mesure de cette journée à contresens. Était-ce bien le moment de faire casser la croûte aux hommes alors qu'ils piétinaient pour la plupart depuis la veille. Et ce casse-croûte n'est pas hélas la seule raison de ce retard du départ. Car on attend de plus quelqu'un dont il paraît invraisemblable qu'il n'ait pas été à son poste plus tôt :

> Au petit jour, poursuit LISSAGARAY, BERGERET arrive en calèche, ce qui fait murmurer.

Bien sûr... Tant il est vrai que tout Biffin français, qu'il soit d'ailleurs ou non révolutionnaire, doit toujours d'un sale œil qui conque roule en luxueuse voiture. Et BERGERET ne sortira d'ailleurs de cette calèche qu'un peu plus tard et par la force des choses.

Le jour se lève, et, du Pont de NEUILLY d'où cette colonne s'ébranle, ils sont à 3000 mètres du Fort du Mont-Valérien. Pour ainsi dire à bout portant de l'artillerie. Et à cette heure et dans ces conditions le départ même de cette colonne devient un défi au bon sens. Et CLUSERET ne saurait l'ignorer. Il connaît parfaitement les lieux puisqu'il a sa maison à SURESNES sur le versant du Fort.

> Les bataillons marchent par sections, en lignes, signale encore LISSAGARAY...

Bien trop serrés, véritable paquet de choux romains, imprudence et imprévoyance qui, elles aussi pourraient coûter cher. Et BERGERET dans sa calèche ne voit rien.

Le hasard veut, quelquefois, fait bien les choses, que le

Colonel Fédéré LISBONNE s'en rend compte aussitôt. Cet officier n'a rien à voir, lui non plus, avec la sache de ce jour. On n'a rien trouvé de mieux à lui confier ce matin. Là que la corvée de convoyer quelques pièces d'artillerie à la Porte MAILLOT. Et sa tâche accomplie il se trouve là comme un simple badaud.

Se rend-il compte de l'effroyable gâchis qui risque fort de se produire, a-t-il quelque raison quant à lui de ne pas partager l'optimisme affiché en haut sur la neutralité du fort, sa réaction le laisse clairement à entendre?
Il plaque les deux tout de suite en direction des bataillons et ruse aux hommes de se distancer, déficèle tant bien que mal ces véritables paquets. Et en avant maintenant sur la route de Versailles, on se dirige tout droit ou presque sur le Mont-Valérien.

Le Corps d'Armée de BERGERET se dirigea assez tumultueusement vers le Mont-Valérien et RUEIL. Cette bande désordonnée allait droit devant soi, sans méfiance comme sans précaution.

E. LE PELLETIER

Sans méfiance ...

Les journaux populaires, écrit Lissagaray, parlaient du voyage à Versailles comme d'une promenade ...

Et le Mont-Valérien était au dernier rang des soucis. Les Prussiens n'avaient-ils pas emmené toute l'artillerie le 1er Mars? Versailles l'avait abandonné et le journal LE CRI DU PEUPLE du 22, tirant à 100.000 exemplaires avait même claironné:

Le Fort du Mont-Valérien a été réoccupé, sans coup férir, par la Garde nationale ...

Et pourtant:

Quelques-uns à l'Hôtel de Ville, au Comité Central, à la Place (1), le savaient et le cachaient soigneusement, vivant sur l'espérance que la forteresse ne tirerait pas ...

Lissagaray

(1) Et CLUSERET, par conséquent, lui-aussi.

Et au pied même du fort, en plein jour, en toute confiance, on défile en blaguant, tout comme un jour ou presque de manifestation populaire de 14 juillet. Là-haut, par contre, on veille. Mieux même

> les officiers, expliquera THIERS devant la Commission d'Enquête, placés au Mont-Valérien et munis des instruments qui leur permettaient de bien voir les mouvements des insurgés, nous rendirent d'immenses services.

Le moindre mouvement de cette troupe était donc repéré puis signalé.

> Ils avaient commencé à gravir les pentes du premier plateau et dépassé le Mont-Valérien quand, tout à coup, un éclair brilla, puis le fracas du canon ébranla l'air, en même temps que des flocons de fumée s'enroulaient au dessus des bâtiments de la forteresse.
>
> E. LE PELLETIER

L'officier artilleur versaillais a même choisi sa cible. Le premier coup de canon arrive de plein fouet sur la calèche de BERGERET. S'il a la chance de s'en sortir indemne le frère de son Chef d'Etat Major, PRODHOMME, est coupé lui en deux. Le véhicule est en morceaux. Un étal de boucherie est ce qui reste des chevaux.

Et les obus éclatent à présent parmi les rangs des Fédérés dont la réaction instinctive est de crier à la trahison. Avaient-ils tellement tort ?

Suit, tout naturellement, un moment de panique. Des hommes s'égaillent de tous côtés cherchant instinctivement à se mettre à l'abri. Mais tout le monde n'a pourtant pas perdu le Nord. Il y a là des bataillons dont le noyau est solide, ceux du 8e Arrondissement, qui sont déjà allés au feu, le 91ème encore du XVIIe Arrondissement.

Et LISBONNE, encore lui, arrive à la rescousse au grand galop, suivi de son ordonnance MOHAMED BEN ALI. LISBONNE, curieuse figure d'officier fédéré que CLUSERET lui-même paraît avoir apprécié, cas rare en ses Mémoires si pénibles à lire. Il le campe même au bout d'une plume pittoresque :

> qui ne se souvient de LISBONNE caracolant sur son cheval arabe, vêtu mi-partie en Garde National et mi-partie en je ne sais quoi de grenadier de Sambre et Meuse.

D'une bravoure hors ligne et tout entier à sa besogne...

Brave, oui... Il sera, je crois, le seul officier fédéré, en faveur duquel son ancien Colonel osera venir témoigner de sa bravoure pendant la guerre de 1870, quand il comparaîtra devant le Conseil de Guerre.

Cet officier supérieur fédéré de 32 ans, acteur de théâtre de son métier, va réagir ici avec un imperturbable sang-froid :

> J'ordonnai, raconte-t-il, au Maréchal des Logis Chef l'ÉLISSIER de mettre immédiatement deux pièces en batterie et de battre en brèche le fort. Il n'y avait pas à hésiter : marcher en avant et quand même.

Bien sûr... Même enfournée en ce guêpier par l'imprévoyance de ses chefs la droite ne peut craquer dès le premier coup de canon. Mais que pourront bien faire les deux malheureuses pétoires de LISBONNE contre un Mont-Valérien disposant, lui, d'un emplacement de tir idéal ? S'agit-il d'une folie ? Il ne le semble pas...

LISBONNE doit parfaitement savoir que ses pièces, si elles ne peuvent causer de grands dommages au fort, sont toutefois aptes à gêner quelque peu les artilleurs versaillais. De plus, à l'éclatement des obus, lui, l'ancien combattant de 1870, a dû déterminer le calibre des pièces, celui de l'artillerie de campagne. En fait, ce ne sera que le 6 avril que le fort sera réarmé, avec d'ailleurs l'accord prussien, en grosses pièces de 24. (1)

Et LISBONNE pense, en agissant ainsi, qu'il faut absolument gagner, ne serait-ce que quelques minutes... Il y risque sa peau, et doit bien le savoir, mais il va les gagner...

> Il le fit, poursuit-il, mais au même moment un obus siffla aux oreilles des chevaux qui prirent peur et se mirent à prendre leur course à travers champs, emportant les caissons...

Avec, hélas, les munitions... Et LISBONNE ne pourra faire tirer un seul coup de canon... Mais le véritable objectif qu'il s'était assigné a bel et bien été atteint. Pendant quelques mi

---

(1) Il semble encore que le Fort n'ait disposé ce 3 avril que d'assez peu de ces pièces légères. Autrement c'est un véritable carnage qu'il eût été en mesure de faire parmi les rangs fédérés.

.nutes, et aussi peu nombreuses soient-elles, il a retourné sur ses pièces et sur lui, tout au profit du feu adverse, donnant ainsi aux camarades quelques instants précieux pour se mettre à l'abri.

Abandonnant ensuite ses pièces, inutilisables à présent, il ne se décourage pas pour autant. Et le voici qui se transforme en officier d'infanterie. Ralliant à grands coups de gueule les fuyards qu'il rencontre, il s'affaire à former une colonne qu'il entend lancer en avant.

Et deux sources opposées confirment le fait, LEPELLETIER d'abord :

> Une partie de la colonne BERGERET avait résisté à la débâcle, s'était déployée à l'abri des maisons et des replis du terrain protégeant la route de MANTERRE à RUEIL et avait continué sa marche en avant.

tout comme VINOY, le général en chef versaillais :

> Ils se mettent alors à l'abri dans les replis du terrain où le fort ne peut plus les atteindre, puis, passant par petits groupes sur lesquels un feu d'artillerie à longue portée devient inefficace ils arrivèrent jusqu'à RUEIL, assez sensiblement diminués mais toujours résolus à poursuivre leurs attaques.

Que devient la colonne de FLOURENS pendant ce temps ?

> Il avait le plus long chemin à faire, dit LEPELLETIER. Il devait, par la plaine de MANTERRE, déboucher à LA BOULE ROYALE, au pied du Mont-Valérien. Là, il devait faire sa jonction avec BERGERET. Une 1ère colonne, partant du Rond-Point des BERGERES devait contourner la route du fort, et par les bois de BUZENVAL, GARCHES, VAUCRESSON, atteindre LE BUTARD et le plateau du bois de LA CELLE SAINT CLOUD ; l'autre suivant la route par BOUGIVAL et LA CELLE ST CLOUD, atteindre également LE BUTARD, ce qui les mettait à 3 km. de VERSAILLES.

Le Lieutenant-Colonel versaillais HENNEBERT écrit de son côté :

Du côté du Nord-Ouest les bandes s'avancèrent sé-
rieusement, se répandirent par la presqu'île et bordè-
rent la Seine depuis BEZONS jusqu'à CHATOU, CROIS-
SY et BOUGIVAL. Elles étaient pleines d'entrain et ne
savaient point dissimuler le robuste espoir qui leur
gonflait la poitrine.

Il semble bien qu'il soit question ici de la colonne de FLOU-
RENS. Et celui-ci, qui sur le plan militaire n'est tout de mê-
me pas un enfant de chœur, a lui exécuté son mouvement sans
rencontrer de difficulté.

Il a, c'est vrai, ses bataillons mieux en main, cela depuis le siège.
Il connaît bien ses hommes lesquels de leur côté l'apprécient. Une
troupe se formera après sa mort qui se donnera le nom de VENGEURS
DE FLOURENS. De plus, pour une bonne part, il s'agit là de gail-
lards de BELLEVILLE qui ne s'en laissent pas conter par le pre-
mier venu.

FLOURENS et sa colonne paraissent donc avoir cheminé nor-
malement, en s'abritant au mieux derrière la voie du chemin de
fer édifiée en remblai qui sabre la presqu'île du Sud au Nord-
Ouest. Et il débouche par ce chemin, comme le signale HERIN-
BERT, en bordure de la Seine du côté du PETIT-NANTERRE. Et
l'adversaire s'il a bien repéré, et pour cause, BERGERET, ne
semble pas, par contre, s'être douté de la mise en route de cette
seconde colonne, qui, elle, nous en avons la confirmation par
VINOY, provoqua bel et bien une surprise.

En somme, à ce moment, tout paraît donc ne pas aller si mal
à la droite policière, et en dépit des conditions invraisemblables
de la mise en route des deux colonnes, en dépit même de la pertur-
bation provoquée parmi la colonne BERGERET par les canons
du fort, la marche en avant se poursuit paisiblement avec des
forces bien groupées.

Et c'est pourtant à ce même moment que quelque chose passait
clocher parmi la colonne principale. BERGERET, en effet, a en-
voyé, dit LEPELLETIER "un ordre pressant à FLOURENS de se
couvrir", ordre d'autant plus surprenant que les deux colonnes doi-
vent comme prévu opérer leur jonction, avant de repartir de là
vers deux directions différentes.

Pourquoi cet appel au secours, et avant même semble-t-il
que le premier accrochage ait eu lieu?

Certes, la colonne de BERGERET a été quelque peu éclaircie par le tir d'artillerie. Elle a subi de ce fait quelques pertes c'est évident, il y eut même une certaine débandade, mais le gros de la troupe, c'est l'adversaire lui-même qui l'a obligé à se passer à travers ce passage et qui plus est par petits groupes, ce qui dénote tout de même qu'on n'avait pas perdu tout sang-froid.

Mais si les pertes physiques, aussi pénibles soient-elles et d'autant plus ~~que~~ quand des camarades tombent si bêtement, ne sont pas irrémédiables enfin de compte, que devient, lui, le moral de la troupe ? Et au moment précis où le combat va s'engager.

Les pauses nouvelles publiées dans la presse, cette sorte de pari insensé sur la neutralité du sort, cette imprudence invraisemblable et consistant à faire défiler cette masse d'hommes à bout portant de l'artillerie versaillaise ont sûrement fait plus de dégâts que les obus eux-mêmes.

Les hommes, de plus, n'ont-ils pas constaté que c'est LISBONNE et non pas BERGERET, qui au moment critique a seul su faire figure de chef en redressant sans hésiter une situation un moment compromise ? Et les hommes, quels qu'ils soient, quand ils voient au combat et l'habitude de l'homme courageux et l'habitude de leur Commandant, ont très vite fait, plus vite encore au feu, cette distinction sans équivoque cette fois entre l'officier de valeur et le seul porteur de galons.

Dès le matin, on avait "murmuré" contre ce général arrivant au dernier moment, en belle calèche par dessus le marché, véhicule pour le moins mal choisi pour qui se doit le chef d'une armée populaire. On avait ensuite crié à la trahison lorsque le fort tira. Mais connu qui crie-t-on ainsi à la trahison ? Contre celui naturellement qui sous conduit dans un guêpier ?

Quelle confiance pouvait demeurer alors envers ce général ? Et qui sait s'il n'y eut pas même, sur le terrain, entre ce général et ces hommes, quelque terrible explication, abêtissant en fait à décapiter la colonne juste au moment précis où le combat va s'engager.

Et si, pour comble de malheur, c'est encore à ce même moment que BERGERET a cru devoir obéir aux ordres de CLUSERET interdisant la marche sur Versailles il ne pouvait qu'avoir alors à la pointe de son sabre, au bien la rébellion ou bien la débandade de ses hommes.

Un fait est sûr... Au moment où s'engage l'action c'est la gêne.

ral en chef qui commence par demander du secours.

Et pourtant... En dépit de ces aléas, aussi curieux que cela puisse paraître, l'effet de surprise a quand même joué

les Versaillais en effet, techniciens ou se figurant tels de l'armée de métier, et n'ayant que mépris, en conséquence, pour l'armée populaire, n'auraient su se résoudre à admettre que ces espèces de "bandes", comme ils disaient, après la "bonne leçon" de la veille, après les fusillades en masse "pour l'exemple", oseraient se permettre, et dès le lendemain, de cogner à leur tour.

Et c'était peut-être là, qui sait, l'idée à exploiter à fond en cette riposte fédérée. A condition évidemment de ne pas frapper à mains nues. En mettant au contraire à la disposition de cette énorme force matérielle qu'étaient ces milliers d'hommes résolus à marcher sur Versailles tout ce qu'on pouvait avoir comme moyens de matraquer l'adversaire.

Peut-être alors aurait-on pu ce jour-là rattraper cette erreur fatale du 18 mars, de cette Commune restant en armes sans doute mais avec l'arme au pied.

> Ce ne fut pas sans un certain étonnement, écrit le général VINOY, que nous apprîmes le lendemain au matin que les Fédérés s'apprêtaient déjà à prendre leur revanche de la veille.

Et la colonne de FLOURENS, quant à elle, semble bien décidée à le faire :

> La marche sur Versailles, par la route de Saint-Germain fut poursuivie, écrit LEPELLETIER. Des chasseurs de GALLIFFET, attendant à LA MALMAISON, furent débusqués et les Fédérés s'avancèrent jusqu'à LA JONCHERE. Quelques uns même s'engagèrent jusqu'au pont, montèrent dans BOUGIVAL et le drapeau rouge fut un instant arboré sur le clocher du village. On n'était plus qu'à 6 kilomètres de VERSAILLES et aucune redoute ne pouvait gêner le passage, aucun retranchement ne barrait la route. Si toute l'armée avait pu suivre l'avant-garde, VERSAILLES par LE CHESNAY se trouvait sérieusement menacé.

Et VINOY le confirmera :

Devant cette irruption inopinée des fédérés, les troupes de GALLIFFET se replient le long de la Seine et l'avant-garde parisienne les suit jusqu'à Bougival. L'ennemi se trouvait donc arrivé à 6 km seulement de VERSAILLES.

Et, à Versailles, ces Députés de l'Assemblée de THIERS, qui croient si fort en avant "tous ces jours-ci, commencent à se replier eux-aussi tête la première au fond de leur malle.

Le danger passé, écrit Léonce DUPONT, qui en fut le témoin, on les voyait arriver un à un dans la galerie des Tombeaux, un peu rassurés mais blêmes encore de la peur qu'ils avaient eue ...

La galerie des Tombeaux ! Quel nom prédestiné pour le rassemblement des plus belles hyènes politiques que notre pays ait connu.

"Si toute l'armée avait pu suivre," note LEPELLETIER ...

On peut imaginer, évidemment, la panique qu'aurait pu susciter parmi les arrières versaillais l'apparition aux portes de la ville de bataillons fédérés déchaînés suivant comme un sillage une troupe d'appui disposant d'un tant soit peu d'artillerie. Quelques coups de canon alors auraient bien pu précipiter la fermeture des malles.

C'est assez tardivement, vers 10 heures, que les généraux versaillais sont en mesure de réagir sur ce secteur d'opérations. L'indécision sur le but réel à atteindre de ce côté par les troupes fédérées, le temps perdu par elles lors de leur mise en route, ont été mis à profit par l'adversaire pour concentrer en ce point des forces importantes.

Je fis diriger de ce côté, écrira THIERS, une grande partie de l'armée.

Vers Bougival et Rueil, précise de son côté LEPELLETIER, VINOY envoya la brigade PATUREL (76e et 38e Régiments de Marche, 17e Bataillon de Chasseurs), puis la brigade GREMION (90e et 91e Régiments de Marche), avec la division de cavalerie DU PREUIL (4e Dragons, 3e Cuirassiers, 1er et 2e Régiments de Gendarmerie). En tout, une douzaine de mille hommes.

Face à ces troupes en condition physique normale, formées pour une bonne part de cavalerie, donc plus mobiles, les fédérés ne pouvaient opposer que des hommes fatigués par les piétinements de la veille, le chemin parcouru, les premières es-

casamouches percées, dont le moral, encore, a été plus ou moins ébranlé. Ils ne disposent d'aucun cavalier, d'aucun canon. Seules donc des poitrines d'hommes vont soutenir le choc.

Quels hommes ? L'Histoire, sans doute, ignorera toujours les noms de la plupart d'entre eux. J'ai eu la chance d'en retrouver trois sur le Registre de l'Etat Civil du village de MANTERRE. Ils méritent bien d'être cités, ces noms de simples combattants, même ceux de la Commune, disparaissant toujours aussitôt que sous la poussière de l'Histoire :

FAYARDS, de la 10e Compagnie du 59e Bataillon, mort à une heure du soir à l'ambulance située au n° 20 rue de Saint-Germain, demeurant 6 Place de la Halle aux Veaux à Paris.

FREINK Charles, maçon, 54 ans, 13 impasse Dupuis à Paris, tué au Chemin aux Vaches.

Et décédera le 18 avril des suites de ses blessures, à l'ambulance internationale établie chez le sieur Ernest FONTIS, 17 rue CASTEL MARLY :

CAMUS du 45e Bataillon, demeurant 5 rue GIRARDON à Paris.

Devant, et sur les flancs de RUEIL c'est un dur combat défensif que les fédérés livrent à présent.

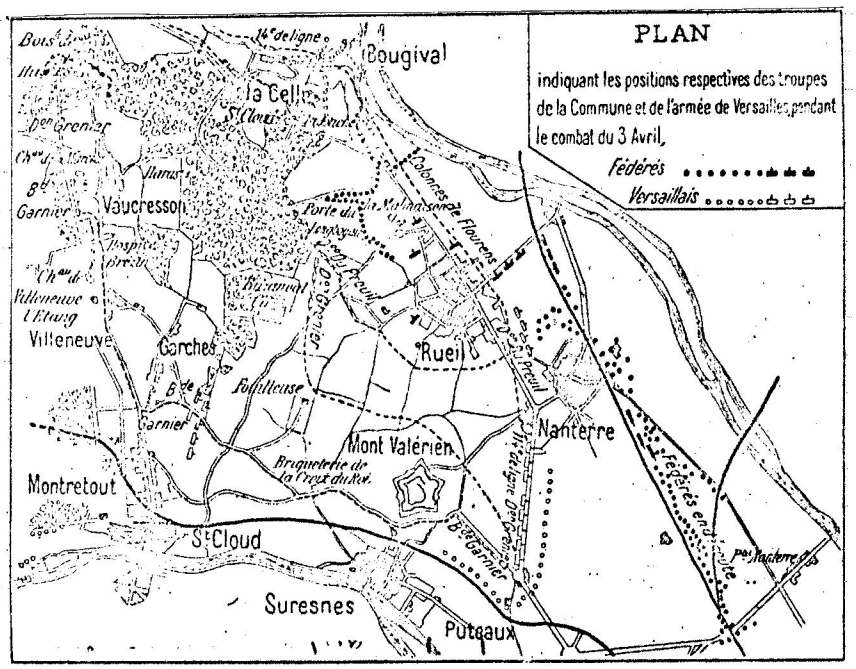
D'heure en heure, écrit LEPELLETIER, arrivaient des renforts nouveaux. La cavalerie versaillaise avait chemine sous bois. Elle repoussa les fédérés au pied des coteaux de LA JONCHERE. De 15 000 combattants du matin les fédérés ne comptaient plus guère que 5 à 6 000 hommes, la plupart démoralisés.

Mais même alors, avec un peu de sang froid et en sollicitant au besoin quelque troupe de renfort le combat n'était pas perdu. Les fédérés étaient encore à même d'éprouver sérieusement l'adversaire. L'offensive versaillaise semble avoir la brigade de cavalerie lancée en pointe fonce sur la plaine de MANTERRE avec le but évident d'enfermer le maximum d'effectifs fédérés ainsi qu'à l'intérieur d'une vaste nasse.

Mais les Fédérés, eux, ont la ressource de s'établir derrière cette position défensive quasi infranchissable pour les chevaux qu'est le remblai du chemin de fer de la ligne de SAINT-GERMAIN. Et d'une telle position, bien abrités de l'artillerie, des tirailleurs décidés pourraient encore faire mieux que tenir.

Cette ne fut pas la solution de bon sens que choisit BERGERET, le général en chef qui, lui, abandonne le combat, ne donne qu'un ordre et il le donne à FLOURENS, celui de protéger sa retraite.

FLOURENS, en conséquence, dispose ses maigres effectifs, qui, eux, sont tenir jusqu'au bout, à la manière d'un boisson en avant et sur les flancs de RUEIL



(Plan publié par P.A. COSTA : "LA COMMUNE VÉCUE")

Une seconde ligne prend position derrière NANTERRE avec pour but de s'opposer, semble-t-il, à la manoeuvre versaillaise de la division du PREUIL. Cette dernière, en effet, paraît pouvoir couper en deux les forces fédérées.
Et BERGERET franchit alors le remblai du chemin de fer amorçant son mouvement de retraite par le Petit NANTERRE. La cavalerie versaillaise laisse PUTEAUX à sa droite. Elle boucle son mouvement d'enveloppement qui se referme sur FLOURENS.

Des batteries, placées sur le côteau de LA JONCHERE

canonnèrent RUEIL. L'avant-garde parisienne – une poignée d'hommes – fit résistance pour laisser à leurs camarades de RUEIL le temps de battre en retraite.

LISSAGARAY

Pendant ce temps, que se passait-il à l'arrière ? Quelqu'un a-t-il pensé à faire monter en ligne et à temps quelque renfort ? Quelqu'un a-t-il compris le sens profond de cet appel collectif que lancent ces femmes de la Commune dans le début de l'après-midi ? Cette mobilisation de femmes paraît avoir frappé le rédacteur du Monde Illustré :

Une colonne de 4 à 500 femmes de tout âge se formait sur la place de la Concorde. Toutes ces femmes étaient vêtues de deuil et se faisaient remarquer par leur attitude sévère. Celle qui les commandait était une institutrice, dit-on. (1)

Elles portaient le drapeau rouge et se dirigeaient elles-aussi sur Versailles, tambours et clairons en tête.

Les femmes de la Révolution... des femmes en armes... Mais la Révolution n'est-elle donc pas un mot essentiellement féminin ?..

Quelqu'un encore a pensé aux copains, LISBONNE, encore lui, qui a tenté de faire ce qu'il pouvait. Au bruit que fait la fusillade il est à même d'imaginer l'intensité du combat. Mollement découragé par ses déboires d'artilleur, il se démène pour rassembler des hommes, forme une colonne, en prend la tête et le voilà parti pour les mener au feu.

On se dirigea vers Asnières, écrit-il, le long de la Seine. Lorsque nous arrivâmes à Asnières BRUNEL et RABUEL y étaient déjà. Après quelques minutes de repos, je pris la résolution de rejoindre la colonne de FLOURENS. Nous arrivâmes à Bois-COLOMBES. Nous vîmes revenir des bataillons.

Pourquoi la colonne de FLOURENS ? Cette réaction instinctive de LISBONNE se comprend. Connaissant sûrement les deux hommes il sait quel est celui qui soutient le choc le plus dur.
Mais arrivé à Bois-Colombes, il reçoit l'ordre de BERGERET, de se replier sur Asnières. Le brave LISBONNE ne comprend pas.

— — — — — — — — — — — — — —

(1) Il s'agissait, très vraisemblablement, de Louise MICHEL.

Il hésite un moment, songe même à refuser d'exécuter cet ordre

> Après tout, se dit-il enfin, je ne suis pas là pour commander mais pour obéir.

Et il fait demi-tour sur Asnières et là on lui apprend que GALLIFFET et ses gendarmes sont à ses trousses.

Eux, pas encore. Ils sont toujours là-bas du côté de CHATOU, et occupés à tout autre besogne...

> La retraite, écrit LISSAGARAY commença vers une heure sur NEUILLY dont on fortifia la tête de pont. Quelques braves qui s'étaient obstinés dans RUEIL eurent grand peine à gagner le Pont d'Asnières poursuivis par la cavalerie qui leur fit des prisonniers...

Une partie, toutefois, et assez importante, semble-t-il, de Fédérés a battu en retraite par la presqu'île de Gennevilliers. Se produisit alors un évènement suffisamment curieux pour qu'un rédacteur du GAULOIS le relate et paraisse même s'en étonner :

> GALLIFFET, écrit-il, chassait les dissidents dans la presqu'île. Le général VINOY les attendait sur la route (1) et ces masses se sont espacées et, pour ainsi dire, volatilisées dans la plaine de RUEIL...

L'explication de cette disparition subite de ces "masses volatilisées", nous l'aurons d'ici quelques jours. Les Fédérés ont disparu et pas seulement dans la plaine de RUEIL.

Ainsi s'achève ce malheureux combat de RUEIL... Pas tout à fait encore...

> L'exaspération des soldats était extrême, dira plus tard le sinistre THIERS, et s'est surtout manifestée contre les déserteurs qui ont été reconnus. On fondit sur eux à outrance. On en sabra un bon nombre. FLOURENS

— — — — — — — — — — — — —

(1) La route menant au pont de Neuilly, naturellement.

fut tué ce jour-là. Il y eut un entrain extraordinaire.

Celui du général marquis de GALLIFFET, par exemple, le "marquis rouge"... Quant aux soldats ---

> M. de GALLIFFET commande le feu, écrivent Alfred ETIEVANT et Louis LUCIPIA. Les soldats avaient horreur de l'acte qu'ils exécutaient. Leur fusil leur tremblait aux mains. La plupart des balles frappèrent trop haut ou de côté. Une des victimes mal atteinte eut le force de se relever. Un officier de l'escorte lui perça la gorge de son sabre.

l'armée, la "belle armée" de 1871 sauve ainsi l'honneur de l'armée de 1870.

> Deux prisonniers, écrit Leon QUENEHEN, reconnus comme déserteurs, furent fusillés incontinent à COLOMBES sur l'ordre du général de GALLIFFET.

C'est auprès du pont de CHATOU qu'un capitaine de gendarmes, appelé DESMARET, fusa, lui, Gustave FLOURENS d'un coup de sabre. Et dans des circonstances qui donnèrent lieu par la suite à différentes versions.

Quelles pouvaient être les raisons qui amenèrent FLOURENS et son ami CIPRIANI à se retrouver ainsi seuls alors qu'il paraît impensable qu'ils n'aient pas pu décrocher en même temps que leurs hommes ?

FLOURENS s'était très bien battu au cours de cette journée et, qui sait même si, seul, de tous les chefs fédérés, il n'avait pas senti, ne serait-ce qu'un moment, luire l'étincelle de la victoire au bout des baïonnettes de ses gars. Et tout cela, stupidement, avait tourné au fiasco total par l'incapacité de l'homme qui, lui, était le général : calamiteux BERGERET, général d'opérette lui aussi, qui en fin de compte lui avait ordonné en fait de protéger sa propre peau, en incapable qu'il était ni de le faire pour lui-même, ni de le faire pour ses hommes.

Quelles furent donc alors les toutes dernières pensées de FLOURENS ? Il ne semble pas que ses hommes aient pu ainsi l'abandonner. Et pourtant le fait est qu'il resta désemparé, quasi seul, environné de Versaillais, ayant perdu sur ce terrain semble-t-il et dans la même journée, aussi bien le combat que l'idéal qui faisait flamber sa nature généreuse. Le coup qui le frappa, d'une autre main, qui sait encore s'il ne fut pas choisi par lui, ou du moins accepté, pour n'a-

voir point alors à se servir de la sienne ? (1)

Quoi qu'il en soit, l'homme qui tombe ce jour-là, pour la Commune de Paris, était un descendant de la haute bourgeoisie, disposant, a-t-on dit, de 300.000 FR de rente, considéré encore comme l'un des plus brillants professeurs du Collège de France.

"Quel beau coup de sabre, s'exclame un abruti !"

Triste journée --- Au centre, à gauche, EUDES et DUVAL se sont vus, eux, cloués au sol par l'artillerie versaillaise, n'ayant rien d'autre à lui opposer, comme les Fédérés de la droite, que les poitrines des hommes.

DUVAL a, lui, comme adversaire, un des rares généraux versaillais, PELLÉ, qui se soient comportés en soldats. C'est PELLÉ en effet qui fera prisonnier DUVAL et c'est VINOY qui le fera fusiller sur le champ.

Le combat terminé, tout comme la veille, claquent maintenant les feux de salve des exécutions sommaires

> quelques hommes, relate le Lieutenant Colonel versaillais HENNEBERT, surpris par les escadrons de chasseurs qui descendaient de Saint Germain furent, sur le champ, passés par les armes ...

Le CRI DU PEUPLE, communard, relate ainsi la mort de 3 Fédérés à CHATOU

> Vous pouvez me tuer dit le Capitaine - je ne veux pas de grâce, moi - je vous demande, au nom de l'Humanité de laisser vivre mon sergent-major qui a une femme et 5 enfants.
>
> les gendarmes se mettent à rire - on les fusille tous les trois

Le journal versaillais LE GAULOIS confirme cette exécution le Havril donnant même de surcroît le nom du chef des fusilleurs

> GALLIFFET, en arrivant dans le village, surprenait trois

---

(1) Les circonstances exactes de la mort de Gustave FLOURENS seront-elles un jour éclaircies ? Il est permis d'en douter. De toute manière il devait bien savoir tout de même qu'il n'aurait absolument rien d'autre à attendre qu'une attitude sans pitié de la part de l'adversaire versaillais

des gardes insurgés = un Capitaine du 175e Bataillon, un Sergent et un garde qui furent, sur le champ, passés par les armes.

Ces trois Fédérés furent fusillés à CHATOU, rue de Saint-Germain, au coin de la rue Casimir PERIER et un républicain du village qui osait protester faillit subir le même sort.

GALLIFFET, le soir même, signait l'assassinat de ces hommes

C'est une guerre sans trêve ni bitié que je déclare à ces assassins --- j'ai du faire un exemple demain. qu'il soit salutaire.

Et c'est ainsi que dégoupinèrent, dans les jours qui suivront, les Belles croix de Légion d'Honneur toutes chaudes sur les poitrines de ces exécuteurs de ce pouvoir exécutif de M. THIERS. Le capitaine DESMARET, le sabreur de FLOURENS reçu fait chevalier. Et le journal officiel de Versailles nous apprenait le 6 avril que le fusilleur de DUVAL, "le général de division Vinoy est nommé grand Chancelier de la Légion d'Honneur."

Les 24e, 129e, 188e Bataillons avaient le plus souffert. Le Commandant du 24e avait été tué

Il y eut des scènes douloureuses Poste d'Asnières. Des femmes, des enfants, des camarades se pressaient anxieux, guettant les voitures, les brancards qui ramenaient les blessés et les morts. On n'avait pu relever tous les morts.

L. LEPELLETIER

Vient une nuit de printemps arrivé sur la presqu'île. La cavalerie versaillaise finit de saisir la plaine, sabrant par ci par là quelque traînard pédéré. Des coups de feu claquent encore, quelquefois une salve. Des hommes tombent, anonymes, couverts de leurs de sang éclosés sur poitrines déchiquetées.

Quelques rares prisonniers, il en faut bien quelques uns, comme autrefois à Rome pour le triomphe des vainqueurs, sont traînés à Versailles.

Il a fallu l'intervention de la gendarmerie pour les arracher à la mort dont les menaçait la foule furieuse, note le Journal

Il ne s'agit plus ici du "ramassis d'hommes et de femmes flagou-ches" dont nous parlait la presse d'hier, mais cette fois de "la foule", cette élégante foule versaillaise dont les fesses décoincées après la frousse du matin sont ce soir en mesure d'autoriser les pieds à frapper des vaincus.

Tandis que Versailles exulte, un fait, un simple fait, une gaminerie, malgré la lenteur versaillaise cherchant la preuve qu'elle semble prouver que la Commune est loin d'avoir fini de vivre et de lutter. LEPELLETIER nous conte en effet que

> Les deux pièces de canon que LISBONNE avait tenté de mettre en batterie étaient restées abandonnées. Elles furent cependant ramenées par des gamins qui se firent un jeu de s'atteler à elles et de les traîner jusqu'à PUTEAUX où des Gardes Nationaux purent en reprendre possession.

Et des gamins démontrent ainsi à des chefs militaires qu'on peut fort bien traîner des canons sans avoir à se servir de chevaux.

SUR LE FRONT OUEST

UNE LUTTE A 1 CONTRE 10

Dès le lendemain de ce combat les questions ne manquent pas de poser dans la presse fédérée

> Nos Gardes nationales, lit-on dans le MOT D'ORDRE, emprein à des chefs aussi pleins de courage que d'inexpérience ont été débusquées de toutes, ou presque toutes, leurs positions. Si l'héroïsme de nos combattants affirme la République on ne peut nier qu'il ne décapite - voilà la vérité -
>
> Croyaient-ils que ces gendarmes allaient fraterniser et que les artilleurs allaient tirer à blanc ? Au moins était-il nécessaire de s'assurer des dispositions des marins et des sergents de ville avant de céder à l'enthousiasme de ceux qui voulaient marcher en avant.

nous avons su qu'étant donné le climat de cette veille d'armes fébrile qui précéda cette offensive il eût été difficile pour ne pas dire impossible à la Commune de s'opposer à ce qu'elle ait lieu - La critique n'en moins reste pleinement valable quant au haut commandement fédéré et d'autant plus que ce jour là quiconque avait quelque valeur militaire autre que des rangs de galons était demeuré sur la touche - Certes, la Commune, et qui ne le voulait au début que Commune, limitant son action au seul gouvernement de Paris, avait du prendre en charge, enfin de compte, et ce gouvernement et Paris et les flambeaux de ce pouvoir central abandonnés par Thiers dans sa fuite - Comme en toute occasion de ce genre affluent alors et de tous horizons, pêle-mêle, le tout venant des hommes, un tout venant parmi lequel elle n'avait pu ou su extraire la qualité de la quantité - Et parmi ce couvant, grossi alors comme une rivière en crue, se remarquent souvent d'abord tous ceux qui flottent à la surface parce que plus légers, comme des bouchons plus aptes à suivre le courant, bouchons qui le demeurent, continuant à flotter, cherchant à arriver quelque part voire n'importe où, désirant même au besoin à la moindre saute de courant -

Le même journal pose un autre problème et non moins important pour un mouvement révolutionnaire = celui d'être informé au mieux sur l'état d'esprit des soldats qui lui sont opposés -

Alors qu'au 18 Mars cet état d'esprit des soldats avait été, et remarquablement retourné au bénéfice de la Commune, rien de semblable par la suite ne semble avoir été tenté. Et pourtant, dans les jours qui suivirent, mis à part les gendarmes et les sergents de ville, seuls éléments à peu près sûrs, les soldats de Versailles étaient encore perméables à un travail de propagande fédérée.
Les Bolcheviks, plus tard, retiendront la leçon, et réussiront, eux, à détraquer l'armée allemande, machine de guerre la plus perfectionnée du monde. Mais ils savaient à cet effet, ce qui manquait à la Commune, et un Parti et une idée servant de phare à ce Parti.

Le 4 Avril Versailles claironne : " Les insurgés ont éprouvé aujourd'hui un échec décisif. "

Décisif ? Loin s'en faut. En deux jours c'est certain deux échecs furent subis, loin toutefois d'être une catastrophe pour le moral comme l'a écrit CLUSERET.

A droite, indique LISSAGARAY pour cette journée, les fédérés occupèrent COURBEVOIE et le Pont de NEUILLY fut barricadé. De là ils menaçaient Versailles. VINOY reçut l'ordre d'enlever NEUILLY.

Mais NEUILLY et le Pont de l'ouest vont tenir jusqu'au bout.

Le 5 Avril Les Versaillais attaquent le pont

--- avec un régiment de gendarmes, la cavalerie de GALLIFFET et la brigade BESSON. Il est gardé par dix pièces barricadées armées de 8 pièces de canon. Elles sont soutenues par les Batteries des remparts. Les Versaillais sont contraints au repli. On est fusillé à bout portant sur le pont.

Il nous fallut renoncer ce jour-là, avoue le général VINOY.

Dans la nuit, écrivent LAHALLEY et CORRIEZ, les Versaillais mettent en Batterie à la Défense canons et mitrailleuses. Combat acharné. Après plusieurs heures de lutte les Versaillais pénètrent dans NEUILLY.



« Les troupes ont enlevé la barricade qui fermait le pont de Neuilly. » (Voir page 285.)



LA GUERRE CIVILE. — Les engagements de Neuilly et d'Asnières vus de la butte Montmartre, nouvel observatoire des Parisiens. — (D'après nature par M. Vierge.)

A dater de ce jour, écrit V. Hugo, Neuilly devint le théâtre d'une lutte acharnée et constante. Les Fédérés avaient pour eux l'appui des remparts dont nos troupes avaient ordre de ne pas s'approcher bien qu'il leur en coûtât de fréquentes pertes.

Nous fortifiâmes la tête de pont de Neuilly par des travaux très solides mais dont l'exécution constamment gênée par le feu du rempart présenta de grandes difficultés. En même temps, le Polonais Dombrowski, nouveau général de la Commune contrariait nos travaux leurs par d'incessantes alertes qui nous rendaient la place très difficile à tenir.

Le 6 Avril au matin, le Mont-Valérien, récemment armé de pièces de 24, ouvrit son feu sur Courbevoie. Après 6 heures de bombardement les Fédérés évacuèrent le Rond-Point et prirent position derrière la grande Barricade du Pont de Neuilly. Les Versaillais la canonnèrent. Elle résista protégée par le canon de la Porte Maillot.

Cette Porte Maillot, qui devint légendaire, n'avait que quelques pièces tirant à découvert sous le feu plongeant du Mont-Valérien (1). Pendant 48 jours la Commune trouva des hommes pour tenir l'avancée intenable.

Lissagaray

Les Fédérés de Courbevoie se sont repliés à l'abri de la barricade de Neuilly. Maisons bâtencore dans la presqu'île de Gennevilliers. Un train blindé est établi entre les Batignolles et Clichy. Les canonnières fluviales commandées par Durassier entrent également en action : La Liberté, La Claymore, L'Estoc, La Baïonnette, La Carronade et La Rapide. Elles seront complétées, le 19 avril, par La Voltigeuse, dernière sortie des usines Cail de St Denis. Durassier, leur Commandant, sera blessé le 9 mai à Vanves. Il succombera le 29.

Nous passâmes Versaillais sur Neuilly dans la courant de

(1). Cette Batterie de la Porte Maillot se trouvait à quelque 5000 mètres, à bonne portée par conséquent, du fort du Mont-Valérien

la nuit. Les Versaillais se replient sur COURBEVOIE. Les Fédérés établissent une barricade à MAILLOT.

LANJALLEY et CORRIEZ

Non... la Commune n'a pas reçu de coup décisif. Elle se bat même au lendemain des échecs, superbement, trouvant encore le temps d'écrire les noms de ses premiers héros dans son JOURNAL :

Jeudi 6, au moment où le 26e Bataillon de Saint-Ouen défendait la barricade du Rond-Point, un enfant V. THIÉBAUT, âgé de 14 ans, accourait à travers les balles donner à boire aux défenseurs. Les obus ayant forcé les Fédérés à se replier ils allaient sacrifier les vivres du Bataillon, lorsque l'enfant se précipita malgré les obus sur une pièce de vin qu'il défonce en s'écriant : "Ils ne boiront toujours pas notre vin." Au même instant, saisissant la carabine d'un Fédéré qui vient de tomber, il la charge, ajuste et tue un officier de gendarmes. Puis, apercevant un fourgon attelé de deux chevaux dont les cavaliers venaient d'être blessés il monte les chevaux et sauve le fourgon.

Un autre enfant, Eugène Léon VAXINIÈRE, âgé de 13 ans et demi a continué de servir à l'avancée de la Porte Maillot malgré sa blessure.

Le capitaine Versaillais GARCIN dira plus tard qu'ils étaient impitoyables ces gosses de la Commune, tirant sur les officiers à bout portant.

Ce même jour la Commune enterre ses morts. LISSAGARAY et CATULLE MENDÈS relatent cet évènement

A deux heures, une foule accourut à l'hospice BEAUJON où les morts étaient exposés à visage découvert. Des mères, des épouses, tordues sur les cadavres, jetèrent des cris de fureur et des serments de vengeance.
DELESCLUZE et cinq membres de la Commune, l'écharpe rouge, tête nue, menaient le deuil.
Sur les grands boulevards ils étaient 200.000 et 100.000 fa ces pâles regardaient aux croisées.

30 clairons pavoisés de deuil marchent à la tête de l'immense cortège. Ces tambours par instants font entendre un roulement lugubre qui se prolonge et meurt. Le cri clair du clairon est navrant. Des détachements très nombreux de tous

Les bataillons viennent ensuite. On marche avec lenteur, les fusils vers la terre. Il y a des immortelles à toutes les boutonnières. Les immortelles sont rouges.
Puis s'avance, traîné par 4 chevaux, un vaste char drapé de noir semé d'étoiles d'argent. Aux 4 coins flottent quatre sombres drapeaux rouges. Un autre char paraît, un autre, un autre encore. Dans chacune des voitures mortuaires il y a 32 cadavres (1)
Le long cortège suit les boulevards. Il va au Père LACHAISE.

Et sur les bastilles sud et ouest le canon tonne le glas des soldats citoyens.

Le même jour, ce décret :

Le citoyen JAROSLAS DOMBROWSKI, Commandant de la 12e Légion, est nommé au Commandement de la Place de Paris en remplacement du citoyen BERGERET appelé à d'autres fonctions.

Le même décret stipulait d'ailleurs qu'à compter de ce jour la Commune supprimait le grade de général. Jaroslas DOMBROWSKI ne fut donc jamais général. Il sera mieux encore, Commandant Supérieur (tel fut son titre exact), le Commandant Supérieur en fait d'une absurde épopée.

Face aux effectifs squelettiques, en effet, avec lesquels, tout comme les autres chefs fédérés, il dut soutenir, pendant presque deux mois, une lutte sans trêve et sans pitié, l'adversaire devra mettre en ligne : 5 Corps d'Armée, 17 divisions d'infanterie, 32 brigades de cavalerie, 47 batteries d'artillerie de campagne ou mitrailleuses. Et pour pouvoir réduire enfin Paris il lui faudra mettre en bataille encore l'une des plus puissantes concentrations d'artillerie jamais que l'histoire militaire ait connue.

Face à ces 4 ou 5 chefs fédérés, dont il fut incontestablement le meilleur, l'adversaire devra mettre en ligne 62 généraux, dont

---

(1) On avait donc enterré ce jour-là 128 morts. Ce chiffre néanmoins ne peut donner qu'une idée incomplète sur le total des pertes fédérées des journées précédentes. Il s'agit là en effet des morts qu'on a pu recueillir et ramener à Paris. Quant aux autres... "On les sabre à outrance et avec un entrain extraordinaire" nous a indiqué M. THIERS.

plus de 20 portant d'ailleurs des noms munis de particule, avec de plus, en tête, un maréchal de France...

DOMBROWSKI... Né en 1838, à JITOMIR, en VOLHYNIE, il n'avait donc que 33 ans en 1871. Lieutenant d'artillerie à 17 ans il était entré à l'Académie Militaire en 1859. Sorti comme capitaine d'Etat-Major le plus brillant avenir lui était assuré. Choisissant le parti de la Pologne indépendante il est nommé, en 1862, membre du Comité Central et organisateur des forces insurrectionnelles polonaises.

La même année, le 13 août, on l'emprisonne à la citadelle de Varsovie. Sa condamnation à mort est commuée en déportation le 18 novembre 1864. Après 2 ans de cachot il part pour la Sibérie condamné aux mines pour 15 ans.
Il s'évade en cours de trajet, rejoint Moscou, fait évader sa femme déportée elle aussi, atteint Stockolm et enfin Paris.

En 1866 il offre ses services à GARIBALDI. Celui-ci accepterait bien mais il n'a point alors de troupe à mettre à sa disposition. Garibaldi le tient d'ailleurs en si haute estime que le 9 novembre 1870 il remet de l'Autun à GAMBETTA :

> Jaroslas DOMBROWSKI, 52 rue VIVIN, Paris, m'est nécessaire. Si vous pouvez le faire sortir en ballon je vous en serai bien reconnaissant.

Un autre personnage, et non des moindres dans le monde militaire, le grand stratège allemand VON MOLTKE, émit à son sujet cette opinion des plus flatteuses :

> La Pologne possède en la personne de DOMBROWSKI un homme de grand talent qui fait honneur à son pays. Je viens de lire son livre. C'est le meilleur ouvrage écrit sur la dernière guerre.

Même l'adversaire dut reconnaître sa valeur :

> Des généraux de la Commune, écrit le général versaillais BOURELLY, Jaroslas DOMBROWSKI était le plus intelligent et le seul doué de qualités militaires.

Et CLUSERET si vénéneux pourtant en maints passages de ses Mémoires à son égard aura toutefois la courtoisie de lui tirer ce coup de chapeau

> J'en ai peu rencontré d'aussi braves que lui. Il avait



JAROSLAS DOMBROWSKI



LE MARECHAL MAC-MAHON, duc de Magenta, commandant en chef de l'armée libératrice.

LE MARECHAL MAC MAHON
DUC de MAGENTA

été nommé par moi (1) au Commandement de la Place de Paris - mais cette situation convenait peu à ses aptitudes. Il s'en affranchit vite pour se consacrer tout entier à la défense de Neuilly, et là, il accomplit des merveilles.

Tout que CLUSERET lui-même le dise, le seul spécialiste à l'en croire ou peu s'en faut, dans la fabrication des merveilles (2)

La Commune lui fit une légende
Il ne tarda pas à la surpasser...

LISSAGARAY

Appuyée par les forts et l'enceinte fortifiée, soutenue matériellement et moralement par les couches laborieuses de la population parisienne, la Commune pouvait espérer tenir pied à pied les environs de la capitale, infliger aux Versaillais des pertes dans de multiples actions de détail. Elle eût gagné ainsi le temps nécessaire pour parachever l'organisation et l'entraînement des fédérés et, peut-être, éveiller dans les départements des révoltes républicaines en vue d'une action commune.

C'est ce que vit avec une extrême lucidité l'incomparable général qu'était Dombrowski. Il réclamait un emploi systématique de l'artillerie qui épargnerait des vies humaines. Il conseillait l'emploi de détachements volants opérant sur les flancs et les arrières de l'ennemi. Mais pendant longtemps il ne put se faire entendre de CLUSERET, également jaloux de sa popularité et il ne put se couvrir complètement l'inertie des bureaux qui prit parfois des allures de désorganisation et de sabotage.

La Commune = Editions Sociales.

---

(1) Ce qui d'ailleurs est faux. C'est la Commission Exécutive qui avait nommé Dombrowski à ce poste.

(2) me se disait-il pas "l'incarnation de la classe ouvrière" ?

Le Jeudi Les Fédérés de Neuilly, écrit Lissagaray, virent un homme jeune, de petite taille, à l'uniforme modeste, inspecter les avant-postes, au pas, sous la fusillade. Au lieu de la furia française d'entrain et d'éclat, la résistance froide, et comme inconsciente, du stoïque. En quelques heures, le nouveau chef eut conquis son monde. L'officier se révéla bientôt.

Ce secteur ouest, que va commander Dombrowski, s'appuie, à droite, jusqu'à Saint-Ouen, sur une autre ligne défensive qui sera commandée, d'abord par le frère de Dombrowski, Ladislas, puis par Okolowicz qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, était français. Lui aussi s'aguerrira d'une bravoure à toute épreuve.

La gauche de ce secteur s'appuyait, elle, d'une part, sur la formeuse batterie de la Porte Maillot, et sur une ligne défensive commençant à La Muette pour aboutir au Point du Jour. C'était un vieux Colonel Fédéré, Laporte, qui commandait ici et il paraît plus particulièrement pour tâche de surveiller le Bois de Boulogne.

Le jour même de sa prise de commandement, Jaroslas Dombrowski, qui vient tout juste de faire connaissance avec des hommes qu'il va avoir à faire face à de furieux assauts. Dès 9 heures 1/2 Arnière signale à Commission Exécutive : " On s'attend à une attaque."

C'est à 11 heures, selon l'opinion nationale, que le feu commence. Il est dirigé avec assez de violence sur Puteaux, Courbevoie et le Rond-Point où est la statue. La caserne de Courbevoie paraît être le quartier général des troupes de Versailles. La batterie de la Porte Maillot fait rage contre cet édifice.

Une heure : La batterie versaillaise de Puteaux envoie des projectiles sur Neuilly. Les bombes vont éclater à Levallois-Perret.

4 heures : L'infanterie donne, la fusillade est terrible. Ils ont beau être repoussés, ils n'en reviennent pas moins à la charge.

Les Versaillais canonnèrent la barricade et l'avenue de Neuilly. Les habitants qu'ils n'avaient pas eu l'humanité de prévenir furent obligés de se réfugier dans les caves. Vers 4 heures et 1/2 de feu des Versaillais cessa et les Fédérés prenaient quelque repos quand les soldats se bouchèrent en masse sur le pont. Les Fédérés essayèrent de

les arrêter. Les soldats beaucoup plus nombreux réussissent à pousser jusqu'à l'ancien parc de NEUILLY.

LISSAGARAY

Le gouvernement de Versailles, s'appuyant sur ses deux succès précédents, a-t-il pensé que ce jour-là l'attaque en force lui ouvrirait sinon les portes de Paris du moins une tête de pont plus sûre sur la rive droite pour l'attaque ultérieure ? Toujours est-il qu'en cette journée les effectifs engagés par lui témoignent d'un objectif important. Et le Lieutenant-Colonel versaillais HENNEBERT semblerait bien le confirmer :

> La division MONTAUBON et la brigade de GALLIFET du 1er Corps de l'armée active (1) étaient réunies à la brigade BESSON de la 1ère Division du IIe Corps en avant du pont de Neuilly que les insurgés avaient fortement barricadé. Une vive fusillade partait de cette barricade et des maisons adjacentes. Nos troupes y répondaient mais ne pouvaient s'avancer sans s'exposer à de grands périls. Pour avoir raison de cette résistance le général MONTAUBON donna trois mille l'ordre de cesser le feu, forma ses troupes en deux colonnes qui prirent position à droite et à gauche du pont et disposa son artillerie de manière à prendre de l'écharpe les défenses des communeux.
> Vers 2 heures et ½ 8 pièces de 7 tiraient sur la porte MAILLOT, 4 pièces de 12 sur la barricade. Et le Mont Valérien secondait l'action de ces 12 bouches à feu. Après une heure de canonnade bien nourrie l'avenue de Neuilly n'était plus tenable et la barricade du pont paraissait fortement ébréchée.

La lutte a été chaude et on le dit des deux côtés :

> Nos pertes sont sensibles, écrit le mot d'ordre. Nous avons à déplorer au silence la batterie de PUTEAUX.

De son côté, à 5 heures du soir, le général MONTAUBON signale à l'Intérieur Versailles :

> Nous avons éprouvé des pertes sérieuses, mais plein succès.

Plein succès ! C'est à voir... Quant aux pertes... Deux généraux versaillais BESSON et PECHARD, ont été tués, MONTAUBON lui-même

---

(1) "l'armée active", donc des soldats sinon tous de métier du moins déjà bien entraînés. Notons, de plus, ce IIe Corps, dont nous reparlerons.

est blessé. Avec PELLÉ, grièvement blessé l'avant veille, 4 généraux versaillais en 3 jours sont ainsi mis hors de combat.

BESSON a été tué, lui, alors qu'il empruntait le fusil d'un soldat pour lui montrer comment on descend un fédéré :

"Passe-moi ton fusil que je le descende ce gredin-là..."

La leçon s'avère désastreuse - C'est le "gredin" qui tire le premier et c'est le général qui se fait descendre. Par terre il n'y a plus qu'un mort et plus de général.

Le 8 avril LANJALLEY et CORRIEZ écrivent :

Les Versaillais avancent vers LEVALLOIS et font mouvement vers Asnières.

De son côté l'Opinion Nationale signale que "la porte de Gennevilliers est fermée. A BILLANCOURT on s'entretue à 100 mètres - 8 heures : le combat reprend avec acharnement entre COURBEVOIE et NEUILLY et un peu plus au Sud entre LONGCHAMP et le Pont d'Asnières."

Ce jour-là, CATULLE MENDÈS, salue ainsi les Fédérés qui montent au feu :

Ah ! égarés ou non, coupables même, et quelque soit le motif qui les pousse, ils sont braves. Et quand ils passent ainsi, ils sont beaux. Oui, malgré les haillons qui servent d'uniformes au plus grand nombre d'entre eux, malgré la démarche avinée de quelques uns, ils sont, dans l'ensemble, superbes, et la raison des plus froids partisans de l'ordre à tout prix essaye en vain de résister à l'admiration qu'inspirent ces hommes qui vont mourir.

Quand DOMBROVSKI se présenta aux électeurs du XIe arrondissement pour le Commandement de la Légion de Garde nationale il avait annoncé dans sa proclamation :

Il vous faut changer votre organisation, votre tactique et vos habitudes militaires. Je sais ce qui vous manque.

Il semble bien qu'il ait remarquablement œuvré, et très vite en ce sens, formant en quelques jours, en petit nombre sans doute, des combattants ayant au feu la résistance de l'acier. Et cela le même CATULLE MENDÈS paraît bien l'avoir remarqué :

Il faut reconnaître aussi qu'il y a dans les commande-

A LA GARDE NATIONALE

du 11ème Arrondissement

Citoyens,

L'Armée n'existe plus ! A vous seuls incombe la grande tâche de relever la Patrie, sur vous repose l'espoir du monde « la République universelle.

Pour arriver à ce but il vous faut changer votre organisation, votre tactique et vos habitudes militaires.

Je sais ce qui vous manque. En vous apportant mon savoir militaire et mon expérience, je me présente à vos suffrages pour le Commandement de la Légion de votre arrondissement.

Vive la Commune. Vive la République.

Jaroslas Dombrowski
45, Rue Pavin.

Lith. Hillekamp, Boulevart de Strasbourg, 63.

Ce document m'a été adressé de Pologne par le Professeur JANUS DURKO.

ments moins de désordre qu'il ne pourrait y en avoir. Tous ces bataillons ont l'air de savoir à qui ils obéissent. Les marches, les contre-marches se combinent sans confusion, les munitions, en général, ne manquent pas aux combattants. Ils reçoivent des vivres.

Si éloigné que l'on soit d'estimer les Chefs des Fédérés, il faut convenir qu'il y a quelque chose de très remarquable dans cette rapide organisation de toute une armée, au milieu du plus complet des bouleversements politiques.

Qui donc commande, qui donc organise ? Les membres de la Commune, divisés d'opinion, ne paraissent pas en état, à cause de leur nombre et de leur incontestable inexpérience, d'imprimer une direction unique aux choses militaires. En attendant, et en dépit des échecs subis ces jours derniers par les Fédérés, Paris entier s'accorde pour s'étonner de la régularité avec laquelle fonctionnent les rouages administratifs de la Guerre et il s'étonne d'autant plus que pendant le Siège nos chefs "légitimes", disposant de moyens plus puissants, ayant sous leurs ordres des soldats mieux disciplinés, n'avaient pas réussi à obtenir des résultats aussi frappants.

Ce 8 avril, toujours :

Les insurgés, annonce le Journal officiel de Versailles, se sont montrés vers 5 heures 1/2 du soir dans la direction d'ASNIERES. Ils ont été culbutés et mis en déroute par la cavalerie qui opérait de ce côté une reconnaissance.

En fait, c'est une sérieuse contre-attaque de flanc, de DOMBROWSKI

A la tête de 5 bataillons, au lieu des 20 qu'il réclamait DOMBROWSKI s'établit solidement dans le village de NEUILLY. Et la nuit suivante, secondé par VERMOREL, membre influent de la Commune, il parvint à transborder deux bataillons montmartrois sur la rive gauche de la Seine. Encerclant les Versaillais il les assaillit à l'improviste à ASNIERES. Il les chassa de cette localité, s'emparant de leurs canons, de la gare de Chemin de Fer et des trains blindés. Aussitôt, il mit en action toutes les bouches à feu et fit bombarder les coquets pavillons de COURBEVOIE où stationnait la cavalerie de GALLIFFET. Les cavaliers prirent la fuite.
En même temps, un autre détachement (1) des troupes de Dom.

---

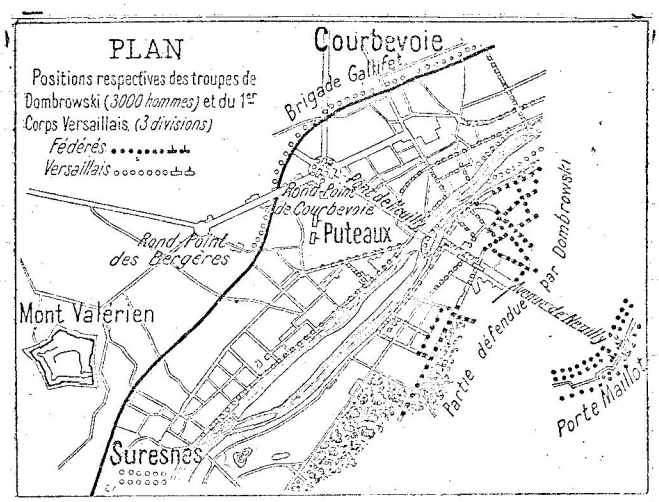
(1) Commandé, celui-ci, par Ladislas DOMBROWSKI.

Browski s'emparait, après quelques heures de combat acharné, de l'immense château de BECON qui dominait la voie de chemin de fer.

D. GRANINE = DOMBROWSKI

Le 30 avril Dombrowski adresse la dépêche suivante à la Guerre :

Les troupes se sont installées définitivement dans leurs positions à ASNIERES. Wagons-Blindés commencent leurs opérations et par leur mouvement sur la ligne de Paris à Saint-Germain couvrent la ligne entre COLOMBES, LA GARENNE et COURBE VOIE. Nos postes, à VILLIERS et LEVALLOIS se sont avancés et nous sommes en possession de la partie nord-est de NEUILLY.



Plan extrait de la Commune vécue = DA COSTA.

Ce même jour, le journal LE GAULOIS annonce :

L'insurrection touche à sa fin.

En fait,

Ce fut, écrit GRANINE, le début d'une bataille inouïe, qui dura deux semaines et au cours de laquelle quelques bataillons tinrent tête à plusieurs divisions.

DU MONT-VALERIEN, de la formidable redoute de MONTRETOUT une pluie de fer et de feu s'abattait sans discontinuer sur eux et aussi sur ASNIERES, LEVALLOIS qui n'étaient plus que ruines, décombres, cendres et incendies. A cette canonnade furieuse répondaient seuls ou à peu près les canons établis à découvert à la Porte MAILLOT et placés sous le feu plongeant de l'ennemi. (1)

Là aussi, à ce poste intenable, se dépensèrent des trésors d'énergie et de vaillance. Quarante huit jours les pièces de la Porte MAILLOT tonnèrent sans arrêt.

J. DUBREUILH

Ce 10 avril "la division DE MAUD'HUY attaque de nuit sur le château de BECON, écrit VINOY. Elle échoue."

A cette date, écrit de son côté l'historien de NEUILLY P. COULOMB, les barricades se situaient à NEUILLY 50 et 79 rue PERRONNET, au croisement de cette rue et de la rue de CHEZY, au carrefour ARGENIN-CHATEAU, au rond-point d'INKERMANN, sur l'avenue de NEUILLY, à hauteur de la rue Louis-PHILIPPE, à l'intersection de la rue de SABLONVILLE et de la rue du Commandant PITOT.

Le 11 avril le commandement des troupes versaillaises dans la presqu'île est confié au général de LADMIRAULT. La division DE MAUD'HUY occupe COURBEVOIE et la tête de pont de NEUILLY, la division DE MONTAUDON, la ligne RUEIL-NANTERRE.

A peine s'il a (DOMBROWSKI) 2500 hommes, indique LIS SAGARAY, pour tenir NEUILLY, ASNIERES, la presqu'île de GENNEVILLIERS, et les Versaillais accumulent contre lui leurs meilleures troupes.

Ils ont même besoin de renforts signale LE GAULOIS de ce jour:

Deux brigades ont été expédiées pour renforcer les troupes de l'Assemblée entre SEVRES et GENNEVILLIERS. Le Mont-Valérien reçoit 30 pièces de marine de 16 et de 24 à longue portée.

Le 12 avril Versailles claironne :

— — — — — — — — — — — — — —

(1) On comprend mal, là encore, cette infériorité sur le front de l'artillerie fédérée alors que ni les canons, ni les munitions, ni même les artilleurs ne faisaient défaut.

les insurgés fuient à toutes jambes. On attend le moment décisif.

Pour l'instant ce n'est pas du côté fédéré que l'on "fuit à toutes jambes" :

Vinoy ayant voulu reprendre cette position (BECON) dans la nuit du 12 ses hommes repoussés s'enfuirent jusqu'à COURBEVOIE, écrit LISSAGARAY.

Ce que confirme le Lieutenant-Colonel versaillais HENNEBERT

On avait tenté d'enlever l'obstacle. Accueillis par une vive fusillade nos soldats avaient dû rentrer à COURBEVOIE avec leur Chef de Bataillon blessé.

De son côté, DOMBROWSKI annonce :

Sommes en possession des 3/4 de NEUILLY. Faisons siège en règle. D'un après l'autre, chaque fortin tombe en. tre nos mains. J'espère être ce soir sur Pont de Neuilly.

Après une lutte acharnée, écrivent LANTALLEY et CORRIEZ, des fédérés reprennent NEUILLY et enfoncent dans d'île de LA JATTE des prisonniers versaillais.

Du journal LA FRANCE :

Le feu de la lutte paraît être du côté de LEVALLOIS-PERRET où les Gardes nationaux qui occupaient ASNIÈRES se sont postés dans la matinée. A ASNIÈRES, toute la nuit, la Batterie des Gardes nationaux établie entre le Chemin de fer et le cimetière de LEVALLOIS a lancé ses projectiles sur le château de BECON - (1) le Mont-Valérien tire sur LEVALLOIS.
Le Commandant du 175e Bataillon, le Bataillon de FLOURENS, un jeune polytechnicien, est tué. Des habitants de LEVALLOIS sont dans les caves. Le TROCADERO vient d'être armé de 6 pièces rayées de 24.

Fusillade très intense du côté de LEVALLOIS, note LE GAULOIS. Trois Bataillons, des 134e, 142e, 178e, auraient fait, dit-on, une sortie par la Porte BINEAU afin de

---

(1) Il faut y voir là, sinon erreur de tir, du moins erreur du rédacteur, BECON étant encore à ce jour aux mains des Fédérés.

reprendre la barricade du ROULE.

Et la lutte est tellement farouche qu'on va jusqu'à se harponner à la baïonnette sur les toits des maisons.

Versailles de son côté note discrètement :

> Jusque là, il n'y a de significatif que des arrivées de troupes et de matériel.

Autrement dit les gentes sont pourries et on a autant besoin de renforts en hommes qu'en matériel.

Rapport du Régiment de marche du 1er Corps versaillais :

> Le général de LADMIRAULT a annoncé au général DU BOST son intention de faire occuper COLOMBES dans la nuit du 12 au 13, afin de s'emparer du terrain sur lequel pourrait s'établir avantageusement une batterie destinée à contrebattre celle que l'insurrection a armée sur la rive droite de la Seine à hauteur du Pont d'Asnières et qui prend d'écharpe nos établissements de COURBEVOIE. Le village de Courbevoie, évacué par les habitants, est intenable pour nos troupes. Cinq canonniers ont été tués ou blessés dans la journée.

Autre rapport versaillais :

> Dans la nuit, le 135e de Ligne avec une section de la Cie du Génie, commandée par le sous-Lieutenant DE SELVE, occupe le village de COLOMBES sans éprouver de résistance. On construit aussitôt deux épaulements pour contrebattre la batterie des insurgés dans ASNIERES, l'un près de la rencontre de la route de GENNEVILLIERS avec la route d'ASNIERES, puis, on coupe la voie ferrée à un demi-kilomètre en avant de la station de COLOMBES. (1)

> D'après du 12 Avril, écrit DA COSTA, la situation change : l'armée de MAC MAHON (2), forte de 100.000 hommes commence l'attaque de Paris et dès lors son plan apparaît très nettement : faire brèche entre le POINT DU JOUR et PASSY, à

---

(1) Ces deux rapports sont cités par QUENEHEN : Histoire de Colombes

(2) Coïncidence : Mac Mahon était nommé Commandant en Chef versaillais le même jour où DOMBROWSKI était nommé Commandant Supérieur.

cet effet s'emparer d'abord de NEUILLY pour garder la gauche, et détruire les forts du Sud pour garder la droite, cependant que le centre, appuyé par une artillerie formidable, poursuivra ses travaux d'approche, percera la brèche et donnera enfin le suprême assaut.

De notre côté, l'action devrait donc tendre à prolonger le plus longtemps possible la défense extra-muros en défendant NEUILLY et les forts du Sud. C'est à quoi s'employèrent de leur mieux les généraux DOMBROWSKI, LA CECILIA et EUDES, puisque, avec le petit nombre d'hommes dont ils disposaient, ils tinrent jusqu'au 20 mai à NEUILLY et jusqu'aux premiers jours de mai dans les forts.

— Le 13 avril l'OPINION NATIONALE annonce :

Les balles sifflent à LEVALLOIS, rues DUBOIS, des frères HERBERT, et auprès du marché.

CLUSERET parle de son côté :

La batterie de 24 court du TROCADERO a parfaitement porté dans les bâtiments du Mont-Valérien.

ROSSEL, Chef d'Etat-Major :

NEUILLY est attaqué et défendu pied à pied.

Un rapport versaillais signale :

La batterie du Château d'ASNIERES prend toujours de nouveaux établissements de COURBEVOIE. Son tir est peu actif. Une batterie établie dans l'avenue de l'Impératrice tire assez vivement contre Puteaux et Suresnes, et même quelques coups pénètrent dans le fort du Mont-Valérien qui dirige un feu très vif de pièces de 24 contre la Porte MAILLOT (2).

Le 135e de Ligne pousse une reconnaissance sur Bois de COLOMBES et les premières maisons d'ASNIERES d'où il délogue les tirailleurs ennemis, et, après un examen

---

(1) - Château du vicomte d'Argenson, à la hauteur du Pont de Clichy.

(2) Jamais le fort n'a autant tiré au cours du Siège, contre les Prussiens.

des lieux fait sur place de concert avec le général DUBOST, le général de LADMIRAULT donne l'ordre d'occuper la 2e ligne d'autre de GENNEVILLIERS ce qui est exécuté le soir même.

A 6 heures et 1/2 du soir 40 hommes et 3 sous-officiers sont chargés de construire une batterie pour battre celle des insurgés établie dans les environs d'ASNIÈRES. Le Colonel du 135e donne l'ordre d'établir une 2e Batterie à 200 m. en avant de la station de COLOMBES. Sur le chemin de COLOMBES à ASNIÈRES 20 hommes furent chargés de construire une 2e barricade et de créneler quelques maisons.

On redoute donc, c'est clair, une contre-attaque, à tout moment, des fédérés. Les Versaillais savent parfaitement à présent que ce n'est plus un BERGERET qui commande de l'autre côté.

A LEVALLOIS :

A 10 heures du soir le Commandant du 132e Bataillon a établi son bureau dans le Commissariat de Police après avoir enfoncé les portes. Le Conseil Municipal proteste.

(Archives LEVALLOIS)

Le 14 avril PARIS-JOURNAL fait le point :

Les combats d'artillerie continuent sur toute la ligne, mais avec moins d'acharnement que ces jours derniers. Le feu des insurgés est d'ailleurs plus violent et plus vigoureux que le nôtre.

Entre la Porte MAILLOT et la Porte UHRICH le rempart est armé de pièces de gros calibre. Les batteries que les insurgés ont établies à la Porte des TERNES, aux ouvrages qui entourent la sortie du Bd BINEAU tirent beaucoup plus souvent. Celles de l'avenue de CLICHY et de l'avenue de SAINT-OUEN ont aussi envoyé plusieurs bordées.

Mais le combat d'artillerie le plus important n'a pas eu lieu sur ces divers points. Des wagons blindés n'ont cessé de circuler entre le Pont d'ASNIÈRES et le nouveau cimetière de LEVALLOIS-PERRET. Ils essayaient sur le Pont de NEUILLY de nombreux obus. Les redoutes de ce pont étaient encore battues par des batteries établies, l'une à la tête du pont d'ASNIÈRES, l'autre à la gauche de la tour carrée qui est située près du Chemin de fer et où se faisait la fabrication du plomb de chasse. Cette dernière surtout tirait avec acharnement.

BIBLIOTHÈQUE PARIS

Cependant, nos troupes semblent avoir gagné du terrain. Elles ont dépassé l'église de NEUILLY et se sont avancées jusqu'au marché situé en face du N° 75 de l'avenue de NEUILLY.
Le général DE LADMIRAULT dont le Corps d'Armée est, dit-on, destiné à une grande opération, a transporté son quartier général à RUEIL.

Un rapport versaillais signale de son côté :

Le 14 avril, les maisons occupées par les insurgés au nord de COURBEVOIE sont attaquées ; la redoute de Gennevilliers est enlevée (1) et une reconnaissance est poussée jusque devant le château de BECON dont la possession est importante afin de permettre l'établissement de batteries destinées à combattre celles de CLICHY et d'ASNIERES.

On se bat également à la limite de LEVALLOIS. nous apprend l'OPINION NATIONALE :

Le combat sur la bordure de LEVALLOIS a été très meurtrier pour les Gardes Nationaux. Le 114e Bataillon a beaucoup souffert. Son Commandant a été blessé. Il est rentré ce matin après être resté 3 jours à NEUILLY, presque toujours au centre de la bataille.

Et du côté versaillais on ne fait toujours aucun quartier et on ne s'en cache pas. Le journal "l'Indépendance Belge" note à ce jour :

Des officiers se vantaient à Versailles d'avoir fait jeter à la Seine des insurgés blessés.

Le Lieutenant-Colonel versaillais HENNEBERT cite même le nom d'un chef de fusilleurs :

La journée du 14, écrit-il, fut employée à contrebattre la batterie d'ASNIERES. D'autre part, le général WOLFF, gêné par le feu de plusieurs maisons dominant notre tête de pont de NEUILLY se jeta résolument dans la grande avenue, cerna ces maisons crénelées, passa par les armes tous les communeux qu'il y trouva et les occupa à son tour solidement.

Du côté fédéré d'autres précisions nous parviennent :

Lorsque les Versaillais s'emparèrent du Parc de NEUILLY, noté Elisée RECLUS, le Colonel Commandant le 39e

de Ligne fit passer par les armes 19 prisonniers fé-
dérés.
On a rapporté d'ASNIERES le cadavre d'un Gazole na-
tional fusillé les mains attachées derrière le dos.

le 15 avril un soldat versaillais écrit une lettre que publie le JOURNAL du LOIRET :

> Il y en a parmi les nôtres qui se sont saoulés. Il faillait les voir comme ils marchaient; tous ceux qu'ils attrapaient passaient à l'arme à gauche.
>
> Nous sommes repartis le 15 pour NEUILLY nous battre encore avec les insurgés. Nous nous sommes battus pendant 5 jours et 4 nuits; la fusillade ne cessait pas; notre régiment et la légion Etrangère qui était avec nous, nous avons perdu beaucoup de monde... Nous en avons pris un qui était couché sur un matelas, dans un château, nous l'avons fait lever et nous l'avons fusillé sur le champ.

La férocité de la répression ne diminue en rien la combativité des hommes de DOMBROWSKI. Et celui-ci fait payer cher, très cher, aux Versaillais, chacune de leurs tueries. Cette lettre d'un soldat versaillais est éloquente à ce sujet. Comme l'est, de son côté, cette dépêche de l'agence REUTER adressée de COLOGNE, ce 15 avril ? (1)

> On renvoie les troupes françaises en France aussi promptement que possible.
> On a soin de choisir, pour les faire partir, ceux qui jurent fidélité au gouvernement français et acceptent du service à Versailles.
> Les hommes sont en bonne santé et bien chaussés.
> Ils partent d'ici à raison d'environ un millier par jour.

Versailles a donc besoin de renforts.

> On pensa, écrira THIERS, qu'on pourrait ainsi arriver, en 15 ou 20 jours, à forcer les portes de Paris. M. de BISMARCK pensait que nous aurions eu bonheur si nous arrivions au pied des murailles en 30 jours.

(1) - Lettre et dépêche citées par CLUSERET = Mémoires

Bismarck et ses généraux y voyaient sans doute pour encore plus clair que les stratèges de THIERS. Et encore estimaient-ils nécessaire, pour arriver à ce résultat, de fournir à Versailles le maximum de chair à canon.

Le 16 avril — La Poste de CLICHY fait partie des 8 postes de Paris qui sont restées "ouvertes de 6 heures du matin à 6 heures du soir, sauf aux citoyens de 19 à 40 ans."

A LEVALLOIS, le Maire donne connaissance au Conseil municipal :

1°) de réquisitions et perquisitions faites chez plusieurs habitants de la Commune soi-disant au nom du Commandant du 132e Bataillon de Garde nationale.

2°) d'une publication à son de caisse faite le 14 de ce mois par laquelle le Commandant PETIT, du 132e Bataillon, a invité tous les habitants à ouvrir leurs persiennes sous le prétexte que l'on tirait sur les Gardes nationaux.

Et on continue de se battre, furieusement, sans répit, de jour, de nuit. On s'entretue au corps à corps, on se canonne à bout portant :

NEUILLY, 2 heures du matin : Le Commandant DUMONT, du 4e Place Sainte-Foy, ouvre un feu violent sur les Pignards. Le général DE MONTAUBAN riposte en faisant avancer à bras des pièces de 12 qui tirent à vue. Les fédérés se replient mais dès que les soldats eurent occupé la maison la batterie communale du carrefour de SIN KERMANN effectua un tel bombardement que les hommes du général MONTAUBAN reculèrent à leur tour.

P. COULOMB

3 heures du matin : DOMBROWSKI à Guerre :

Le siège de NEUILLY avance. Nous occupons tout un nouveau quartier. Nous avons emporté 3 barricades, et même, sur l'une d'elles, pris un drapeau aux zouaves pontificaux et un drapeau de l'Infanterie de Ligne.

Guerre à Exécutif :

Versaillais chassés de l'église et repoussés à 800 mètres

Beaucoup ont été pris dans les caves.

Poste VALLIER = 11 heures. Pris deux drapeaux, six canons pontificaux qui se servent de projectiles explosibles et de balles mâchées (1)

Dépêche à la Guerre à Commission Exécutive =

A droite, la lutte a continué très acharnée. Les canons pontificaux sont définitivement entrés en ligne avec les gendarmes et les sergents de ville. Ils ont été cernés dans l'église de NEUILLY où il y a eu lutte corps à corps. Le citoyen LULLIER fils, âgé de 16 ans, admirateur d'une pluie d'obus et de mitrailleuse, a planté le drapeau de la Commune sur le sommet de l'église. (2)

Et Versailles amène toujours des enfants si l'on en croit PARIS JOURNAL =

Toute la nuit de jeudi à vendredi canonnade. De grands mouvements de troupes avaient lieu à VERSAILLES et SAINT-GERMAIN

Les Gardes nationaux ont tenté de reprendre le Pont de NEUILLY. Protégés par les puissantes batteries de la Porte MAILLOT les fédérés s'avancent dans la ville de Neuilly. Le général WOLFF les laisse approcher en grande masse. Un silence complet règne derrière la barricade. Mais les artilleurs sont à leurs créneaux. Tout à coup, une épouvantable décharge. La rue est jonchée de morts et de blessés.

Il semble bien que ce soit le même épisode que conte Catulle MENDES, de façon quelque peu différente =

Un enfant de 17 ans, chaînon, marchait en tête de sa compagnie qui avait été chargée d'aller occuper une barricade abandonnée par les Versaillais, Bd BINEAU. Quand je dis qu'il marchait, je me trompe; la vérité est que, précédant les Gardes nationaux d'une centaine de pas, il faisait la roue, le saut périlleux et autres exercices parmi les arbres et les gravats. Il parvint ainsi devant la barri-

---

(1) Ces balles mâchées provoquaient des blessures déchiquetant les chairs.

(2) On peut se demander s'il ne s'agissait pas du fils de LULLIER. Pourquoi en effet avoir accolé ce mot fils au nom d'un enfant de 16 ans?

cade, lui fit un pied de nez, s'élança et, en quatre bonds, retomba de l'autre côté sur les mains.
Mais, la barricade n'était pas abandonnée. Le petit clairon fut immédiatement cerné par un assez grand nombre de lignards qui se dissimulaient derrière les pavés et les sacs de terre pour envelopper la Compagnie quand elle viendrait sans défiance occuper la position. Les chassepots s'abaissèrent vers le pauvre gamin et un sergent lui dit :
"Si tu fais un pas, si tu pousses un cri, on te tue ..."

Que fit le clairon ? Il se précipita vers le haut de la barricade et hurla de toute la force de ses poumons :
"N'entrez pas ... Il y a quelqu'un ...
Puis il retomba, percé de 4 balles, mais sa Compagnie était sauve.

Une magnifique fusée d'héroïsme monte vers le ciel des Fédérés

Sur le front d'ASNIERES un furieux combat se déroule :

En même temps, peut-on lire dans Paris-Journal, une attaque vigoureuse était faite sur ASNIÈRES. Les insurgés ont défendu le pont avec acharnement. Les pièces marines des fortifications, les batteries de LEVALLOIS facilitaient considérablement cette résistance énergique.

Mais l'arrivée du Maréchal de MAC MAHON avec de nouveaux et puissants renforts décida du succès de l'action. Le pont fut emporté avec un magnifique élan par nos troupes. Les Fédérés essayèrent, mais en vain, de défendre le cimetière. Cette position leur fut également enlevée et leurs batteries furent prises.

Les pertes des insurgés sont énormes. Du côté versaillais on compte 43 morts et 50 blessés. Quelques convois de prisonniers ont déjà été amenés. Dans l'un d'eux on remarque un lignard, un homme du peuple et 4 gavroches dont l'un peut tout au plus avoir 12 ans.

Et le GAULOIS signale de son côté :

On a fait près de 800 prisonniers aux affaires d'hier. Sur ce nombre, 44 seulement ont été amenés jusqu'à ce soir à Versailles dont 14 soldats et 20 civils.

Le journal pouvait pâ deux précisions à retenir.

Une partie de la population s'est donc battue à ASNIERES aux côtés des troupes précitées.
D'autre part, les Versaillais ont fait quelque 800 prisonniers, dont 44 seulement sont parvenus, le lendemain soir, à Versailles. De deux choses l'une, alors, : ou bien le chiffre des prisonniers est manifestement exagéré, ou bien les Versaillais ont opéré, en cours de route, un genre de soustraction dont ils sont coutumiers et en ce cas 800 - 44 = = restent 756 fusillés.

3 heures, message : boîtes à mitraille dirigées sur LEVALLOIS Une petite fille est blessée sur le Bd BINEAU.

Et au milieu de cette lutte sans pitié, on trouve encore le temps d'écrire à toute vitesse deux lignes, messagères de l'effort surhumain accompli pâ par des hommes, une poignée d'hommes :

> On est dans l'admiration de DOMBROWSKI et de son sang-froid. De ce côté il faudrait citer tous les hommes.
>
> Message signé : Capitaine BEAUFORT

Admirables soldats-citoyens, flambant sous leurs guenilles, que mène au feu, impeturbable, un général de l'impossible.

Du Mont-Valérien, 4 heures du soir :

> Des renseignements nous ont annoncé de grands préparatifs de bombardement. Au TROCADERO, les pièces de 24 se raient enterrées et les charges poussées pour pouvoir augmenter la portée. Les essais viennent de commencer et les obus éclatent toujours sur le pauvre village de SURESNES nous ne répondons pas.

Des tirs de l'artillerie ne vont cesser qu'avec la nuit :

> A la tombée de la nuit, fit-on dans l'opinion nationale, l'intensité de la canonnade redoubla du côté des TERNES, de LEVALLOIS-PERRET et d'ASNIERES. Ons bat en effet dans cette dernière localité. ASNIERES, jadis si gai et si pimpant, est criblé par la mitraille versaillaise de la gare de COLOMBES.
>
> Vers 7 heures, nous voyons filer à fond de train sur la voie d'ARGENTEUIL 2 wagons blindés montés par des

matelots qui vont essayer d'éteindre le feu de la redoute de COLOMBES. Deux pièces de gros calibre tirent à toute volée.

C'est à peu près tout ce que nous savons de ces valeureux équipages et des wagons blindés du front ouest. Mais tout donne à penser que DOMBROWSKI sut entirer le maximum d'effet. Mobiles, beaucoup moins vulnérables par conséquent, ils pouvaient tout aussi bien prendre en échasse l'adversaire qu'agir, grâce à leurs pièces à longue portée sur ses voies de communication au fond de la presqu'île. Sevrés, de plus, par ces canonnières de valeur qu'étaient les marins, ils durent plus d'une fois mettre à mal le dispositif versaillais.

le 17 avril Le GAULOIS annonce de Versailles :

> Le Régiment de Gendarmerie dont nous avons parlé hier n'a pas contribué à la prise du château de BECON. Le même jour, au matin, le Colonel de ce Régiment, M. GREMELIN, à la tête de 2 bataillons, enlevait Bois de COLOMBES, repoussait les insurgés à ASNIÈRES, jetait 10.000 quintaux de fonte sur la voie ferrée, enlevait un rail pour empêcher les locomotives blindées d'arriver et désarmait la population ---

Et voilà deux renseignements extrêmement intéressants : les Versaillais redoutent fort le tir de ces wagons blindés au point de leur couper la voie à hauteur de COLOMBES. Ils ont de plus en face d'eux une bonne partie de la population en armes.

CLUSERET signale une nuit calme excepté à NEUILLY où DOMBROWSKI continue d'avancer pied à pied. Mais l'ennemi fait mouvement en direction d'ASNIÈRES qu'il semble menacer. Et le journal L'ÉMANCIPATION pense expliquer les choses ainsi :

> Je n'avais pas encore compris le mouvement des fédérés sur ASNIÈRES - Une ligne du TIMES me révèle tout. M. MAC MAHON était d'accord avec le général (prussien) FABRICE. Il avait l'autorisation de pénétrer avec un corps d'armée sur la bande de terrain qui longe les remparts et qui s'étend entre Paris et la zone neutralisée par la capitulation. Par contre les Prussiens avaient déclaré qu'ils armeraient leurs lignes pour empêcher les belligérants de dépasser les limites tracées par le traité.
>
> Grâce à cette entente, le Maréchal de MAC MAHON, en tournant ASNIÈRES, CLICHY, GENNEVILLIERS, pouvait

placer un Corps d'Armée en face de la Porte de Saint Ouen.
Si les fédérés avaient tout à repousser les assaillants leurs boulets auraient pénétré dans les lignes prussiennes et cette violation de la Convention eût entraîné l'intervention prussienne.

Et le fait est que le village d'ASNIÈRES, plus particulièrement aux alentours du Pont, sera en quelque sorte la deuxième pince d'un crabe dont la première pinçait déjà Versailles à Neuilly.

DU 16 au 17, écrit LISSA GARAY, les Versaillais canonnèrent le Château de BECON, et le 17 au matin, ils attaquèrent avec une brigade. Les 250 Fédérés qui l'occupaient (1) tinrent 6 heures et les survivants se replièrent sur ASNIÈRES où la panique entra.
DOMBROWSKI, OKOLOWICZ et quelques hommes solides accoururent, parvinrent à rétablir un peu d'ordre et fortifièrent la tête de pont. Après une lutte soutenue, vers une heure, plusieurs bataillons, très éprouvés, abandonnèrent la partie sud du village. Dans la partie Nord le combat continuait acharné.

Contre la poignée d'hommes qui s'accrochent à ASNIÈRES, une division versaillaise :

La division MONTAUBAN, écrit le Lieutenant-Colonel HENRYEBERT, abordait les Barricades d'ASNIÈRES. Nos soldats s'emparèrent d'abord de la partie du village située au sud de l'embranchement des voies ferrées. Ils traquèrent ensuite les Gardes nationaux de maison en maison dans toute la partie Nord.

Certes une partie des fédérés, à un moment où tout paraissait compromis, a battu en retraite sur la rive droite du fleuve. Quelqu'un pourtant s'est trouvé là pour redresser la situation. Sous le feu déchaîné de l'artillerie versaillaise on met en position

une batterie de 7 au bas du pont du chemin de fer. Cette batterie a réussi, au bout d'une heure de tir, à éteindre le feu d'une mitrailleuse placée au Château de BECON et qui tirait sans relâche depuis le matin.

(L'AFFRANCHI)

---

(1) Ces 250 fédérés, d'après P. GAULOIS, appartenaient au 228e Bataillon.

Et toujours, malgré la supériorité de feu de l'ennemi, malgré les effectifs renouvelés qu'il peut jeter dans la bataille, il bute sur quelque poignée d'hommes qui réussissent quand même à tenir, on se demande comment. Peut-être à la manière de ces rocs, minuscules et pérolus parmi l'immensité de la mer, sur lesquels se brise néanmoins l'assaut furieux des lames. Quelque soit l'acharnement de l'assaut le général de l'impossible fait front, opposant à des régiments quelque lambeau de bataillon. Un petit officier polonais de 32 ans, à l'uniforme sans éclat, couvre de ridicule un Maréchal de France et ses 60 généraux bardés de leurs décorations.

On tient, on fait mieux même que tenir :

Enfin à 10 heures du soir, signale l'OPINION NATIONALE, le bruit était épouvantable. Le bord de la Seine au dessus du pont était continuellement battu par les projectiles partant du parc LAUNAY, du Château de BECON, des wagons blindés et du quai inférieur de COURBEVOIE. Les projectiles versaillais arrivent sur CLICHY qui est presque détruit depuis le bord de l'eau jusqu'à l'église. Dans la rue d'ASNIERES, à CLICHY, on prépare des moyens de défense.

Le 158e Bataillon de MONTMARTRE, écrit de son côté LE RAPPEL, a souffert particulièrement. La vivacité de l'attaque a produit un moment de désarroi et il a fallu pour y parer le grand ascendant que le général DOMBROWSKI exerce sur ceux qu'il commande.

Le feu du combat a été entre les deux ponts. On est fusil à fusil avec acharnement. Parfois, ceux qu'une balle atteignait étaient précipités à bas du talus et roulaient dans l'eau. Un Garde national blessé et qui essayait de remonter a été rejeté dans l'eau à coups de botte par un gendarme.

Un wagon blindé a déraillé. L'imprimerie Paul DUPONT a été littéralement criblée.

Et ce furieux combat n'est pas combat d'aveugles. Se battent là en effet non seulement des soldats dont notre Histoire connait peu d'exemples mais également des citoyens dont la voix tente de se faire entendre parmi le bruit de cette bataille.

On sait, bien sûr, qu'une telle bataille ne peut aller sans pertes mais on déplore l'absence d'une direction supérieure efficace

de la guerre comme l'insuffisance notoire des moyens donnés aux hommes pour se battre. Il en résulte, une fois de plus, des morts en trop, et non encore pour assurer la victoire mais pour limiter l'insuccès.

Des voitures d'ambulance, écrit LE VENGEUR, défilent. Elles emportent une quarantaine de blessés; malheureusement, ce ne sont pas les premiers ni les seuls de la journée.

A qui attribuer les causes, non de la défaite, mais de l'insuccès?

A coup sûr, tous les citoyens que nous interrogeons s'empressent de rendre hommage à l'activité prodigieuse, à l'énergie, à l'intelligence de leur Commandant en Chef mais ils se plaignent vivement de ne pas voir attribuer, avec responsabilité, la direction absolue des opérations et la mise en œuvre de tous les moyens secondaires qui doivent y concourir. Ils se plaignent, qui le croirait, du grand nombre des cantinières et de l'influence antimilitaire des boissons par elles prodiguées

Les dirigeants de la Commune entendront-ils cet appel du bon sens qu'expriment les simples combattants? Pour le moment ils écoutent CLUSERET :

Il y avait si peu de danger que je suis entré dans ASNIÈRES à la tête d'une soixantaine d'hommes du 66e Bataillon sans rencontrer un versaillais.

Et ceci alors qu'une brigade versaillaise avait attaqué à BECON, une division sur ASNIÈRES, quand 1500 obus tombaient journellement sur ce pont, lorsqu'un officier polonais de 32 ans et une poignée de chefs à son image tenaient tête à plus de 60 généraux versaillais, à Asnières comme à Bécon. On dénombrera par la suite plus de 200 maisons démolies dans le village d'ASNIÈRES.

Le 18 avril VERSAILLES annonce :

A BECON nos troupes du génie se sont hâtées de commencer un épaulement avec des sacs à terre et d'établir une forte batterie. La position d'ASNIÈRES ainsi contrebattue ne pourra plus inquiéter notre tête de pont de NEUILLY.

D'autre part, le Lieutenant-Colonel HENNEBERT signale de son côté une autre opération versaillaise :

> Le Régiment de Gendarmes à pied leur enlevait le village de Bois-Colombes. Ces gendarmes, serviteurs intrépides, se portèrent au delà du village, s'emparèrent de celui de GENNEVILLIERS et balayèrent la plaine en faisant essuyer aux Gardes nationaux de grands pertes en morts et en prisonniers.

> 6 heures. Le TROCADERO fait résonner ses pièces qui démissent le fer sur le MONT-VALERIEN. Les remparts, la Batterie de LA MUETTE et celle de la Barrière de NEUILLY y dirigent également un feu nourri.

(La tactique des architectes fédérés n'est pas du tout mauvaise. En effet, poursuit LE MONDE ILLUSTRÉ

> Le Mont-Valérien est aveugle. Il tire tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Un de ses boulets coupe en deux un des serpents de la Batterie de LA MUETTE et ses projectiles tombent à foison aux TERNES et à SABLONVILLE.

Le communiqué versaillais de ce jour indique clairement qu'ASNIÈRES, non seulement ne se trouve pas encore aux mains des soldats de Versailles, mais fait l'objet de la part de ces troupes d'une manœuvre de débordement par Gennevilliers pour déborder l'obstacle.

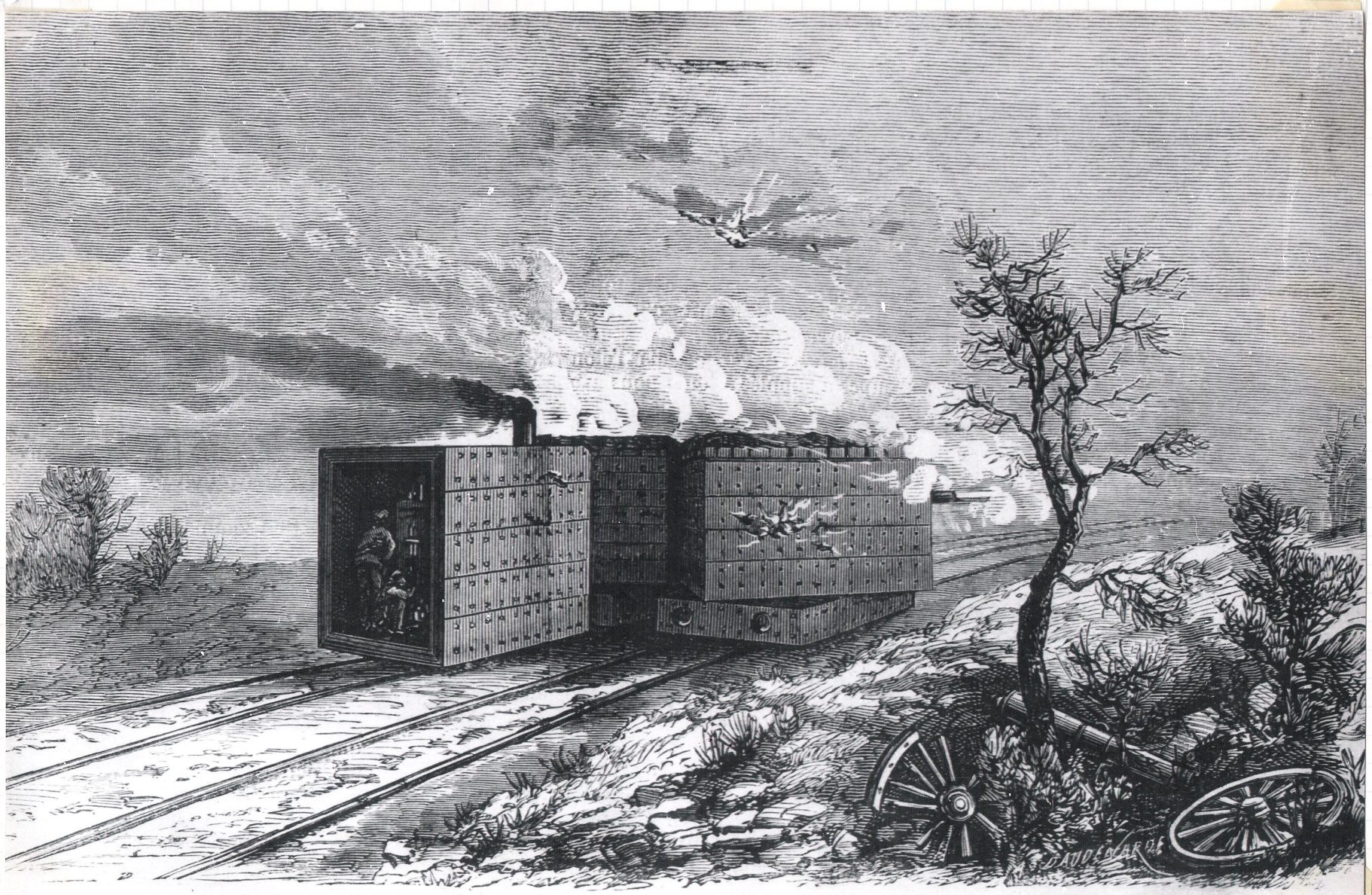
LANJALLEY et CARRIER écrivent de leur côté :

> Les Versaillais cependant n'avaient pas pénétré dans l'intérieur d'ASNIÈRES.

Le Figaro — Le rédacteur de PARIS-JOURNAL va voir sur place ce qu'il en est.

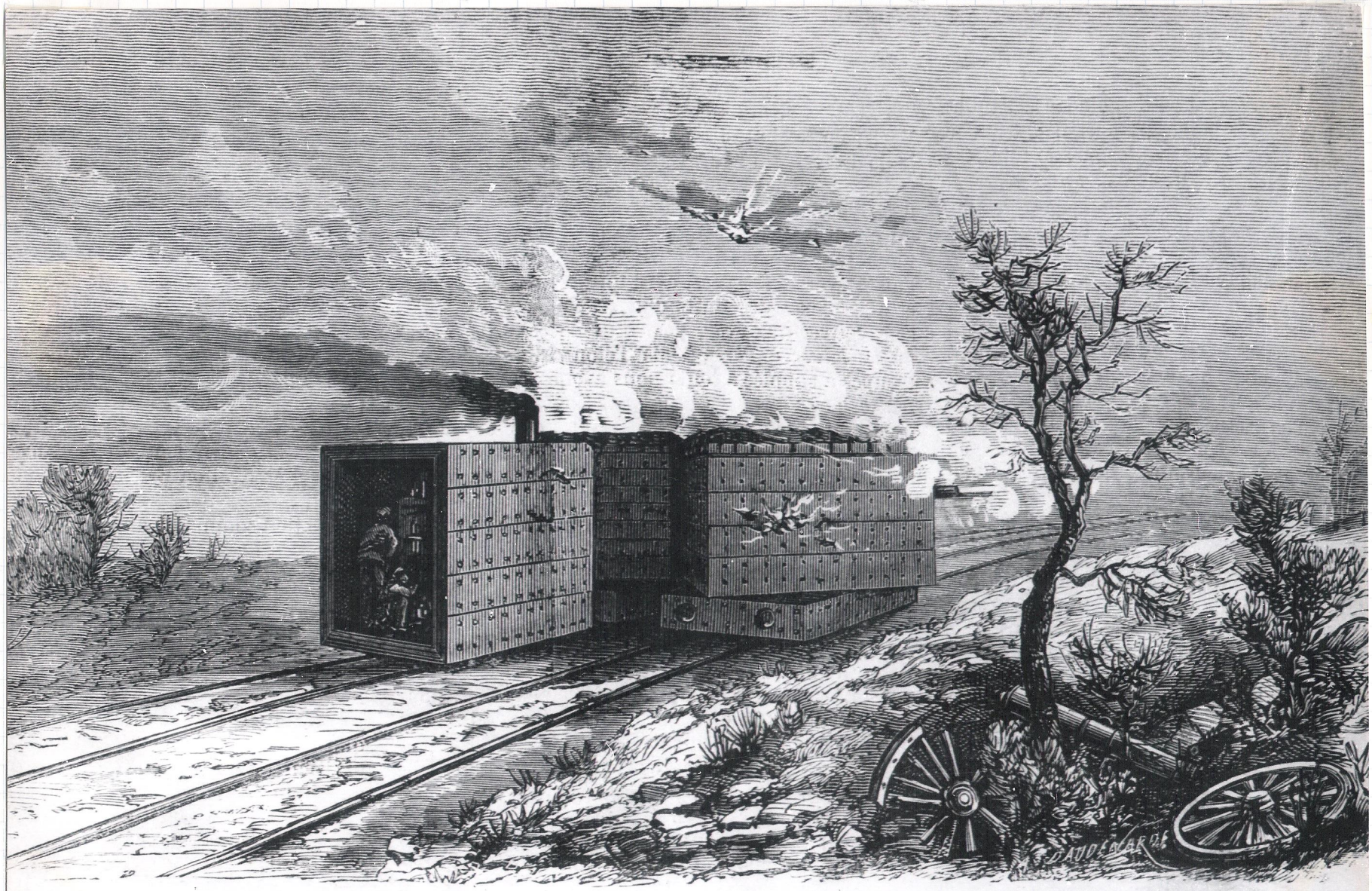
> La prise du Pont d'ASNIÈRES, écrit-il, est affirmée par les uns et niée par les autres. Le silence obstiné du gouvernement sur un fait aussi important a laissé croire que par mesure de prudence on avait évacué la position après l'avoir conquise.

> Nos troupes ne sont pas à ASNIÈRES comme l'avaient affirmé, vendredi soir, de personnes qui touchent de près à nos discrets gouvernants sur la foi d'une dépêche



« Il a été secondé par le tir des pièces de gros calibre montées sur wagons blindés. » — (Voir page 171.)

les wagons-blindés de DOMBROWSKI mirent fort souvent à mal les éléments versaillais



« Il a été secondé par le tir des pièces de gros calibre montées sur wagons blindés. » — (Voir page 171)

Les wagons-blindés de DOMBROWSKI mirent fort souvent à mal les éléments versaillais

quasi-officielle.

Au contraire, les insurgés occupent, en avant d'ASNIÈRES, la plus grande partie du village de Bois-Colombes. Ils y sont tenus en respect par le Régiment de Gendarmes commandé par le Colonel GREMELIN dont le quartier général est à Bois-Colombes. Ses grand gardes seulement occupent les premières maisons de Bois-Colombes et une petite redoute située à droite du Chemin de Fer d'Argenteuil.

Une distance de 200 mètres tout au plus sépare les gendarmes et les fédérés qui échangent à chaque instant des coups de fusil. ASNIÈRES a reçu un assez grand nombre d'obus surtout de nos batteries de l'Île de LA JATTE. Toute la nuit, des forces considérables de fédérés envoyées de Paris y sont entrées par le pont de Bois.
Sur la ligne de Chemin de Fer 6 locomotives blindées se sont avancées jusqu'à l'entrée de Bois-Colombes.

Le vicomte de BEAUMONT-VASSY fait état lui aussi de cette tête de pont fédérée maintenue à ASNIÈRES :

La division MONTAUBAN, désormais maîtresse de la route de COURBEVOIE, fait une vigoureuse initiative, et, se portant en avant, attaqua le village d'ASNIÈRES par le côté situé à gauche du chemin de fer venant de Paris. Les fédérés, habitués à la guerre des rues, (1) s'y défendent d'abord pied à pied et de maison en maison. Cependant, une portion d'entre eux se souvenant que le pont était leur plus sûr moyen de retraite et voyant qu'il était menacé se précipitent vers la Seine tandis que d'autres plus hardis, espérant d'ailleurs qu'ils pourraient assez aisément se rejeter quand ils le voudraient par les îles situées en face de Saint-Ouen, se retranchent dans la partie droite d'ASNIÈRES et profon-

---

(1) Il ne fait pas de doute que cette expérience de la guerre de rues, constitue l'une des explications de ce piétinement versaillais, durant une cinquantaine de jours, tant à Asnières qu'à Levallois et Neuilly. Et Dombrowski, dont on dit qu'il reconstitua de mémoire, en sa prison, en vue précisément de l'insurrection polonaise, le plan de Varsovie, sut non seulement ici user de cette tactique de façon extraordinaire, mais encore adapter ses hommes, et remarquablement vite, à cette méthode de combat.

gèrent bravement une lutte qui devait être et fut en effet très meurtrière.

La position qu'ils chassèrent plusieurs fois à reprendre demeura toutefois entre les mains de l'armée régulière. Elle lui assurait de ce côté un avantage qu'ne purent jamais lui faire perdre les engagements presque quotidiens qui, durant un mois, se produisirent depuis Neuilly jusqu'à la gare d'Asnières.

Lissagaray, de son côté, nous donne un aperçu de ce front ouest, à cette date :

Dombrowski occupait le Pont d'Asnières, Levallois, Neuilly avec 4 ou 5000 hommes au plus. Pour se couvrir il avait à Clichy et Asnières une trentaine de bouches à feu et 2 wagons blindés qui, depuis le 15 avril jusqu'au 22 mai, même après l'entrée des troupes, ne cessèrent de sillonner la voie; à Levallois, une douzaine de pièces. Les remparts du Nord l'assistaient et la redoutable Porte Maillot le couvraient à Neuilly.

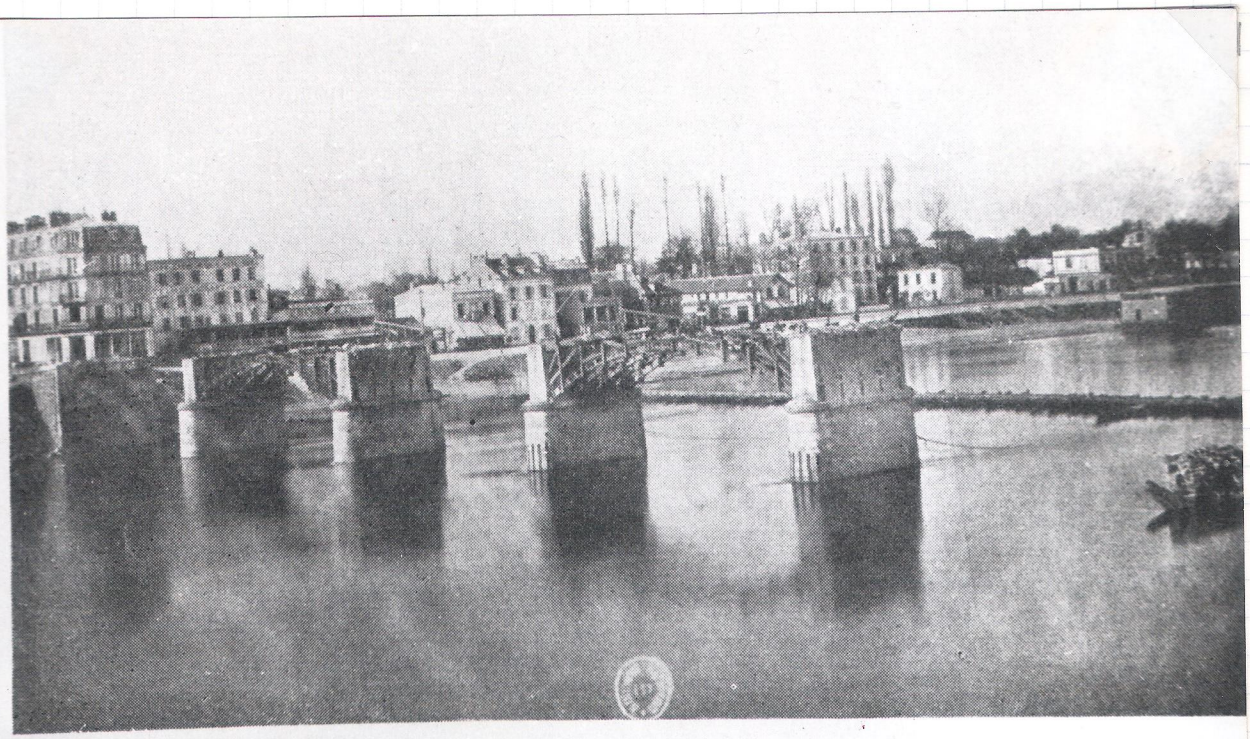
Pratiquement, dans une large mesure, la situation s'est établie à la suite de la contre-attaque de Flourens vigoureusement déclenchée par Dombrowski :

Les bataillons surpris, note Élisée Reclus, se sont ralliés à Clichy-la-Garenne tandis que Dombrowski rétablissait le combat au soir. Et dès matin il avait repris après une sanglante lutte ses anciennes positions sauf toutefois le Château de Becon. Dombrowski n'a pas pu non plus délivrer les prisonniers entraînés immédiatement à Versailles.

Et l'artillerie fédérée ne laisse aucun répit aux Versaillais :

Du côté d'Asnières, lit-on dans le Monde illustré, les batteries des Fédérés, situées sur la rive gauche, du talus du Chemin de fer soutiennent un feu très vif contre les batteries du Rond-Point de Courbevoie et les mitrailleuses de l'île de la Grande Jatte. Les wagons-blindés amenés sur la voie de Versailles envoient en vain leurs bombes et leurs obus sur le Mont Valérien qui de son côté tire sur le Pont d'Asnières où il entame le café de la Terrasse situé à l'entrée du pont en bois.

Que disent maintenant les généraux adversaires à ce moment



Le pont d'Asnières.

Ce Pont de Chemin de Fer n'a dû être détruit que dans les derniers jours de la Poche en ce secteur. En effet, aussi bien du côté Nanterre que du côté Versaillais des documents paissent clairement à entendre qu'il fut en état de servir à peu près tout le temps que durèrent ici les combats.

du combat ?

Vinoy estime que c'est fini pour ce qui est de la presqu'île :

> Le premier Corps, écrit-il, sous les ordres du Général de LAMIRAULT, après avoir chassé définitivement les insurgés de la Presqu'île de Gennevilliers, le 19 août, soutenait chaque jour de vives escarmouches dans Neuilly, Levallois-Perret et les premières maisons de Clichy.

Vinoy, peu réjouissant général, n'est pas historien plus brillant. Notons tout de même en passant qu'un Corps d'Armée marque le pas devant les maigres bataillons de DOMBROWSKI.

Celui-ci, dans son poste de Commandement, à l'imprimerie Paul DUPONT à Clichy, fait transmettre à la Guerre son rapport, par son officier d'ordonnance, le Colonel ROZALEWSKI :

> Après un sanglant combat nous avons repris les positions. Nos troupes postées en avant sur notre aile gauche s'emparèrent d'un magasin d'approvisionnement de l'ennemi dans lequel nous avons trouvé 69 tonneaux de fromage, lard et jambon.
>
> Le combat continue avec acharnement. L'artillerie ennemie, placée sur la hauteur de Courbevoie, nous couvre de projectiles et de mitraille. Mais malgré la vivacité de ses feux, notre aile droite exécute en ce moment un mouvement dans le but d'envelopper les troupes de Ligne qui se sont engagées trop en avant. Il me faut 5 bataillons de troupes fraîches, 2 000 hommes au moins, parce que les forces ennemies sont considérables.

En fait au lieu des 5 bataillons demandés, c'est avec 3 bataillons seulement que Ladislas DOMBROWSKI, avec OKOLOWICZ, lancera la contre-attaque. Et le soir, à 11 heures, OKOLOWICZ signalera :

> On s'est maintenu à Asnières. Pont de bateaux non coupé.

La gare d'Asnières et 240 maisons du village sont en ruines.

Dombrowski a très bien compris que les voies de communication versaillaises s'étant allongées elles n'en deviennent que plus vulnérables. Et son artillerie cogne, à toute volée. Nonsons dom-

mages d'ailleurs pour les artilleurs fédérés car l'adversaire riposte. Dix artilleurs grièvement blessés sont amenés à l'ambulance, elle-même sans arrêt bombardée. Là d'admirables chirurgiens se dévouent mais il leur faut se replier.

Au cours de ce furieux duel d'artillerie un obus est tombé de plein fouet, à Levallois, sur une maison dont les Fédérés ont fait leur poudrière. Une explosion épouvantable arrive à dominer les hurlements de l'artillerie. La maison comportant 4 étages, appartenant à un nommé PICART, est volatilisée. On retirera des décombres plusieurs dizaines de morts.
Les Fédérés se précipitent au secours des victimes au moment même où se produit quelque chose d'étonnant : brusquement, d'un côté comme de l'autre tous les canons se sont tus.
Et quelque chose de plus invraisemblable encore allait alors se produire. Surgit, on ne sait ni pourquoi, ni comment, de cet amoncellement sans nom de poutres et de pierres emmêlées, de ce nuage immense de poussière jaunâtre, épaisse, montant tout doucement vers le ciel, une petite fille, toute petite fille, portant avec le plus grand soin, dans son petit tablier, de petits chiens. (1)

DOMBROWSKI, comme le signalent ses contemporains, se bat superbement... Il trouve même le moyen, avec ses effectifs dérisoires, de faire de chaque homme un tenon de son système de défense.
Il ne peut et ne pourra jamais disposer des moyens qu'exige une action d'envergure. Il le sait comme il sait en quelle méfiance le tiennent toujours certains dirigeants fédérés, dont le Délégué à la Guerre CLUSERET. On ira jusqu'à le soupçonner de trahison.

Mais il a pour lui l'estime de ses hommes. Et de tels chefs peuvent mener leurs hommes à l'autre bout du monde. Et avec ces hommes-là, qui n'ont de militaire que le nom, il a su faire en quelques jours d'incomparables soldats.
Avec eux, inlassablement, de jour, et même de nuit, sachant exploiter à merveille toute maladresse d'adversaires faisant la guerre en automates, il ne manque aucune occasion de leur placer ses banderilles. Et il les étillera ainsi, sur quelque point ou sur un autre comme en témoignent et la disproportion des effectifs mis en ligne, par brigades, voire divisions versaillaises, et la nécessité

---

(1) Ce fait-divers a été signalé par le MONDE ILLUSTRÉ



« Le village de Bois-Colombes est enlevé par le 1er régiment de gendarmerie. » (Voir page 291.)



Gennevilliers
Villeneuve-la Garenne
Colombes
Bezons
Bois de Colombes
Barrage de la Morue
la Garenne
Chemin
Charlebourg
Asnières
St Ouen
Rocks St Ouen
Manufacture de Stearine
COURBEVOIE
Courcelles
Villiers
Vallois-Perret
les Batignolles
Monceaux
Puteaux
Fort du Mont Valérien
Madrid
Bagatelle
Suresnes

pour l'ennemi d'amener sans cesse des renforts, comme la mise en place par lui de moyens de plus en plus puissants pour faire sauter ce terrain de Paris qui sera jusqu'au bout ce front ouest.

La Publicise à Neuilly, ce sont les Versaillais qui nous l'apprennent, des hommes qu'on appellera plus tard, pendant la guerre d'Espagne, les DYNAMITEROS :

> Au Pont de Neuilly, écrit PARIS-JOURNAL, le général WOLFF avait fait samedi une sortie vigoureuse. Cependant, les fédérés étaient revenus à l'attaque, et, munis de sacs de poudre, ils s'étaient mis en devoir de faire sauter un à un tous les murs de séparation.
>
> Lundi, les fédérés et nos troupes ont continué à se disputer les maisons. Nos avant-postes, qui sont tenus par la Légion Etrangère, sont à 200 mètres du pont, à la vue des Hussiers et à celle des GRAVILLIERS.
>
> Aujourd'hui, à midi, une batterie de 24 a été établie à COURBEVOIE pour battre les batteries des insurgés d'ASNIÈRES. Celles-ci tirent sur PUTEAUX. En revanche, nos batteries ont démoli deux pièces à la Porte MAILLOT.
>
> Le 237e Bataillon, qui y était de garde, samedi et dimanche, a perdu en 2 jours 111 hommes. La batterie du TROCADERO est armée de 6 pièces de 24 court et de 2 à grande portée.

Certes au cours de ces deux journées les postes fédérés sont tombés, mais les Versaillais en 19 jours de combat ne sont guère parvenus qu'à 200 mètres du pont et ils estiment nécessaire encore un renfort d'artillerie. De plus, ils ont dû éprouver à nouveau certains ennuis provoqués par la population de la paix, qu'ils. LE GAULOIS de ce jour indique en effet :

> Par ordre supérieur on a procédé au désarmement de la Garde nationale dans tous les villages qui se trouvent, par leur position avancée, exposés à un coup de main des insurgés.

Le 20 avril du même journal LE GAULOIS

> Les redoutes de Courbevoie, Colombes, Gennevilliers, ont dirigé leurs feux sur ASNIÈRES. Les troupes versaillaises établissent une batterie à LA GRANDE JATTE.

A. Asnières, Levallois, Neuilly, Dombrowski ne dispose que de 4000 hommes contre un corps d'armée. A Clichy, Asnières et Levallois, il ne dispose que de 40 canons(1). Ses deux wagons blindés ne cessent de circuler sur les voies.

On a évoqué en Comité Secret les opérations militaires: Asnières, Vanves, les Moulineaux, Neuilly surtout, dont chaque maison est devenue un bastion crénelé, terrain d'une guérilla permanente où les combattants cherchent, d'après Caton Mendès, à se harponner à la baïonnette.

Le Colonel Okolowicz est blessé. Le Capitaine Culot a la tête emportée par un obus en face de l'ambulance de l'imprimerie Paul Dupont. Malgré ses blessures Okolowicz inspecte ses batteries. Et Dombrowski rend compte à la Guerre:

Pendant la nuit l'ennemi n'a fait aucune entreprise contre nous. Nous avons été uniquement canonnés par les batteries de Courbevoie et du Mont Valérien. Nos troupes se fortifient et se reposent de leurs grandes fatigues de la journée.

Le 21 avril on lit dans un rapport militaire:

Position de Neuilly fortement canonnée par Mont-Valérien et les batteries du Rond-Point de Courbevoie. Et les d'Asnières, fortement attaquées par des colonnes précédées de nombreux tirailleurs résistent avec succès.

Nos batteries élevées sur le viaduc d'Asnières(2) et les points adjacents ripostent et obligent l'ennemi à se replier en désordre. En ce moment l'ennemi continue sa retraite sur tous les points.

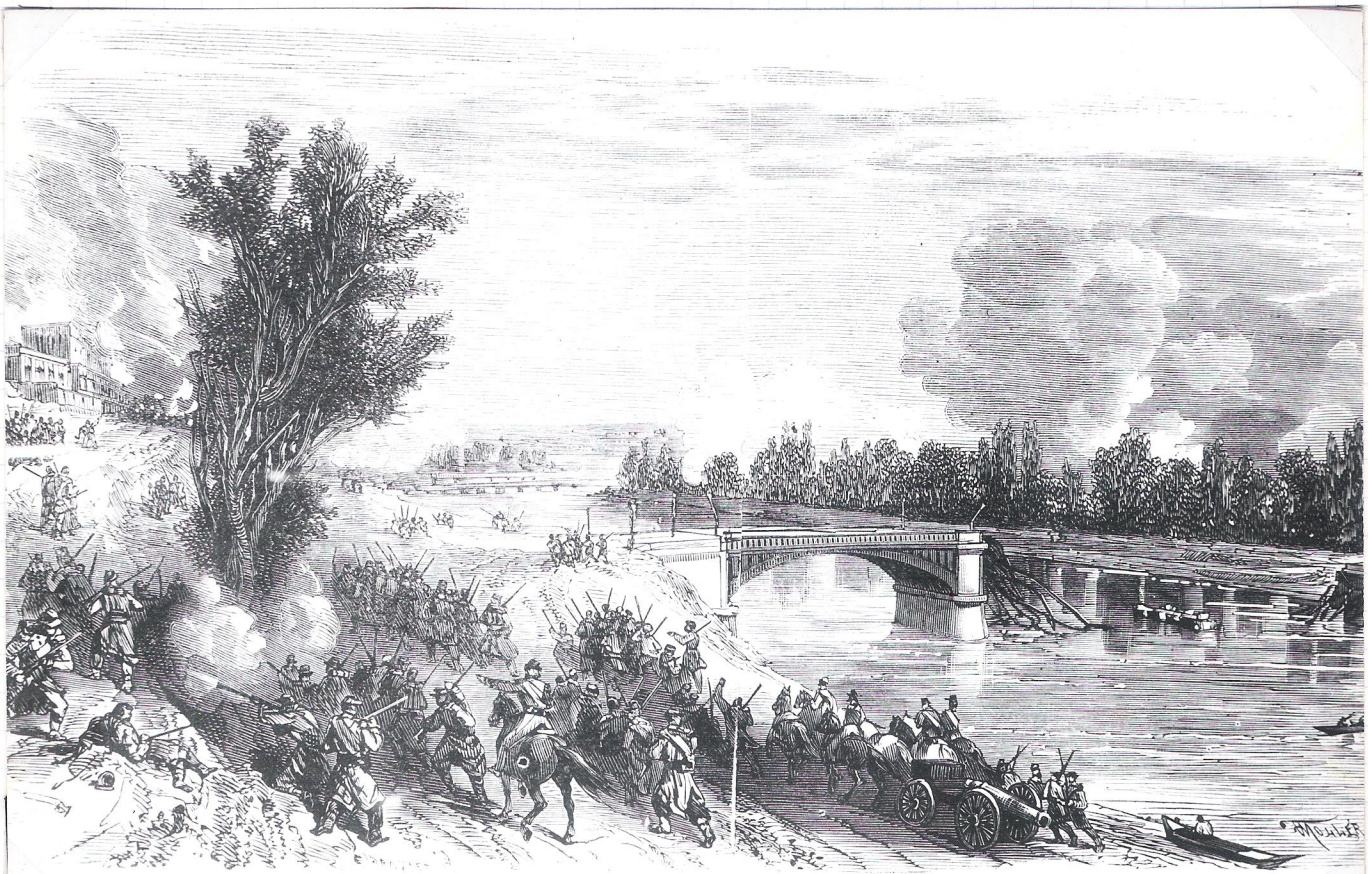
L'objectif versaillais semblait viser Clichy:

Les Versaillais, écrivent Lanjalley et Corriez, avaient passé la Seine à Clichy pour cerner les Fédérés. Mais ce

---

(1) Alors que des centaines de canons demeuraient inutilisés dans Paris et que les munitions ne manquaient pas elles non plus.

(2) Quand on repère sur une carte l'emplacement des batteries d'artillerie et les positions respectives des adversaires, on en déduit qu'ils se canonnaient, à bout portant pratiquement, durant presque deux mois.



LA GUERRE CIVILE. — Prise du château de Bécon par les troupes dans la journée du 22 avril.

projet fut déjoué par l'arrivée de plusieurs bataillons qui furent habilement dirigés par DOMBROWSKI. Les Versaillais durent repasser la Seine.

PARIS-JOURNAL signale de son côté qu'un aide de camp de DOMBROWSKI a été tué à Neuilly. L'Etat-Major du Commandant Supérieur du front ouest n'est pas un poste de parade :

> On a calculé, dit le vicomte de BEAUMONT VASSY, que les aides de camp de DOMBROWSKI avaient une durée moyenne de vie de 8 jours.

Et voici une carte postale pittoresque que signe Catulle MENDES : la relève monte en ligne, Porte MAILLOT :

> ... un bataillon à peu près complet, l'arme sur l'épaule droite, des casseroles sur le dos, des pains au bout des baïonnettes, s'ébranle dans la direction de la Porte Maillot.

Le 22 avril Le Journal officiel publie la liste des membres de la Commission fédérale des Artistes élue au Louvre le 17 avril. Et parmi eux un descendant d'une vieille famille gennevilloise : Edouard MANET.

PARIS-JOURNAL semble penser que tout arrive, aussi vite qu'une phrase sous une plume :

> D'ASHIERES, lit-on dans le numéro de ce jour, nos batteries auront beau jeu pour réduire au silence la batterie de 11 pièces que les insurgés ont établie à Clichy en avant du pont...

Effectivement, ces batteries versaillaises ouvrent un feu d'enfer, mais l'artillerie fédérée fait mieux que répondre coup pour coup : les deux batteries de 24, installées par OKOLOWICZ ont fait cesser le feu terrible des batteries ennemies placées entre la tour et la maison carrée. La batterie basse du Château de BECON a été complètement éteinte par le feu de la place BERANGER.

Et à Neuilly l'artillerie versaillaise cogne indistinctement sur objectifs militaires ou civils :

> Depuis huit jours, écrit un habitant de Neuilly nommé NOEL, la maison que j'habite est un nid à bombes. Elle est en partie démolie, éventrée et brûlée ; nous dirons, si c'eut vine, dans les caves. Les vivres vont nous manquer.

Et cet homme n'est pas seul. Une bonne partie de la population vit ainsi terrée dans les caves. La situation est devenue si critique qu'on envisage une trêve pour évacuer tous ces gens. La Délégué à la Guerre de la Commune publie à ce sujet un ordre du jour :

> Le général Dombrowski prendra d'accord avec les citoyens Bonvallet et Stupuy, de l'Union Républicaine des Droits de Paris, les dispositions militaires nécessaires pour que la suspension d'armes maintienne strictement le statu quo. Cette suspension aura lieu de jour.

- Le 23 avril un rapport militaire signale :

> Un bataillon de Ligne a mis bas les armes à Asnières pour venir à nous, mais avant que nous puissions venir à eux, 600 gendarmes se sont interposés.
>
> Situation excellente à Asnières. Le 147e Bataillon a repoussé une forte attaque des Versaillais à Neuilly. Canons de gros calibre pour ces derniers. Canonnade continue.

Dombrowski et ses hommes se battent toujours avec la même abnégation. Mais il leur faut des munitions et celles-ci, semble-t-il, alors que les poudrières n'en manquent pas, sont amenées avec parcimonie au front. Et l'ingénieur Larue, ami d'Assi, doit insister pour qu'on fasse parvenir, à la Porte Binéau, 45 000 paquets de cartouches.

Ce jour-là, car des incidents du même genre ne sont sans doute pas isolés, la direction de la Commune examine de près les questions militaires et elle exige de Cluseret des explications :

> Avrial met Cluseret sur la sellette, écrit Lissagaray, le presse de questions sur le nombre d'hommes, de canons, dont dispose la Commune. Cluseret prend des attitudes = "Je ne connais pas le nombre d'hommes, attendu que j'en voie au citoyen Dombrowski 3, 4, bataillons, représentant comme effectif 900, ou 1200, 1500 hommes, et qu'il arrive 2, 300 ou 400 hommes."

Aurait-il, devant la Commission Exécutive, usé du même argument dont il usera dans ses Mémoires, tentant de justifier une injustifiable attitude envers Jaroslas Dombrowski : "plus il avait d'hommes, écrit-il, moins il savait s'en servir", c'est possible. Son attitude en tout cas provoque des réactions immédiates =

> Le vieux Delescluze se fâche et lui fait de brutales

"Les airs de dictateur ne vous vont pas." Et il reproche à CLUSERET de laisser DOMBROWSKI à Asnières avec 1200 hommes. "Je vous invite à vous expliquer si vous ne voulez pas que nous puissions parler à votre sujet de trahison."

CLUSERET s'est-il expliqué? Sur le moment il ne le semble pas, ou s'il le fit, sans convaincre personne. Il a tenté de le faire dans ses Mémoires et de façon souvent odieuse pour la mémoire de DOMBROWSKI. Trop pour convaincre ceux qui cherchent aujourd'hui à comprendre. Peut-être même fut-il, imbu comme il l'était de sa propre valeur militaire, très discutable d'ailleurs, à l'origine de cette pénible suspicion dont le jeune officier polonais fut l'objet, jusqu'au bout, y compris même après sa fin héroïque. (1)
Si l'apostrophe de DELESCLUZE est particulièrement sévère certains faits donneraient à penser qu'elle n'était pas sans fondement et que la valeur militaire, pour le moins, du Délégué à la Guerre de la Commune était, elle aussi, discutable en effet.

Le surlendemain CLUSERET sera arrêté. Quelqu'un dira de lui = "Il avait demandé 3 jours pour tout réorganiser. Il aura mis 3 semaines pour tout désorganiser."

Le 24 avril un rapport militaire signale

Attaque versaillaise repoussée à Neuilly. Pertes pour 2e Bataillon = 2 tués, 7 blessés. Wagons-blindés canonnent Asnières. Vive fusillade. Versaillais fléchissent

Ce 24 avril, dans la presqu'île, les Versaillais effectuent un genre d'opération différent sur leurs arrières, si l'on en croit PARIS-JOURNAL du 25 :

On a opéré, hier, un mouvement tournant sur la presqu'île de Gennevilliers. Ce mouvement, exécuté sous les ordres du Général de MONTAUDON, avait pour but d'envelopper les quelques fédérés qui étaient dispersés dans la presqu'île. Les uns, à la vue de nos troupes, se sont empressés de prendre la fuite avant d'être à por-

---

(1) "Avec 1335 hommes, maximum de l'effectif que je lui confiai, ayant reconnu que plus il avait d'hommes moins il savait s'en servir" écrit CLUSERET de DOMBROWSKI. "On ne voit pas comment, en se basant sur de pareils critères d'appréciation, CLUSERET a pu conclure : Dombrowski, comme général, embrassant un vaste commandement, était au dessous de la médiocrité.

tie de fusil. On a alors perquisitionné les maisons, dans lesquelles on a trouvé quantité d'armes, de munitions et de vivres.
On continue aujourd'hui, à ASNIÈRES, de visiter les maisons où les habitants se tenaient sans aucune résistance. Le pays est entièrement à nous, et les habitants qui semblaient assez mollement résolus à défendre la cause de l'ordre ont aujourd'hui une attitude plus énergique, plus digne.

Un général, et, pour le moins, une brigade de cavalerie, tout cela fait vraiment beaucoup de monde pour "quelques fédérés dispersés à travers la presqu'île". Et il y avait eu, déjà, le 19 avril, un premier ratissage de ce genre, au cours duquel on avait désarmé, donc elle était toujours en armes, et jugée sans doute dangereuse, la Garde nationale des villages de la presqu'île. Pour ce genre de travail, la fouille méthodique des maisons, on pouvait faire confiance aux gendarmes et aux sergents de ville versaillais, ou moins le croyait-on. Et pourtant, malgré cela, par lettre datée du 23 janvier 1872, le Sous-Préfet de Saint Denis invitait de façon pressante les Maires de la Presqu'île

à procéder, à bref délai, à la réintégration complète des armes de guerre qui sont encore détenues par des administrés.

C'est donc qu'il en restait encore, et que la cause de l'ordre, en cette presqu'île de Gennevilliers, risquait à tout moment de se voir présenter des armes de manière inaccoutumée.

Le 25 avril les belligérants ont convenu d'une suspension d'armes à Neuilly, de 9 heures du matin jusqu'à 5 heures de l'après-midi.

Cela fait 22 jours que l'on se bat dans Neuilly, de maison en maison, les habitants ne sortant plus de leurs caves. Maxime VUILLAUME nous donne quelques détails sur cette évacuation :

La journée était tiède et charmante, égayée par un beau soleil de printemps, faite à souhait pour le plaisir des yeux ainsi que disait le XVIIIe siècle. Tout Paris voulut voir Neuilly ; jamais les Champs Élysées, aux plus beaux jours de Longchamp, ne virent passer une telle foule. Les habitants de ce faubourg se hâtaient, sur des cabriolets, sur des chaises à bras, sur des camions, ils entassaient leurs matelas, leurs meubles... C'était la saison des fiacres —

N° 544 d'ordre du jugement
Art. 51 du Code de Justice militaire

République Française

16e Conseil de guerre permanent de la 1re Division militaire, séant à Versailles

Date du Crime
Mars, Avril et Mai 1871

Jugement exécutoire de Condamnation

Jugement par Contumace

Au nom du peuple Français

Le 16e Conseil de guerre permanent de la 1re Division Milit. a rendu le jugement suivant :

Aujourd'hui Dix-huit Septembre 1872, le 16e Conseil de guerre permanent de la 1re division militaire, séant à Versailles ouï le Commissaire du gouvernement dans ses réquisitions et conclusions, a déclaré le nommé Carette Auguste, dit la Dentelle) maçon (Contumax) coupable 1° d'avoir dirigé et organisé des bandes armées; 2° d'arrestation illégales 3° d'avoir dans un mouvement insurrectionnel étant porteur d'armes revêtu un uniforme militaire.

En conséquence, ledit Conseil condamne par Contumace, le nommé Carette, sus-qualifié, à la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée, par application des art. 96, 59, 60, 341 du code pénal, 5 de la loi du 24 Mai 1834, 5 de la Constitution de 1848, de la loi du 16 Juin 1850 et 135 du Code de Justice militaire.

Et vu l'art. 139 du code de Justice Militaire, le Conseil Condamne le dit Carette sus-qualifié à rembourser, sur ses biens présents et à venir, au profit du trésor public, le montant des frais du procès, du Nommé Carette, Auguste fils de — et de né le 9 Mars, 1844, à Boulogne, arrondissement de St Denis département de la Seine, domicilié, avant d'entrer au service, à Levallois-Perret {rue Eugénie 26 et rue Félix 32, arrondissement de St Denis, département de la Seine, taille d'un mètre — cheveux et sourcils — front — yeux — nez — bouche — menton — visage teint — signes particuliers — N° matricule du corps

Le présent jugement a commencé à recevoir son exécution le —

Vu
Le Commissaire du Gouvernement

Pour extrait conforme
Le Greffier

Il a été fait état au cours de cette étude de la participation d'habitants de Banlieue-Ouest au mouvement fédéré. Et il est permis de penser qu'elle fut importante à ce point que les Versaillais effectuèrent au moins deux ratissages dans la presqu'île à la recherche d'armes détenues par la population.

Ces perquisitions ne semblent pas avoir donné le résultat escompté puisqu'à la date du 23 Janvier 1872, le Sous-Préfet de Saint-Denis, par lettre circulaire aux Maires, leur enjoignait de procéder "à bref délai, à la réintégration complète des armes de guerre encore détenues par leurs administrés."

Un autre document fait état, lui, de la condamnation d'un habitant de Levallois par un Conseil de Guerre Versaillais. En fait, conformément à un état figurant également dans les Archives de cette commune, 53 habitants passèrent devant un Conseil de Guerre. Tout comme Roques de Filhol maire de Puteaux

Un 3e document, en date du 3 Février 1872, signé par un général de brigade Versaillais, apporte de son côté de très intéressantes précisions :

1°) Plus de 6 mois après la Semaine Sanglante une division versaillaise occupait encore la presqu'île

2°) Et non sans mal car ces troupes étaient l'objet d'insultes, d'agressions, voire de tentatives d'assassinat. Les choses en vinrent même à un point qu'il fut décidé d'en référer à "l'attention du Maréchal Commandant en Chef l'Armée de Versailles."

Un 4e document consiste en une convocation, en date du 12 Octobre 1879, en vue de la "Réception des Amnistiés de tout le Canton de Courbevoie", ce qui laisse à entendre qu'ils furent assez nombreux.

Rigal

Courbevoie, le 12 Octobre 1879.

Citoyennes et Citoyens,

Vous êtes priés d'assister à une Réunion privée pour une Réception Générale des Amnistiés de tout le Canton de Courbevoie qui aura lieu le Dimanche 12 Octobre 1879, à 1 heure précise de l'après midi en la salle de Mr Tanneau (Salle des Folies Marcel) rue de Paris, 10, à Courbevoie.

Cette Réception est complètement organisée par les Citoyens de Courbevoie, Puteaux, Suresnes, Colombes, Asnières, La Garenne, Gennevilliers et Nanterre.

Plusieurs Orateurs prendront successivement la parole.

Le Comité d'organisation:

Courbevoie	Robert, Apprêt.r	Gennevillers.
Rigal, Cordonnier	Colombes.	Crépin.
Michaut, Mécanic.r	Rollot, Mécanic.r	Nanterre.
Lambert, Blanch.r	Lemaitre.	Romplin
Puteaux.	Asnières	Bontemps
Penet, Sculpteur	Gayte, Menuisier	
Bellavoine, teintur.r	Rouquat, tailleur	Nota: prière de mettre son nom et son adresse.
Suresnes.	Lévêque, Charles.	
Lacourte Apprêt.r		

Le Prix d'entrée est fixé à 50 c.

Imp. Recullet à Puteaux

4ème Corps d'armée
1ère Division
2ème Brigade
N° 1554

Rueil le 3 Février 1878

Monsieur le Maire,

Depuis déjà quelque temps les troupes, sous mes ordres, ont été l'objet d'aggressions et d'insultes de la part d'individus, qui, dans les localités ou sur les routes ne ménagent point leurs expressions pour qualifier le Soldat de: Versaillais, et d'autres propos plus significatifs que je n'énumère point mais que vous comprenez.

Non. seulement des insultes et quelquefois des coups,; mais encore des tentatives d'assassinat sur des plantons porteurs de dépêches

de dépêches d'un point à un autre.

L'attention du Maréchal Comm.t en chef l'armée de Versailles a été appelée, par suite des rapports qui lui sont parvenus sur la nécessité d'augmenter l'action de la police dans les communes de Bureses, Puteaux, Nanterre, Rueil et localités environnantes tant au point de vue de la surveillance à exercer entre les communications des militaires et des habitants, qu'au point de vue de l'urgence qu'il y a d'réprimer et faire cesser les propos insultants des agresseurs dont sont l'objet les officiers et soldats de l'armée.

J'ai l'honneur donc de porter

à votre

à votre connaissance tous ces détails que vous n'ignorez, sans doute, point, en vous priant de me faire savoir s'il ne serait pas plus avantageux, au lieu d'augmenter le personnel de la gendarmerie, d'organiser un service de surveillance de police plus efficace, au moyen d'agents de sûreté en nombre suffisant.

Mr le Général Commt la Division, dont fait partie ma brigade et qui réside à Courbevoie, m'engage à m'entendre avec les autorités civiles pour bien le fixer sur ce qui doit être fait à cet égard.

J'attendrai votre réponse pour décider ce qu'il y aura lieu de faire en vous priant d'avance de compter sur moi

sur moi pour réprimer sévèrement les abus que pourraient commettre les militaires, et d'un autre côté de compter sur vous, pour m'aider dans l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés dans l'intérêt de l'ordre et de la sécurité.

Recevez, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération la plus distinguée

Le Général Comm.t la Brigade

Jeanningros

75

DÉPARTEMENT
DE
LA SEINE

SOUS-PRÉFECTURE
DE
L'ARRONDISSEMENT
DE SAINT-DENIS.

Désarmement des Gardes Nationales

répondu ~~envoyé~~ le 10 février 1870 négativement

Saint-Denis, le 23 janvier 1872

Monsieur le Maire,

Conformément aux instructions que je reçois de M. le Préfet de la Seine j'ai l'honneur de vous inviter à procéder dans un bref délai à la réintégration complète des armes de guerre qui sont encore détenues par vos administrés.

Ces armes devront être réunies dans les Mairies et seront, ultérieurement, remises à l'autorité militaire.

Vous voudrez bien m'envoyer un état des armes déposées dans votre Mairie lorsque le dépôt sera terminé

M. le Préfet, en suite des renseignements que je lui aurai adressés, préviendra M. le Gouverneur de Paris afin qu'il puisse donner, en tems opportun, les ordres nécessaires pour l'enlèvement des armes restituées et leur transport dans les magasins d'artillerie.

Agréez Monsieur le Maire,
l'assurance de mes sentiments dévoués
Le Sous-Préfet de l'arrond^t.
de Saint Denis.

L. Lemoine

(Archives Municipales : Colombes)



LA SUSPENSION D'ARMES. — Les habitants de Neuilly rentrant dans Paris par la porte des Ternes. — (D'après nature, par M. Vierge.)



LA SUSPENSION D'ARMES. — Arrivée au palais de l'Industrie des émigrés de Neuilly. — (D'après nature, par M. Vierge.)

Il a été fait état au cours de cette étude de la participation d'habitants de Banlieue-Ouest au mouvement fédéré. Et il est permis de penser qu'elle fut importante à ce point que les Versaillais effectuèrent au moins deux ratissages dans la presqu'île à la recherche d'armes détenues par la population.

Ces perquisitions ne semblent pas avoir donné le résultat escompté puisqu'à la date du 23 janvier 1872, le Sous-Préfet de Saint-Denis, par lettre circulaire aux Maires, leur enjoignait de procéder "à bref délai, à la réintégration complète des armes de guerre encore détenues par leurs administrés."

Un autre document fait état, lui, de la condamnation d'un habitant de Levallois par un Conseil de Guerre Versaillais. En fait, conformément à un état figurant également dans les Archives de cette commune, 53 habitants passèrent devant un Conseil de Guerre. Tout comme Roques de Filhol maire de Puteaux

Un 3e document, en date du 3 février 1872, signé par un général de brigade Versaillais apporte de son côté de très intéressantes précisions:

1°) Plus de 6 mois après la Semaine Sanglante une division versaillaise occupait encore la presqu'île

2°) Et non sans mal car ces troupes étaient l'objet d'insultes, d'agressions, voire de tentatives d'assassinat. Les choses en vinrent même à un point qu'il fut décidé que des postes seraient placés à "l'attention du Maréchal Commandant en Chef l'Armée de Versailles."

Un 4e document consiste en une convocation, en date du 12 octobre 1879, en vue de la "Réception des Amnistiés de tout le Canton de Courbevoie", ce qui laisse à entendre qu'ils furent assez nombreux.

Parmi les réfugiés, écrit de son côté le MONDE ILLUSTRÉ, on a remarqué les pensionnaires de la maison des Jeunes Infirmes, tenue à Neuilly par des sœurs. L'arrivée de ces pauvres enfants de 6 à 15 ans qui virent depuis près d'un mois dans cet effroyable état de guerre a donné lieu à un incident touchant.
Les Gardes nationaux de la 8e Cie du 175e Bataillon, en service au Palais de l'Industrie, s'étant aperçus que ces infortunés avaient besoin de nourriture, se sont empressés de leur apporter les vivres qu'on venait de leur distribuer pour eux-mêmes. Les enfants firent alors un repas improvisé servi par les Gardes nationaux eux-mêmes. Et ils mangèrent joyeusement.

Quelques misérables ont profité de cette trêve pour se livrer au pillage. L'un de ceux-ci, nous dit LISSAGARAY, sera fusillé sur le champ sur l'ordre de DOMBROWSKI.

Et DOMBROWSKI, le journal LE SIÈCLE nous l'esquisse ce jour-là :

Le général DOMBROWSKI a déjeuné, lui, sur l'avenue d'Inkermann. Le Général et son Etat-Major ont déjeuné d'une tranche de jambon cru et d'un morceau de pain rassis. Le petit vin blanc du Curé de Neuilly pétillait dans les verres.

Court de taille, maigre, blond, le Commandant en Chef des fédérés n'a point ce qu'on appelle la prestance militaire, mais son regard clair, ses traits fermement dessinés, annoncent une énergie qui ne se laisse point abattre par les difficultés.

C'est également ce jour-là que le Conseil Municipal de Levallois

proteste contre l'envahissement et le bombardement dont la Commune et d'autres sont victimes et fait appel à l'Humanité pour la cessation des hostilités et l'abstention de représailles. (1)

Le même jour dans les autres secteurs de ce front ouest la lutte, elle, continue. De Clichy le bastion 42 démonte une batterie versaillaise.

— — — — — — — — — — — — — —

(1). En fait 53 habitants de Levallois seront par la suite déférés devant les Conseils de Guerre versaillais.

Le 26 avril sur toute la ligne le feu le combat a repris. Un rapport militaire fédéré signale :

Neuilly = le feu a commencé à 8 heures. Le 195e Bataillon a pris la barricade de la rue PERONNET.

Porte-Maillot = nos artilleurs ont démonté 5 pièces aux Versaillais à Courbevoie. Un de nos artilleurs blessé.

Asnières = feu violent. Cesse à midi pour reprendre à 3 heures.
Asnières = 6 H 30 du soir = attaque vigoureuse ennemie repoussée avec grand succès. Très peu de victimes.

Le Lieutenant-Colonel Versaillais HENNEBERT signale, lui, à cette date :

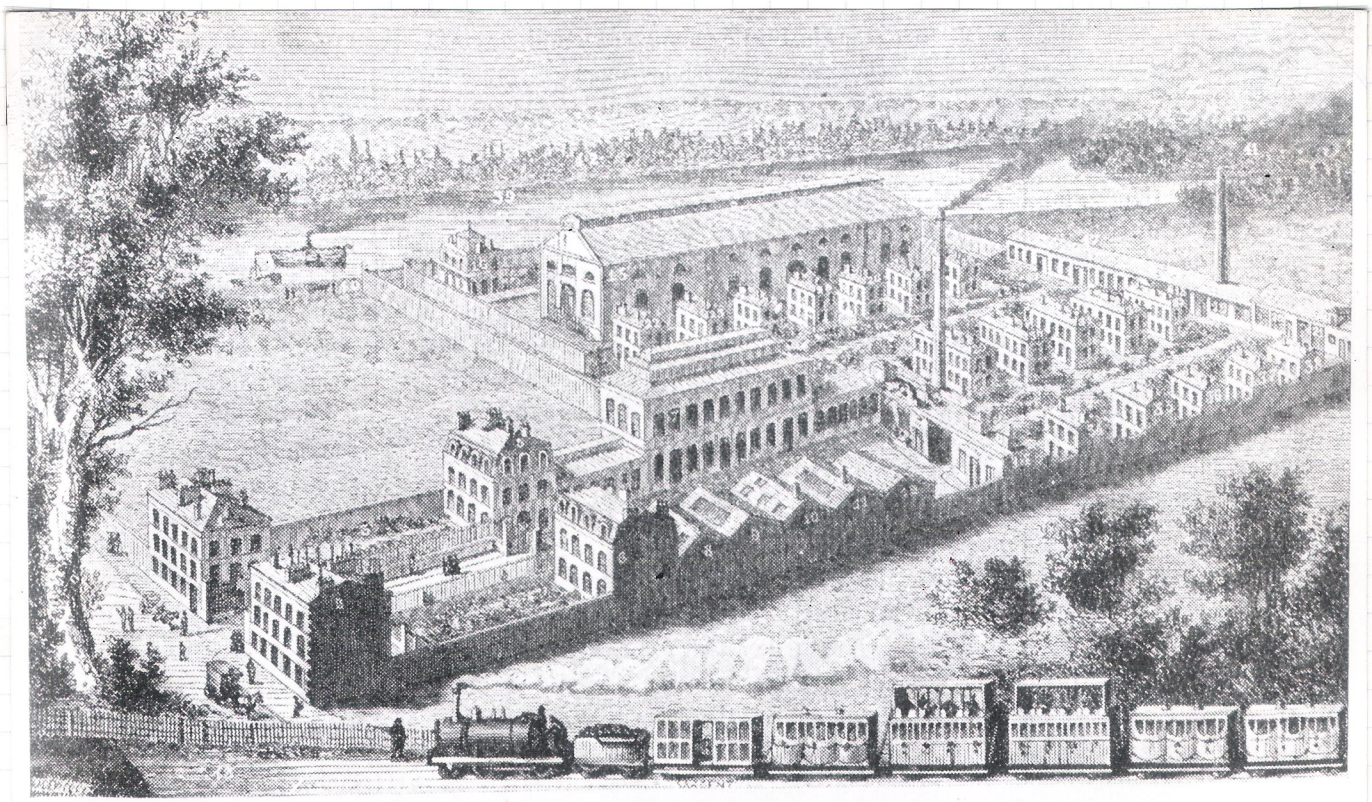
quatre locomotives blindées, en panne sur le viaduc, tiraient sans relâche sur notre batterie de BRETEUIL. La canonnière FARCY, flanquée de 4 autres canonnières et d'une batterie flottante, attaquait simultanément Sèvres, Becteuil et Meudon. La batterie flottante, descendant jusqu'à Billancourt, eut même un jour l'audace de s'y établir pour canonner Meudon.
Au Nord, le feu n'était pas moins vif. Asnières se trouvait en butte aux projectiles d'une batterie établie à l'imprimerie Paul DUPONT et à ceux d'une locomotive blindée sans cesse en mouvement sur la voie. Bécon était canonné par Levallois et la gare St Ouen, Courbevoie par le front de l'enceinte 50.53. Les insurgés procédaient de nouveau à l'armement du Mont Valérien pour couvrir de feu la presqu'île de Gennevilliers.

Le 27 avril un rapport militaire fédéré signale :

Asnières = nuit très calme. Nos batteries ont fouillé Gennevilliers et Bécon. L'ennemi n'a pas répondu.
7 heures = l'ennemi répond sans succès.
8 heures = Versaillais démasquent batteries - Mitrailleuses démontées (1) en quelques instants. Batteries Clichy continuent avec succès à éteindre feu ennemi.
Neuilly = nuit assez calme.

---

(1) Ces mitrailleuses étaient en fait de petits canons lançant des boîtes à mitraille.



Les ateliers de l'Imprimerie Dupont à Clichy (1864).

Poste o/c Commandement de Jaroslas Dombrowski

Même jour, de DOMBROWSKI à Cluseret :

Jeudi matin 7 heures : nos postes avancés étaient vivement attaqués. Le 80e Bataillon, après une résistance énergique était forcé d'abandonner une barricade nouvellement construite. Mais l'ennemi pris en flanc par le 7e Bataillon est contraint de se replier et d'abandonner les positions qu'il avait prises. Nous sommes maintenant en possession de toutes nos positions.

Versailles signale :

Tout se prépare, sur l'étendue entière de notre ligne, depuis Neuilly jusqu'à Meudon, pour rendre nos opérations aussi efficaces que rapides.

Peu à peu, en effet, les batteries fédérales versaillaises se mettent en place : LANTALLE y et CORRIER indiquent

les Versaillais continuent d'établir des batteries à Gennevilliers.

Mais les Fédérés réagissent :

Le Mont Valérien, écrit Paris-Journal, n'a pas cessé de tirer sur Asnières. Les batteries du Trocadéro et des bastions 54 et 55 ont tiré sur Puteaux.
Craignant un mouvement tournant du côté d'Argenteuil les Fédérés ont occupé avant-hier le parc de M. GENTY situé sur le bord de la Seine en face de l'île Saint Ouen. Les troupes de la Commune, postes de 3 Bataillons de Gardes nationaux, sont campées à l'endroit où les Prussiens avaient établi une batterie de grosses pièces pendant le Siège.
Les Prussiens s'inquiètent et envoient une forte colonne d'observateurs à l'île Saint-Ouen.

Le 28 avril un rapport militaire fédéré fait état d'un violent duel d'artillerie. Les batteries versaillaises de Gennevilliers sont particulièrement visées.

La Commune dispose d'artilleurs dont on n'a moins parlé peut-être que de ses fantassins, qui réussissent pourtant, et dans des conditions invraisemblables, à mettre aussi, et fort souvent, à mal, le dispositif versaillais. Mieux même, ces artilleurs ont transformé les versaillais en taupes. Ils n'avancent à présent qu'en creusant des tranchées

Le polonais, écrira Vinoy, gênait continuellement nos travaux d'approche.

Les Versaillais, écrit LE MOT D'ORDRE, ont profité de la trêve de Neuilly pour continuer leurs travaux de terrassement depuis Neuilly jusqu'à Saint-Ouen. Bien que les combats d'artillerie durent des journées entières et soient d'une grande violence la confiance renaît. L'enthousiasme nos artilleurs sont de vrais lions.

C'est vrai. Et ils méritent amplement ce triple hommage. LE PELLETIER écrira parlant de la batterie "la Marseillaise" de la Porte Maillot :

Le Capitaine nommé MONTEIL avait peut-être sur sa vareuse trouée par la poudre, trouée de balles, quelques aiguillettes qui n'étaient pas d'ordonnance, mais quel brave sous cet uniforme en loques qui n'était point de parade.

Batterie héroïque, notera de son côté CLUSERET, plus noire, plus brûlée que ses canons, accueillie je ne sais où et offrant un salmigondis d'enfants, de vieillards, de marins, de civils, le tout uni par un triple lien = la bravoure, l'amour de la Liberté et celui de leurs pièces avec lesquelles ils couchaient. Pointeurs excellents d'ailleurs.

Ce même jour Dombrowski voit son commandement étendu du Point du Jour à Saint-Ouen.

Le 29 avril Le journal L'INTERNATIONAL, paraissant simultanément à Londres et à Paris signale qu'"une puissante batterie a été établie au dessus du moulin de la Galette pour bombarder Gennevilliers qui est rempli de gendarmes. A 2 heures du matin on se bat du côté d'Asnières."

A 3 heures du matin les Fédérés, signalent LANJALLEY et CORRIEZ, dirigent un feu violent sur Asnières, Colombes et Gennevilliers. Le bombardement devient même si terrible que les gendarmes qui occupaient Gennevilliers sont obligés d'abandonner le village.
Le Mont Valérien et Courbevoie tirent.

Dans la matinée les Fédérés attaquent le village d'Asnières et s'emparent tout d'abord de la barricade qui commandait le pont. Malgré leur indomptable énergie ils leur



PARIS. — La batterie du château de la Muette occupée par les artilleurs fédérés. — (D'après nature, par M. Chifflart.)



Vue d'une batterie de la porte Maillot.

« A la porte Maillot, nous avons pu commencer de nouvelles batteries. » (Voir page 290.)

fut impossible de s'avancer beaucoup dans le village. Ils rencontrèrent établie une seconde ligne de défense, une barricade hérissée de mitrailleuses. Les Versaillais amènent des canons et forcent les Fédérés à repasser la Seine.

Mais la tête de pont fédérée sera toutefois maintenue.

Le 30 avril en effet LANJALLEY et CORRIEZ signalent une "nuit épouvantable à Asnières. Et pour la 1ère fois les Versaillais canonnent Montmartre et les Batignolles. La lutte est vive sur l'ensemble du pont.

Jusqu'à l'aube, écrit LE MONITEUR UNIVERSEL, la fusillade a crépité dans Levallois. On avait observé dès la veille de nombreux mouvements de troupes régulières au sommet de l'avenue du ROULE. Durant toute la nuit la garde des barricades a été sur le qui vive.

Le malheureux village de Gennevilliers a beaucoup souffert du bombardement dirigé contre lui depuis jeudi (l'article est du dimanche) par les canons de l'enceinte.
Les troupes ont eu le temps depuis que le camp de Colombes a été formé, de se garantir des atteintes de l'artillerie parisienne. Epaulements et terrassements sillonnent la presqu'île.
Les maisons du village sont donc à peu près seules en butte aux projectiles des pièces de rempart. Aussi, les habitants parmi lesquels cette artillerie a déjà blessé quelques hommes commencent-ils à déménager en grande hâte, profitant des heures de trêve pour enlever leurs meubles et quitter leur domicile.

Si les batteries fédérées pilonnent ainsi Gennevilliers ce n'est hélas pas sans raison. PARIS-JOURNAL à ce sujet nous donne certaines précisions.

Dans la journée, cheminait sur la route de Versailles un groupe d'hommes arrêtés. Parmi eux on remarquait deux gardes-nationaux, deux citoyens en blouse bleue et un artilleur. Ces hommes étaient enchaînés deux à deux. Un second convoi de prisonniers suivait par derrière. Celui-ci était entièrement composé de gavroches de 12 à 13 ans.
Les Fédérés ont établi à la gare Saint-Ouen une batterie destinée à contrarier la concentration des troupes versaillaises dans la presqu'île de Gennevilliers.
Toute la journée de jeudi ils ont lancé de 5 en 5 minutes des obus sur le village, ou plutôt sur le bourg, car Genne-

villiers compte à peu près 2500 habitants. Plusieurs obus ont éclaté à 100 mètres de la grande route. Un d'eux est tombé sur la Mairie et malheureusement les éclats ont blessé quelques personnes. Nous citerons notamment le Secrétaire de la Mairie qui a eu la cuisse broyée. (1)
Aujourd'hui, à 1 heure, 3 Compagnies de Gardiens de la Paix, chacune forte de 150 hommes au moins, sont parties de Versailles dans la direction de Saint-Denis.

Pourquoi ce renfort de sergents de ville, qui ne vont sûrement pas à Saint-Denis? Et d'où venait ce convoi de gosses faits prisonniers? Avons-nous là l'explication de ces mots que des Fédérés disent sur la place Pigalle. Ces Fédérés reviennent du combat écrit FAUCHÉ :

Nous ne laisserons pas une pierre debout à Gennevilliers. disent-ils. Le village n'est défendu que par des gendarmes et des Gardiens de la Paix.

Ce 30 avril CLUSERET est révoqué de ses fonctions de Délégué à la Guerre. Il est remplacé par ROSSEL. Le Colonel DURASSIER remplace de son côté à Asnières OKOLOWIECZ qui a été blessé.

Le 1er Mai un rapport militaire signale

Le Mont-Valerien dirige son feu sur Asnières. 8 heures du soir à 11 heures du matin, attaques des Versaillais. Ennemi refoulé avec de lourdes pertes. Le 174e Bataillon a 2 tués et 3 blessés.

Et pour la 1ère fois on signale sur ce front l'apparition, à Neuilly, d'obus incendiaires :

Les Versaillais, écrit le Cri du Peuple, font pleuvoir sur Neuilly des projectiles incendiaires. Une bombe remplie de pétrole a mis le feu à une carrosserie rue des Acacias, derrière la rue de PRESBOURG. L'eau manque. On n'a pu encore se rendre maître du sinistre.

Au premier jour de ce mois qui verra se refermer sur Paris les

---

(1) Abel MAUGER est mort le lendemain à l'hôpital de Saint-Denis.

les tenailles versaillaises, la situation sur le front ouest n'est pas, et loin de là, ce qu'avaient escompté les généraux de M. THIERS. En fait, si l'on a pu installer peu à peu d'autres emplacements d'artillerie, en dépit de cette force d'appoint, l'infanterie, elle, piétine. Elle piétinera encore jusqu'à la fin du mois. Et pour pouvoir s'emparer de Paris le Haut Commandement versaillais va devoir recourir à des moyens autrement plus puissants, en hommes et en artillerie.

C'est d'autant plus indicatif de la résistance efficace de DOM BROWSKI et de ses hommes, que les officiers versaillais, de leur côté - et sur ce point CLUSERET a vraisemblablement raison - se battent mieux à présent qu'aux premiers jours de la Commune. Et pour deux raisons principales.

La mise hors de combat de plusieurs généraux et de pas mal de leurs semblables leur a clairement laissé à entendre qu'il ne s'agissait là ni d'une quelconque expédition coloniale facile ni de la mise à la raison de quelques bandes de braillards. Certes on ne compte vraiment que peu d'hommes pour tenir ce front ouest. Encore n'ont-ils de militaire que des lambeaux d'uniforme, mais ces clochards de la gloire s'avèrent de remarquables soldats. Et le petit officier polonais qui les commande, parlant de plus fort mal notre langue, sait parfaitement se faire comprendre et aimer d'eux. Aurait-il au sur plus, même s'il n'est pas sorti de l'école de Saint-Cyr, quelque chose à apprendre de généraux voire même d'un maréchal si bien déculottés et fessés par leurs confrères prussiens.

Comprenant mieux, par la force des choses, la valeur de leurs adversaires, les officiers versaillais ont compris du même coup l'importance de l'enjeu qui met leur propre carrière dans le plateau de la balance. Et la Gazette de Francfort, que cite CLUSERET, ne se trompait peut-être guère en écrivant ces lignes :

> Les Chefs de l'Armée de Versailles, depuis le sous-lieutenant jusqu'au général, ne combattent que pour leur propre existence. Tous les officiers bonapartistes, légitimistes, orléanistes, sentent parfaitement d'une façon consciente ou instinctive que le triomphe de la République est nécessairement lié à la suppression de l'armée permanente. Aussi ces personnages qui, pendant le siège, se sont conduits avec tant de lâcheté, combattent-ils aujourd'hui avec une bravoure qu'il faut reconnaître.
>
> Contre les Prussiens, l'armée permanente n'avait à défendre que son honneur militaire ; contre les Parisiens

c'est son pain quotidien qu'elle a à défendre ; chaque officier et la plupart des sous-officiers ont à combattre pour leur avenir personnel. Voilà ce qui donne à cette affreuse guerre son caractère atroce.

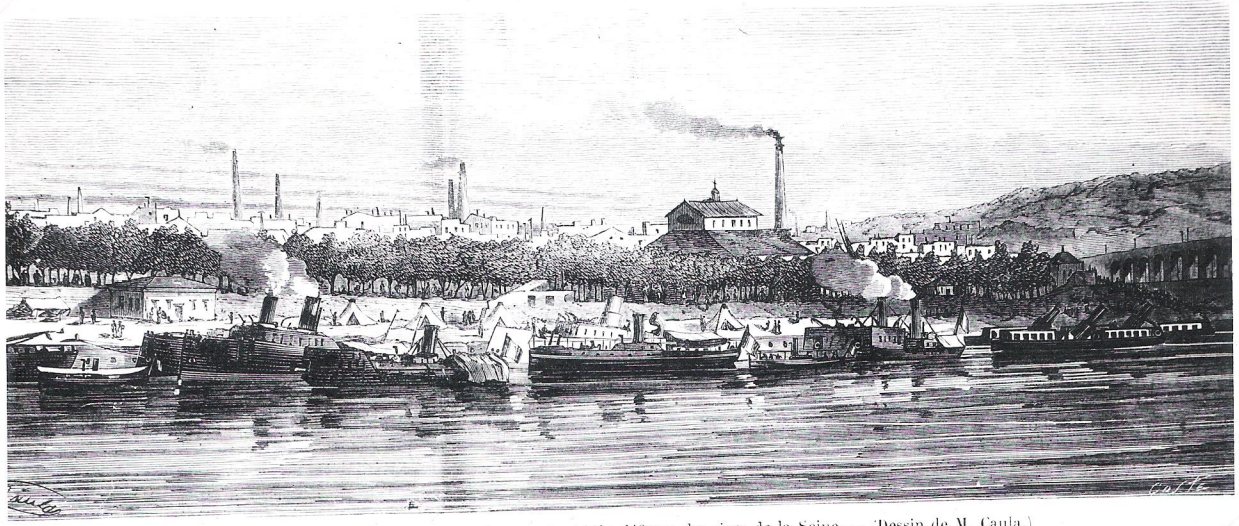
Du côté fédéré, ce même triomphe de la République, s'il impliquait effectivement la suppression de l'armée permanente, ne pouvait encore advenir dans que soit substituée à celle-ci la poigne du peuple en armes et sachant tout aussi bien se servir d'un fusil que d'un outil. Sans que soient substitués encore, aux officiers automates de l'armée de métier, des officiers sortis du rang, chefs populaires dont les victoires étonnent plus, quand on les étudie quelque peu, que celle des généraux de métier. Si la guerre en effet, dépend, pour une très large part d'une stratégie donnée, la stratégie elle-même serait-elle autre chose que le bon sens en armes. Le peuple est-il handicapé par l'infirmité du bon sens ?

Or, à aucun moment, sauf à la fin, prise alors à la gorge, la Commune n'accorda aux questions militaires la toute priorité qu'elles exigeaient. Alors qu'une lutte et une lutte à mort l'opposait à Versailles, car face à un tel adversaire il était bien à prévoir qu'il n'y aurait aucun quartier.

Elle avait à sa disposition les hommes, l'argent, les armes, cette force incalculable qu'apporte en plus la tempête révolutionnaire. Mais si les hommes furent par trop gaspillés en un gâchis héroïque, l'argent par contre et l'armement furent incroyablement ménagés, le premier au point de revenir presque intact aux mains des Versaillais et le second pour une très large part n'ayant jamais servi.

Aurait-elle manqué du temps nécessaire pour forger son armée ? Sans doute le temps lui était-il mesuré, et beaucoup de choses étaient à faire, mais Dombrowski n'a-t-il pas prouvé qu'en quelques jours seulement, au feu, de douloureux soldats, et même des cadres, pouvaient être formés ?

Aurait-elle manqué d'autre part de bons chefs militaires ? Non plus. Ceux-ci toutefois, à part quelques rares exceptions, ne furent, hommes extraordinaires, certains même anonymes, qu'au cours de la semaine sanglante, tout comme l'ultime garde d'honneur du catafalque d'une révolution. Et alors qu'elle plaça parfois sa confiance en des hommes discutables, voire totalement incompétents, la plus odieuse des suspicions tenta de souiller les meilleurs. Que penser en effet d'un Delescluze à la Guerre de la Commune naissant de la sorte jaloux de Dombrowski :



Flottille des chaloupes canonnières servant à la défense des rives de la Seine. — (Dessin de M. Caula.)

Secrets par des canonniers marins elles mirent souvent à mal
tant les batteries que les concentrations de troupes versaillaises.

Il savait bien que s'il avait bronché je lui aurais brûlé la cervelle.

Pauvre CLUSERET! Dans le même temps, ou presque, où DOMBROWSKI ne bronchait certes pas, frappé à mort par l'ennemi, le général fédéré redevenant le citoyen américain CLUSERET, cherchait refuge chez l'américain HUNTINGTON qui le mettait dehors. Il fut assez heureux ensuite pour trouver un curé qui lui montra in extremis la voie terrestre du salut.

Faute d'avoir saisi le moment, comme l'avait conseillé DOMBROWSKI au soir du 18 Mars, d'écraser dans son oeuf pourri le germe versaillais, c'est l'arme au pied que la Commune avait veillé sur la Révolution. En la gardant ainsi elle la perdait et dès le premier jour, une Révolution immobile n'étant qu'une cible meilleure pour ceux qui la combattent.
Sans doute existe-t-il, dans le cours d'une Révolution, de courts, très courts instants, où le seul déferlement de la masse, en lieu et place de stratégie savante, peut emporter la décision. "Après, avait dit DOMBROWSKI, il sera trop tard." Effectivement, lorsque les Fédérés, et quelques jours plus tard, marcheront sur Versailles, c'était, déjà, trop tard. Et d'autant plus qu'ils étaient arrivés trop tard, encore, pour occuper le Mont-Valérien qui sera pour les Versaillais l'une des clés de Paris.

Dès lors, Jaroslas DOMBROWSKI savait très bien que la partie était perdue. Il aura la possibilité - et sans doute l'émigration polonaise a-t-elle travaillé en ce sens (1) - de regagner son pays pour y reprendre la lutte. Il choisira de se battre, et jusqu'au bout, sur cette terre étrangère et pour une cause dont le sursis ne pose plus qu'une question de jours.

Pour la 3ème fois, la Commune, ce 30 avril a renouvelé son haut Commandement Militaire. Mais la nomination de ROSSEL à ce poste se traduira elle aussi par un nouveau et pénible déboire. Quelques jours plus tôt DOMBROWSKI avait bien été nommé au Commandement de la Place de Paris. Mais le jeune officier polonais n'est pas demeuré à ce poste. Pressentait-il que placé à ce poste élevé il n'en serait que plus en butte aux mes.

---

(1). Même en ce cas, pourrait-on en tenir grief à l'émigration polonaise, tout révolutionnaire ayant sans doute aussi le droit de se battre pour la liberté de son peuple.

quineries que suscitait déjà sa qualité d'étranger, aux mes-
quineries encore, voire à la sourde hostilité de CLUSERET, les u-
nes autant que les autres lui rendant la tâche impossible.
Il choisira un poste de combat, à la fois plus dangereux et
plus modeste. C'est là qu'il se battra, de façon étonnante, se
héritant pour la Commune la légende de LEONIDAS se sacri-
fiant aux THERMOPYLES avec une poignée de héros.

L'objectif de l'ennemi sur ce point est manifeste. C'est dans
cette plaine de GENNEVILLIERS, en celle presqu'île pour au
transite, et sous la protection du Mont-Valérien, l'une des por-
tes venant de Versailles, qu'il entend mettre en place, artic-
ler, la branche gauche des tenailles qui vont broyer Paris.

L'opération toutefois comporte certains risques et Dombrows
ki les connaît. Il mettra tout en œuvre – et l'adversaire reconn-
aîtra plus tard son efficacité – pour bousculer au maximum
les préparatifs de l'assaut, les retarder autant que faire se
pourra, avec l'espoir, peut-être, qu'un temps précieux ainsi
gagné sera mis à profit par la Commune, qui sait, peut-ê-
tre encore, par toute la France républicaine.
Avec les quelques pièces d'artillerie dont il peut disposer
il cogne autant qu'il le peut sur les concentrations de trou
pes adverses – le bombardement de Gennevilliers en témoigne
Et ses wagons-blindés, de leur côté, harcèlent sans cesse bat
teries et voies de communication de l'ennemi – plus elles
s'allongent évidemment, plus elles deviennent vulnérables.

Son petit front tenu par l'effectif d'un Régiment, se trouve
directement sous le feu et du Mont-Valérien et des batteries
de Courbevoie, Bécon, Colombes, Gennevilliers, Asnières.
Mais il s'est incrusté, tout aussi solidement qu'un crabe
sous son rocher, entre la Seine et l'enceinte fortifiée de Pa-
ris. Et la division d'infanterie versaillaise qui lui est op-
posée, et qui se renouvellera tous les quatre jours à l'assaut,
ne le délogera de là qu'avec l'appui massif d'un déluge d'ar
tillerie.

Il manœuvre à Neuilly et à Asnières, à sa droite, à sa gau-
che, comme le feraient les pinces d'un crabe qui ne lâchent
pas ce qu'elles tiennent et qui font très mal quand elles pin
cent.
Parci, par là, nous l'avons vu, des cris d'admiration pour la
bravoure de ce jeune officier ont réussi à dominer les hurlements

---

(4) La Commune dut d'ailleurs mettre les choses au point à ce
sujet dans un communiqué spécial.



AUTOUR DE PARIS. — Etat actuel de la gare d'Auteuil et de ses abords. — (D'après nature, par M. Eug. Grard.)



AUTOUR DE PARIS. — La Rue Peyronnet et l'angle de la la rue de Chezy à Neuilly-sur-Seine. — (D'après nature, par M. Robida.)



LES DESASTRES. — Le tunnel du chemin de fer de ceinture à la porte Maillot. — (D'après nature, par M. EDMOND Morin.)

des artilleries. Certes des hommes, et des hommes qui se battent, sont-ils tout particulièrement sensibles à la bravoure de leurs chefs. Ils ne le sont pas moins lorsque ceux-ci s'avèrent de plus, même lorsque le combat franchit les portes d'un enfer, constamment ménagers, économes de la vie de leurs hommes.

Certains communiqués de pertes fédérées sur ce front, étonnamment légères, ne sauraient ainsi s'expliquer par les besoins de propagande. Elles témoigneraient plutôt de l'aptitude particulière d'un chef tant à utiliser le coup de bélier de l'artillerie que la tactique particulière, et du combat de rues et du combat rapproché, ce dernier moins coûteux en hommes, interdisant l'intervention de l'artillerie adverse.

Et s'il juge opportune la contre-attaque il lui arrive alors de demander des renforts. Mais ses demandes, aussi modestes soient elles, ne seront jamais satisfaites. Il devra même parfois faire intervenir les instances les plus hautes pour obtenir des cartouches.

C'est lui, écrit encore CLUSERET, page 243 de ses Mémoires, qui faisait dire par ses VERLET qu'on lui refusait des renforts, ce qui était faux.

Trouverait-on ce qui est vrai, à la page 176 des mêmes Mémoires de CLUSERET ?

Je n'employai jamais plus de 6000 à 6500 hommes pour la défense totale de Paris, de Saint-Denis à Charenton. Mes réserves, plus nombreuses, ne furent jamais employées.

Le 2 Mai l'infanterie se bat au corps à corps et l'artillerie batterie contre batterie, canon contre canon :

Les Versaillais, signale le Moniteur Universel, attaquent la barricade de la rue BORGHÈSE par le Boulevard BINEAU. Attaque préparée la veille par un tir d'artillerie de 3 heures. C'est à huit heures moins un quart que furent tirés les premiers coups de fusil. Les Gardes nationaux reculèrent d'abord et les troupes parvinrent jusqu'au boulevard d'INKERMANN. Mais, les mitrailleuses s'étant mises en batterie, les soldats durent s'abriter dans les maisons.

Des renforts envoyés de Levallois où étaient concentrés les Fédérés furent reçus sur le Boulevard Eugène par une averse d'obus envoyés par

Le Château de BECON

Pendis qu'on se battait au corps à corps dans Neuilly le bombardement sur Paris reprenait avec une effrayante intensité. Le Mont-Valérien était muet mais les batteries de Courbevoie, du Rond-Point des 3 Couronnes, du château de Bécon, de Bois-Colombes, d'Asnières tiraient à toutes bordées sur les remparts pour les empêcher de prendre part à la lutte qui avait lieu dans Neuilly.

Et le pavé reste toujours une arme favorite des résolutionnaires, écrit Paris-Journal du même jour :

Deux locomotives blindées ont été séparées et sont venues se placer à côté de celles qui attaquaient Asnières. En prévision de l'arrivée de locomotives blindées de Versailles les fédérés chargent de pavés quelques locomotives qui devront être lancées à toute vitesse contre les machines ennemies.

Le 3 Mai le combat se poursuit aussi furieusement que la veille. Le journal l'ESTAFETTE signale qu'une poudrière a sauté dans la nuit au fort du Mont-Valérien.

De PARIS-LIBRE :

Une maison située presque sur le quai du pont d'Asnières a été effondrée par les obus versaillais. Il y a beaucoup de victimes.

DU TEMPS

Les bastions de l'enceinte jusqu'au bastion 39, d'accord avec la batterie du Pont de Sèvres ont fouillé toute la nuit la plaine de Gennevilliers. Le dernier bastion avait surtout pris pour point de mire le Château situé à l'extrémité du village en face de Saint-Ouen (1). Il paraît que les versaillais se sont installés là. Les obus en ont du reste délogé un certain nombre.

Le Siècle, lui, nous donne plus de détails sur l'ensemble du front :

---

(1). Château du Duc de Richelieu.

Les Versaillais occupaient une partie du village de Neuilly, le parc Villiers ; ils étaient appuyés par leurs batteries du Mont-Valérien, de Puteaux, du Château de Bécon, du Moulin des Couronnes, d'Asnières, de Colombes et de Gennevilliers. Pour riposter à ces batteries versaillaises, les Fédérés en avaient eux-aussi élevé de nouvelles. Indépendamment des bastions on comptait sur champ de la batterie de la Gare Saint-Ouen qui envoyait des obus sur les batteries de Gennevilliers et de Colombes ; celle de Clichy postée en avant et vers la droite du village, enfin les batteries de Levallois-Perret.

Et sous les tirs croisés d'artillerie les deux infanteries attaquent, et contre-attaquent à la baïonnette.

Pendant que les feux de peloton alternaient avec les feux des mitrailleuses, poursuit le Siècle, toutes les batteries tonnaient avec fureur. Du point qui nous servait d'observatoire on voyait le Mont-Valérien entouré de feu ; le Château de Bécon et le Moulin des Couronnes s'allumaient de seconde en seconde, la gare d'Asnières tonnait moins et, chose rare, elle n'eut à peine si la batterie de Colombes se fit entendre 8 fois en une heure.

Du côté des Fédérés nous voyons au loin les bastions qui flanquaient le secteur de la Porte MAILLOT ; leurs canons envoyaient dans un éclair obus et boulets sur Courbevoie et le haut de Neuilly ; à droite, c'était la batterie de la gare Saint-Ouen, devant nous, celle de Clichy. Les TERNES, Batignolles même recevaient des projectiles dont certains firent éclater d'énormes incendies.

A ce moment, le spectacle était saisissant. Le ciel était embrasé ; une épaisse fumée, se repliant sur elle-même, couvrait en s'élevant ses spirales l'horizon d'un nuage noir, et, sur la terre, c'était comme des gerbes de feu.

Et l'on vit n'arrêter pas le combat. A une heure du matin on se battait encore.

Il faut croire que cette résistance acharnée incite les Versaillais à faire appel à d'autres moyens - Lissagaray signale en effet, pour cette nuit-là, une tentative versaillaise de se faire ouvrir une porte de Paris par trahison. La tentative échoue.

Le 4 mai PARIS-JOURNAL écrit :

Le combat d'artillerie engagé par les insurgés contre l'armée de l'ordre a pris une sorte de caractère de fureur.

De leur côté les rapports militaires fédérés transmettent :

Asnières : 4 heures du matin - Grêle de projectiles sur nos positions. Pas de victimes. Feux versaillais vivement éteints.

5 heures. Capitaine artilleur ROCHER fait éprouver grenades pertes à l'ennemi.

9 heures à midi, calme. Une heure : wagons blindés recommencent combat. Ennemi se replie. 3 heures : feux intermittents. Maison blanche à Asnières en feu. Près de là une autre s'enflamme par le feu des batteries de l'imprimerie Paul DUPONT.

Une heure du matin : les Fédérés ont pris une barricade à LA GRANDE JATTE. La position est conservée.

Asnières : midi à trois heures : Versaillais bombardent Clichy - ne nous font aucun mal. Trois heures : batteries de l'enceinte et wagons blindés dirigent leurs feux sur Asnières et Gennevilliers. Versaillais réduits au silence.

De 8 heures du soir jusqu'à 4 heures du matin les troupes de Versailles ont attaqué les nôtres. L'ennemi a été refoulé avec de grandes pertes de son côté. Le 17e Bataillon a eu 2 tués et 3 blessés.

Le Moniteur universel attire notre attention ce jour-là sur une autre méthode de combat utilisée par Dombrowski. Il semble bien qu'il s'agisse là en effet d'une sorte de petit commando fédéré ayant pour tâche d'effectuer une mission sur les arrières versaillais :

Une petite reconnaissance de Gardes nationaux qui avait passé la Seine en barque à la hauteur de l'île des RAVAGEURS et s'était dirigée vers Bois-Colombes a rencontré dans la grande rue du village une patrouille de soldats de la Ligne qui l'a forcée à regagner son embarcation. A la faveur de l'obscurité les fédérés ont pu exécuter leur retraite sur Clichy

dont les bastions les protégeaient de leurs feux.

Le 5 Mai le journal LE TEMPS signale :

Des mouvements de troupes ont été aperçus ce matin dans la presqu'île de Gennevilliers où les troupes de Versailles se sont formidablement abritées. Des batteries en nombre relativement considérable y ont été amenées et installées. Il est évident qu'une opération se prépare contre les bastions de face.

Effectivement tout ce remue-ménage n'est pas passé inaperçu :

Dans la nuit du 5 au 6, écrit le Moniteur universel, combat d'artillerie entre le Moulin de la Tour à Gennevilliers et les canons de la gare de Saint-Ouen.

Et un rapport spécial confirme :

Saint-Ouen : 6 heures du matin. En une heure nos batteries du Dock réduisent batterie versaillaise dans la presqu'île de Gennevilliers.

De son côté le 19e Bataillon attaque une barricade, Boulevard BINEAU.

Le Commandant en Chef versaillais écrit au général commandant le IIe Corps pour lui rappeler qu'une des lois de la guerre interdit toute exécution d'adversaires capturés. Le IIe Corps versaillais a opéré dans la presqu'île et le "Mon cher Général" auquel s'adresse MAC MAHON est prié poliment de respecter cette loi qui, sauf erreur, est également une des lois de l'honneur militaire.
Quand on demandera plus tard à Mac Mahon, le nombre de fusillés, le grand homme répondra : "Je n'en sais rien" tout comme le dernier abruti vous répond du haut de son képi d'adjudant : "Veux pas le savoir."

Le 6 mai Du côté d'Asnières, signale Paris-Journal, les combats d'artillerie ne cessent pas.

Et le Siècle rapporte :

Une foule nombreuse se pressait à la Porte Clichy cet après-midi pour suivre des yeux un épais nuage

de fumée couvrant toute la campagne dans la direction du Château de Bécon. On disait que Bécon avait été incendié dans la matinée par une batterie fédérée placée depuis 2 jours sur le pont de Saint-Vincent-de-Paul.

Le 7 mai

Paris-Journal signale :

Il vient d'arriver à BEZONS quelques canonnières qui sont prêtes à remonter la Seine.

Le Siècle fait état des combats de ce jour :

Ce matin, les fédérés se sont massés malgré le bombardement dans l'avenue du Rouet et la rue PERRONET et se sont portés en masse contre l'île de la Grande Jatte. Un pont de bateaux relie cette île à la terre ferme et une solide barricade défend la tête de ce pont improvisé.
Les fédérés étaient énergiquement secondés par les wagons blindés qui, du haut du pont d'Asnières ne cessaient de canonner l'île. Un certain nombre avait déjà réussi à franchir la barricade et à s'engager sur le pont, leurs camarades les suivaient. A ce moment des mitrailleuses embusquées dans l'île au milieu des fourrés ouvrirent un feu terrible. Les fédérés se replièrent sur leurs positions d'où ils engagèrent une fusillade très vive avec leurs adversaires mais de l'autre côté de l'eau.

De leur côté, les Versaillais ont poussé une pointe contre l'avenue BINEAU. Ils sont arrivés au pas de charge sur les maisons occupées par les Fédérés. Une de ces maisons, située sur la gauche de l'avenue et qui est entourée par un grand mur blanc a été pétardée d'une batterie acharnée. Les sapeurs avaient pratiqué une brèche dans le mur au moyen de pétards et s'étaient trouvés ainsi en présence des fédérés. Un horrible mêlée, à l'arme blanche, s'en est suivie.
Dans toutes les rues qui conduisent de Courbevoie à Levallois on se bat sans trêve.
Vive fusillade et crépitement de mitrailleuses dans Levallois et près du pont d'Asnières. Les Versaillais veulent dégager complètement les deux rives de la Seine et refouler les fédérés sur Clichy et Saint-Ouen.

Mais le front ouest tient toujours bon.

Jaroslas Dombrowski, escorté par 6 hommes, part à cheval pour la zone de combat. En cours de route il se confie à son ami le journaliste polonais Wolowski :

Je suis à cheval jour et nuit. Il faut être partout de sa personne.

Nous avons tout ce qu'il faut pour faire la guerre. Malheureusement le fer manque. Pourtant, les bataillons qui ont été au feu s'aguerrissent bien. Il n'y a que l'organisation qui marche de travers. Sans cela, j'aurais fait chanter aux Versaillais une autre chanson.

Savez-vous les bataillons qui m'aiment le plus ? Ce sont ceux que j'ai déjà menés au feu et qui ont perdu la moitié de leur effectif. L'autre moitié se ferait hacher pour moi et me suivrait au bout du monde. Aussi, avec eux, je résiste aux Versaillais dix fois plus nombreux. Vous vous contrairez de vos propres yeux quel petit nombre d'hommes j'ai à Neuilly. J'ai 1800 hommes contre 24.000 Versaillais. Cependant, les Versaillais ne peuvent avancer.

Et leur piétinement même s'avère très meurtrier : le Moniteur Universel du 5 mai écrit :

Un journal annonce qu'il y a actuellement à Versailles 18.000 blessés et que les pertes de l'armée régulière, morts ou disparus, se monteraient à 120.000 hommes.

le 8 mai au matin, écrit Lissagaray, 70 pièces de marine commencèrent à cogner l'enceinte depuis le bastion 60 jusqu'au Point du Jour.
Les Versaillais, traversant la Seine, s'établissaient en avant de Boulogne devant les bastions du Point du Jour et ouvraient une tranchée à 300 mètres de l'enceinte.

On lit encore dans Paris-Journal de ce jour :

La route de Gennevilliers n'est plus sûre maintenant. Depuis quelques jours il est tombé sur la route, dans la plaine et dans le village un certain nombre d'obus lancés par les batteries parisiennes. Avant hier un incendie considérable y a été allumé par un projectile qui est tombé sur des maisons du village.

On voit encore la trace de cet incendie dans le grenier de la maison située à l'angle des rues P. Zimbaud et du Bournaire, maison ayant appartenu au Maire montagnard de Gennevilliers TERLET.

Quelques rapports très brefs marquent encore cette journée :

Neuilly, Levallois, Asnières - Soirée très forte canonnade et fusillade.
Dans la nuit 215e Bataillon attaqué par Versaillais aux barricades PERONNET et BINEAU - Murs crénelés et tranchées. Ennemi repoussé avec grandes pertes. 215e à l'Ordre du jour.

4 heures du matin : reconnaissance versaillaise de 40 hommes à la Place Villiers - Elle est repoussée.

Asnières, matinée - l'ennemi canonne avec acharnement Fédérés font bonne contenance et réduisent l'ennemi au silence.

Et comme toujours il se trouve quelque rédacteur de journal pour souffler dans un mirliton qu'il confond avec un clairon :

Un obus, écrit un rédacteur de Paris-Journal, est tombé dans le fort du Mont-Valérien et nous avons appris un détail curieux. L'obus qui est tombé dans le fort a pénétré dans une chambre occupée par des marins. Il n'a blessé personne. Un oiseau seul a été atteint et l'obus lui a coupé les deux ailes.

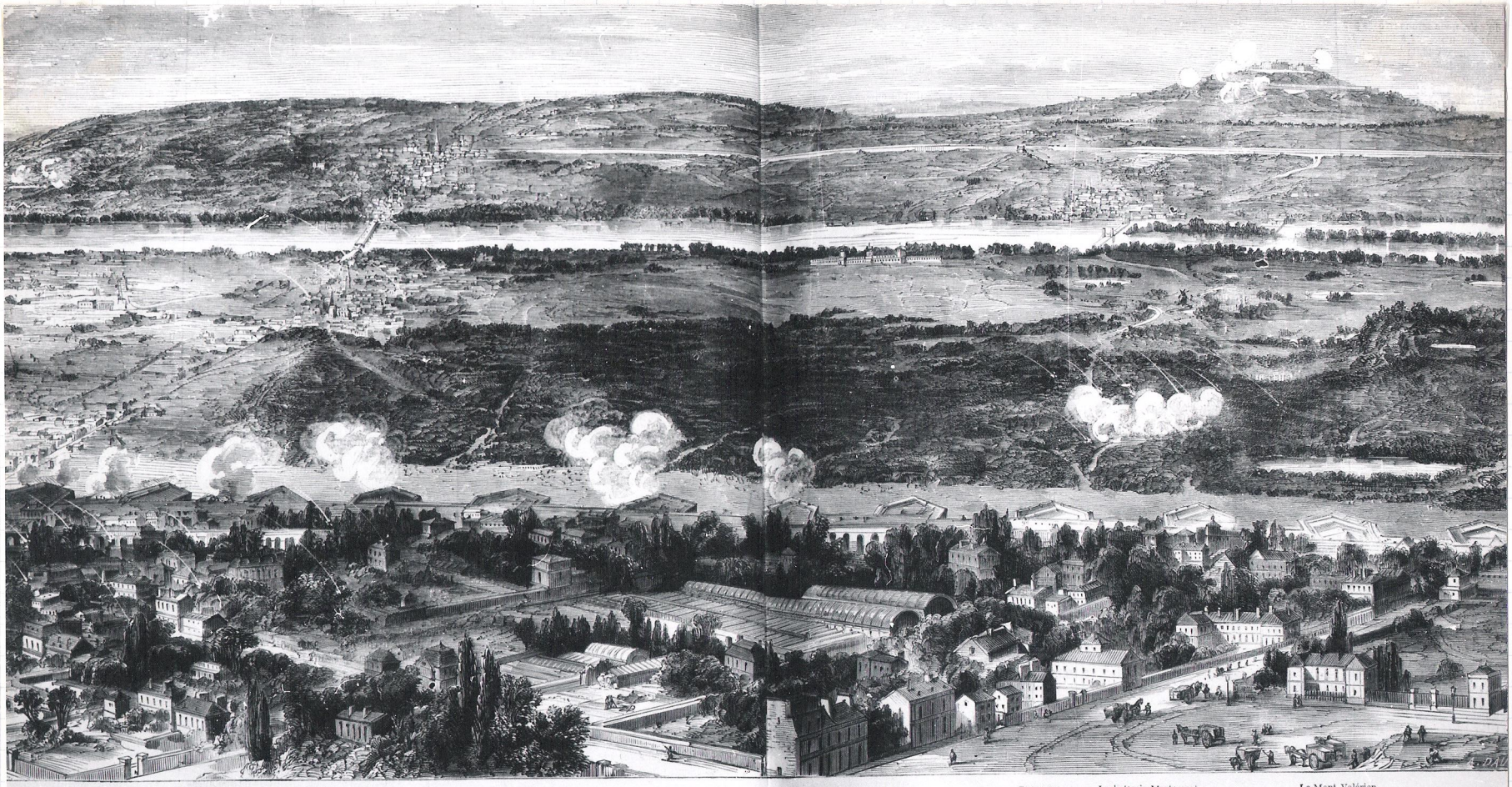
Hélas ! Aucun obus en aucune guerre n'a pu encore couper les ailes des plumitifs en mal de copie.

le 9 mai

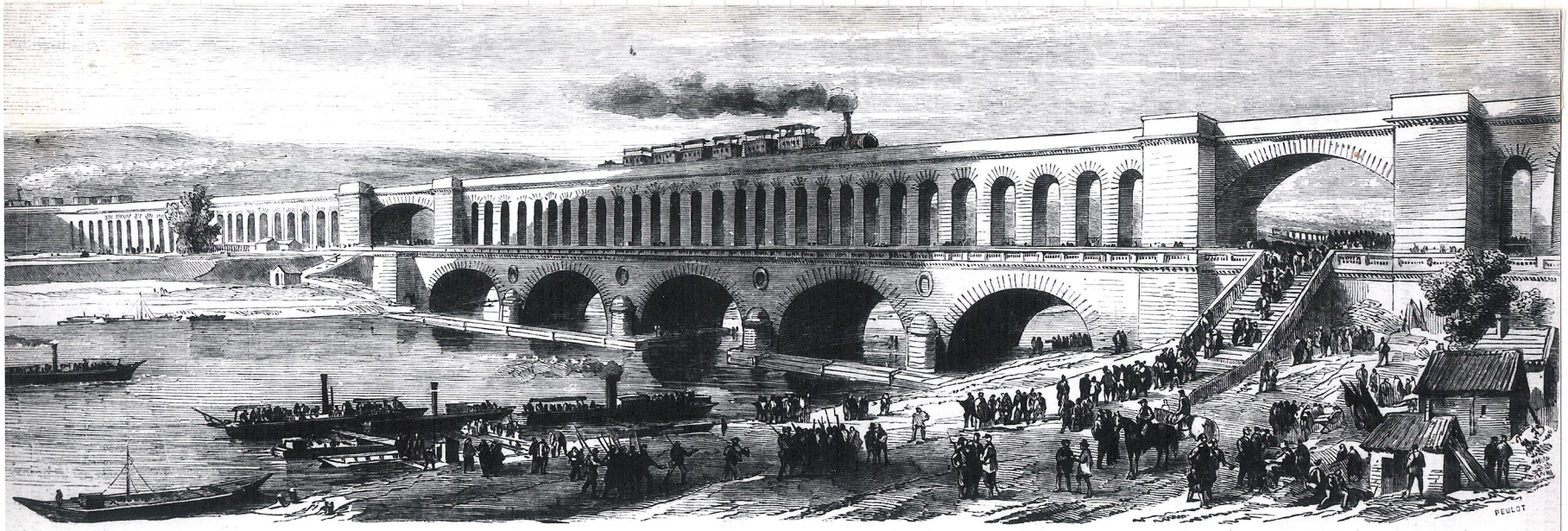
Et pendant qu'on se bat ici, de jour, de nuit, sans broncher un instant, c'est à nouveau le sommet qui vacille. Le Mot d'ordre publie la lettre de démission de Rossel dont les mots partent comme des balles d'une implacable mitrailleuse :

Chargé par vous, à titre provisoire, dit-il aux Citoyens Membres de la Commune, de la Délégation à la Guerre, je me sens incapable de porter plus longtemps la responsabilité d'un Commandement où tout le monde délibère et où personne n'obéit.

Lorsqu'il a fallu organiser l'artillerie, le Comité Central d'Artillerie a délibéré et n'a rien prescrit. Après deux mois de Révolution, tout le service de vos canons repose



VUE PANORAMIQUE DU BOIS DE BOULOGNE ET DES POSITIONS QUI LE DOMINENT. — (Vue prise d'un observatoire de Passy, par M. Provost.)



LA DÉFENSE DE PARIS. — Aspect du viaduc du Point-du-Jour, dernière station des bateaux omnibus en aval de Paris. — Barrages de la Seine. — (Dessin d'après nature de M. Provost.)

sur l'énergie de quelques volontaires dont le nombre est insuffisant

A monarrivée au Ministère, lorsque j'ai voulu favoriser la concentration des armes, la réquisition des chevaux, la poursuite des réfractaires, j'ai demandé à la Commune de développer les Municipalités d'arrondissement... la Commune a délibéré et n'a rien résolu.

... Ainsi, la nullité du Comité d'Artillerie empêchait l'organisation de l'artillerie, les incertitudes du Comité Central de la Fédération arrêtent l'administration, les préoccupations mesquines des Chefs de Légion paralysent la mobilisation des troupes...

Et Rossel de conclure :

J'ai deux lignes à choisir : briser l'obstacle qui entrave mon action ou me retirer.
Je ne briserai pas l'obstacle, car l'obstacle c'est vous et votre faiblesse. Je ne veux pas attenter à la souveraineté publique. Je me retire et j'ai l'honneur de vous demander une cellule à Mazas.

Mots durs, sans doute, dont on ne peut toutefois pas dire qu'ils aient été injustifiés. L'homme qui les écrivait courait le double risque, à court terme de la prison du côté fédéré, à plus long terme de sa tête du côté versaillais.

Entre Versailles et la Commune il n'avait pas hésité, apportant son épée, son courage, son expérience et son talent militaires à cette dernière. Simple compagnon de route de la Révolution, c'est fort possible, mais n'est-il pas des compagnons de route avec lesquels, en s'épaulant mutuellement, on peut avoir des chances d'aller plus loin que prévu ?

Officier de métier rien ne l'avait préparé à devenir le Chef suprême d'une armée révolutionnaire. S'étant élevé au même sursaut de militaire consciencieux, qui l'avait fait se rebeller contre la pagaille désastreuse de l'armée de métier, le faisait se rebeller à nouveau contre une pagaille menant à des résultats identiques sous le drapeau cette fois de la Révolution. Rossel étonne beaucoup dit, et peut-être médit, ne fut peut-être après tout qu'un grand, peut-être trop grand homme, malheureusement incompris par certains qui n'étaient jamais que des nains.

Au moment où le péril se rapproche l'armée des Commu-

narols est à nouveau décapitée et ceux qui dirigent la Commune, imperturbablement, délibèrent. Un cri jaillit pourtant, tombant comme un pavé au beau milieu de cette sinistre. C'est le vieux DELESCLUZE (étant ainsi ses dernières forces en son dernier combat :

> Il y a 80 pièces qui nous menacent de MONTRETOUT et vous discuter. Vous discuterez quand le drapeau tricolore flottera sur le fort d'Issy. La trahison nous enveloppe de toutes parts.

Moins peut-être la trahison que le résultat d'une tactique. Dans la mesure en effet où une résolution a délibérément choisi de demeurer statique, de se tenir sur la défensive, serait ce à l'intérieur d'une enceinte fortifiée, n'est-il pas clair que tôt ou tard le reflux de la réaction viendra battre ses murs, les entourer, chercher la faille par où déferlera l'assaut de la tempête.[9]

S'il n'y avait encore que ces 80 pièces d'artillerie. Les Versaillais ont à présent disposé, de Genneviliers à Meudon, jour après jour, batterie après batterie, la courbe impitoyable d'un arc en ciel de feu. La perte des deux forts du Sud, qui tenaient en respect jusqu'alors l'artillerie versaillaise ne peut que rendre plus vulnérable le seul point faible de l'enceinte que constitue le saillant du Point du Jour.

Sur le front ouest, dans le même temps, ce sont les fusils qui discutent :

> Un nouveau combat engagé hier, écrit le Moniteur Universel, dans la soirée a quelque peu changé les positions des combattants. Après une lutte très vive les soldats ont abandonné la barricade de la rue PERRONET dont ils s'étaient emparés avant hier. Mais d'un autre côté ils occupent plus de la moitié du village de LEVALLOIS et s'avancent chaque jour vers la barricade du Pont d'Asnières qu'ils n'ont pu emporter de front.

10 mai — L'arbre oscille à la cime mais les racines tiennent bon. Du 10 au 21 mai, écrit COULOMB dans son Histoire de Neuilly

> c'est le 257e Bataillon Fédéré qui tiendra la barricade du Boulevard INKERMANN. Il a relevé le 117ème

Douze jours et douze nuits de combat. Par bonheur P. COULOMB a retrouvé les noms de ceux qui commandèrent de tels hommes

Commandant = DUPRAT, employé de Chemin de Fer; Capitaines = MONNEAU, serrurier et BAZILE, employé de commerce; Sous-Lieutenant = DESDOUETS, jardinier; Adjudant ORSI, chaudronnier.

L'un des gardes, apprenti bourrelier, BESSON, est âgé de 15 ans.

La lutte est incessante, rapporte le Moniteur Universel dans Neuilly, Levallois, Champerret et entre les deux rives de la Seine d'Asnières à Clichy. Les locomotives blindées de la gare Saint-Ouen ont tiré sans relâche sur Colombes tandis que le Moulin de la Jour, à Gennevilliers, recevait quelques obus lancés par la batterie que les Fédérés ont installée près de l'imprimerie Paul DUPONT.

De leur côté les rapports fédérés signalent :

Le 87e Bataillon a soutenu une lutte à Asnières. A eu l'avantage. Midi assez calme. 3 heures ½ = wagons blindés ouvrent un feu très nourri. Clichy = toujours canonnade.
Montmartre = on signale des lumières du Château de Gennevilliers pour établir batteries pour gêner batteries Montmartre.

Le 12 mai

Une ligne, une seule, dans un rapport fédéré. Ceux qui se battent ne sont pas des bavards.

Depuis 3 heures lutte incroyable du côté des Fédérés. Versaillais fuient de toutes parts.

Et le journal LE SIECLE indique :

Un grand mouvement a été entrepris par les troupes régulières ayant pour but de dégarnir complètement le pont d'Asnières. Cette opération a été conduite de 3 points. Pendant qu'à gauche la redoute de Gennevilliers croisait ses feux avec les batteries du moulin situé en avant du Château de Bécon (le Moulin des Bruyères) la Ligne s'avançait jusqu'à la rive droite de la Seine.
Les Fédérés ont opposé à ce mouvement leurs batteries de la gare Saint-Ouen, les canons des bastions, les mitrailleuses et surtout les wagons-blindés. Le combat s'est prolongé bien avant dans la nuit du côté d'Asnières. Au jour, le lieu de la lutte s'est déplacé. Neuilly, Levallois et Sa-

Granville sont devenus champs de bataille.

Les Versaillais ne s'en remettent pas encore à la seule valeur de leurs officiers et de leurs armes. Et ils espèrent que la trahison pourrait venir à la rescousse :

> BERNFOND prit la suite, écrit LISSAGARAY, et, lui aussi garantit la livraison des portes d'Auteuil et Dauphine pour la nuit du 12 au 13 mai. M. THIERS s'y laissa prendre encore et expédia tout un matériel d'escalade. Plusieurs détachements furent dirigés sur le point du jour et l'armée se tint prête à suivre. Au dernier moment les profondes combinaisons des conspirateurs échouèrent, et, comme le 3, l'armée revint à court de lauriers.

PICART, le Ministre de l'Intérieur de THIERS, a déjà essayé, en payant sonlemps, d'acheter DOMBROWSKI. La somme offerte, 4 millions de francs, exorbitante pour l'époque (un garde national touchait 30 sous par jour), est à elle seule étonamment révélatrice. On est prêt à Versailles à mettre n'importe quel prix pourvu que disparaissent ce petit officier polonais de malheur, qui n'est même pas décoré, et son fantôme d'armée qui hantent les nuits (tout comme d'ailleurs les jours) des généraux versaillais.

On essaiera de l'assassinat. On ne trouvera pour le tenter que deux prototypes d'abrutis qui se feront éliminer comme deux punaises qu'on écrase.

Et ce jour-là PICART remet à WOLOWSKI, dans son bureau, à Versailles - il a cru trouver mieux pour l'émigré polonais. un laissez-passer vierge. Il n'a qu'à y marquer son nom. Il pourra franchir la frontière.
WOLOWSKI remet le papier à DOMBROWSKI :

> Voici mon laissez-passer à moi, répond ce dernier simplement la main sur la garde du sabre. Je viens d'envoyer à Londres ma femme et mes enfants. Quant à moi, c'est fini, je dois périr. A Paris ce sont des fous, à Versailles, des lâches. Si ces derniers s'aperçoivent qu'ils peuvent avoir le dessus ils ne reculeront devant aucune extrémité.

Et il ajoute :

> Je le regrette bien, car, dans le nombre il y avait beaucoup de gens élevés, mais ils n'avaient point de sens pratique. Ils s'amusent à renverser des monuments. Ils décrètent, ils décrètent sans cesse, au lieu de former des bataillons.

Un demi-siècle plus tard, lors de la première révolution russe -

zieuse du prolétariat, LÉNINE disait :

Pour être un bon révolutionnaire il faut avoir la foi du militant bolchévik doublée encore du sens pratique de l'homme d'affaires américain.

Tout comme ROSSEL, le militaire DOMBROWSKI porte un jugement très dur sur les Chefs fédérés. A la dispa-rence toutefois de ROSSEL, DOMBROWSKI, tout en déplo-rant les erreurs de ses amis, va demeurer à leurs côtés. Et ainsi ROSSEL livrera l'ultime combat lié au poteau d'exécu-tion versaillais, le révolutionnaire DOMBROWSKI le livrera le sabre en main.

13 mai

Et aussi stupéfiant que cela puisse paraître, à quelques jours de la semaine sanglante, c'est lui, surcharpentier, et non l'ennemi, sa poignée d'hommes face à un Corps d'Ar-mée, qui est passé à l'offensive. Et ce n'est pas lui qui le dit c'est l'ennemi lui-même, le Maréchal de Mac Mahon, Commandant en Chef versaillais, dans son rapport :

Pendant tout ce temps le 1er Corps reste sur la défen-sive à Neuilly et Asnières où la canonnade et la fu-sillade sont journalières et continues. Dans la nuit du 13 des places d'armes étaient construites à 200 mètres de la contrescarpe des bastions, des batteries établies aux extrémités des lacs et des embuscades dans leurs îles.

On lit, dans le journal LA VERITÉ :

La canonnière fédérée L'ESTOC est coulée.

Et, dans un rapport militaire fédéré :

Asnières : soirée, violent combat d'artillerie. Les Versaillais envoient une quantité innombrable de projectiles sans nous faire éprouver de grandes per-tes. Les fédérés à la tête desquels était le Com-mandant COTTEREAU qui mérite d'être cité à l'ordre du jour ont riposté avec énergie et sang froid et obligé l'ennemi à cesser le feu.

Les Versaillais ont dû utiliser des projectiles incen-diaires. Dans la nuit l'incendie transforme en cathé-drale de flammes la grande rue du village d'Asnières.

Le 14 Mai

Le combat se poursuit avec autant d'acharnement, de jour, de nuit, sur le pont ouest. Asnières et Gennevilliers se succèdent sous un feu roulant d'artillerie. La Porte de Clichy tire sur le Parc d'Asnières, la Batterie des Docks de Saint-Ouen sur les reconnaissances versaillaises, Montmartre sur Bécon, les Versaillais sur Neuilly. Le Siècle annonce :

La canonnade provoque un incendie à Gennevilliers. A 4 heures du soir, les Versaillais jettent un pont à Clichy et tentent de passer la Seine sous la protection des canons de Gennevilliers. Canonnade sur l'île des Ravageurs où quelques détachements avaient pris position pendant la nuit. Les Fédérés évacuent.

La Vérité ajoute :

Pendant toute la nuit les batteries versaillaises ont couvert de centaines de projectiles le pont d'Asnières, le village de Levallois et les remparts de la Porte d'Asnières. L'assaut versaillais est repoussé.

On lit encore dans Paris-Journal :

Pendant l'avant-dernière nuit a eu lieu un engagement très meurtrier entre les troupes de Ligné et les insurgés du côté de l'île de la Grande-Jatte. Les Gardes nationaux ont tenté de traverser la Seine sur un pont improvisé et se sont avancés imprudemment ne croyant pas nos avant-postes aussi près. L'engagement eut lieu à la baïonnette et les insurgés restèrent en grande partie sur le terrain, tués ou blessés.

Lissagaray s'est rendu sur cette ligne de feu et il nous la décrit ainsi :

Nous avons quelque chance d'arriver au Boulevard Pereire en rasant le côté gauche de l'avenue des Ternes. De là, jusqu'à la Porte Maillot tout le monde a le même âge. Quelques minutes d'accalmie nous gagnons la Porte ou plutôt l'amas de décombres qui en marque la place. La gare n'existe plus, le tunnel est comblé, les remparts coulent dans les fossés.
Des salamandres humaines s'agitent dans ces débris. En avant de la porte, presque à découvert, il y a 3 pièces que commande le Capitaine La Marseillaise ; à droite, le Capitaine Rochat, avec 5 pièces, à gauche le Capitaine Martin avec 4. Montéret, depuis 3 semaines, tient cette avancée dans un ouragan d'obus. Le Mont-Valérien, Courbevoie et Bécon en ont lancé plus de 8000.
Dix hommes suffisent à ces 12 pièces, nous jusqu'à raccin

tuze, le tasse et les bras noirs de poudre. CRAON, mort à son poste, manoeuvrait à lui seul 2 pièces de 7. Un tire-feu de chaque main il faisait partir en même temps les deux coups. Le seul qui ait survécu de la 1re équipe, le matelot BONAVENTURE, a dû ses camarades s'envoler en morceaux. Et cependant on tient et ces pièces sautent démontées se renouvellent.

Les Versaillais ont bien souvent tenté et peuvent tenter des surprises. Nuit et jour MONTERET veille. Il peut, sans se vanter, écrire au Comité de Salut Public que tant qu'il y sera des Versaillais n'entreront point par la Porte MAILLOT.

Chaque pas vers la MUETTE est un défi à la mort. Sur le rempart, près de la Porte, un officier agite son képi vers le Bois de BOULOGNE. Des balles sifflent autour de lui. C'est DOMBROWSKI qui s'amuse à engueuler les Versaillais des tranchées. Le général nous mène au Château de LA MUETTE, un de ses quartiers généraux. Toutes les chambres sont percées à jour par les obus. Ils s'y tiennent cependant, y font tenir les siens. On a calculé que ses aides de camp duraient en moyenne 8 jours.

Il ne reçoit aucun renfort, malgré ses dépêches à la Guerre, croit la partie perdue et le dit trop souvent. C'est là mon seul reproche. Vous n'attendez pas que je justifie la Commune d'avoir accepté le concours de démocrates étrangers.

DOMBROWSKI nous accompagne à travers PASSY jusqu'à la Seine et montre d'un geste triste les remparts à peu près abandonnés. Des obus broient ou fauchent les abords du Chemin de fer. Le grand viaduc s'écroule en plusieurs endroits. Des locomotives blindées ont été faussées, culbutées. La batterie versaillaise de l'île BILLANCOURT tire au nez de nos canonnières, en coule une à ce moment-là, l'ESTOC. Une vedette recueille l'équipage et remonte la Seine sous le feu qui la poursuit jusqu'au Pont d'IENA.

Les remparts sont abandonnés, dépourvus d'artillerie. Rien autour LISSAGARAY note encore :

Devant l'Ecole militaire cent bouches à feu restent inertes, encrassées, à 1500 mètres des remparts, à deux pas de la guerre.

Du côté versaillais, par contre, comme le signale le Lieutenant-Colonel HENNEBERT, la concentration d'artillerie s'opère méthodiquement :

Les batteries de BOULOGNE et BILLANCOURT sont composées de 20 pièces de 24, 4 pièces de 24 court, 20 pièces de 24 long, 10 mortiers de 27, 12 de 22, 14 de 15, en tout 80 bouches à feu. Le Mont-Valérien est renforcé de 16 canons de 16 de marine. BECON reçoit 5 autres pièces de 16. MONTRETOUT dispose de 60 bouches à feu tirant chacune plus de 40 coups par 24 heures en attendant l'arrivée de 10 autres pièces de marine de 16.

Et pourtant, en dépit de la disproportion effarante du nombre de canons, les extraordinaires artilleurs fédérés ne se laissent pas décourager pour autant reconnaît l'officier versaillais :

On apprend, poursuit-il qu'ils ont réarmé les Buttes Montmartre et qu'ils battent Gennevilliers. Ils occupent encore Le Vallois et une partie de Neuilly. Deux locomotives blindées font assez de mal à Asnières et Colombes.

Elles ont tenu jusqu'à la fin ces locomotives blindées prodiguant efficacement le plomb droit de DOMBROWSKI.

Le 15 mai des rapports font état encore de combats d'artillerie et d'infanterie

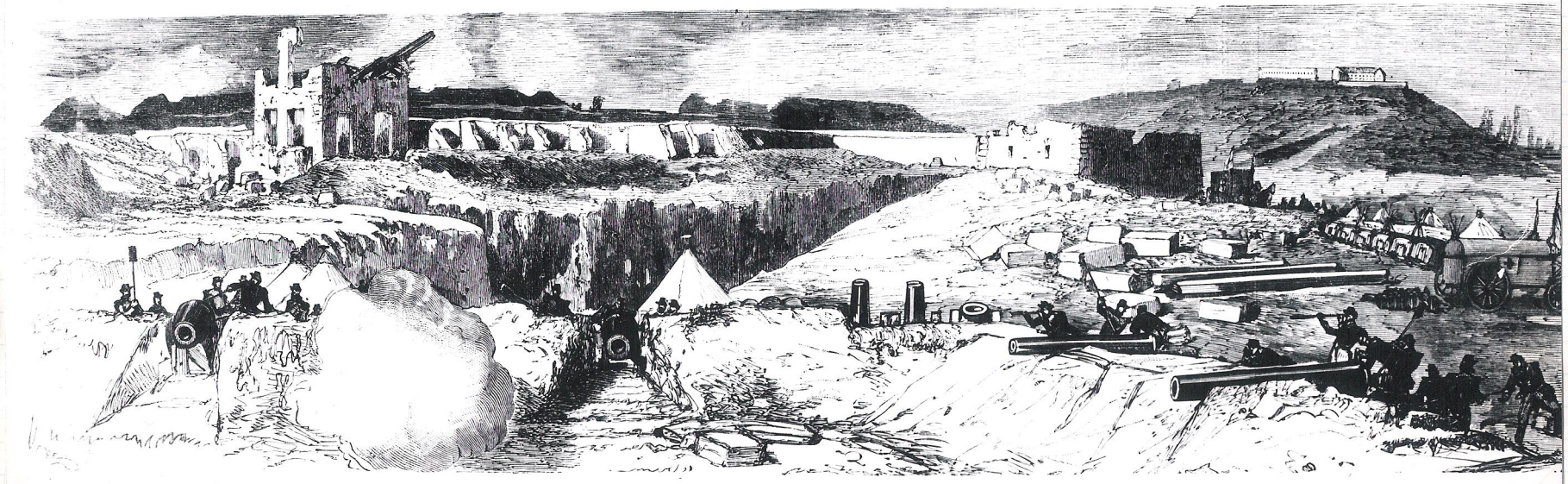
La batterie des Docks de Saint-Ouen, commandée par le Commandant JEANNIER, a fait taire le feu d'une batterie des versaillais en avant du Pont de Clichy
Asnières, Clichy, Pièces d'artillerie. Saint-Ouen fait subir des pertes sensibles aux Versaillais et les force toujours à se replier.
Soirée Asnières. On annonce comme certain l'incendie du Château de BECON. Wagons blindés pourrissent les positions de BECON et de la TOURELLE.
Neuilly = soirée = fusillade et canonnade à la barricade de RONNET tenues par le 17H[e] et le 117e Bataillons.

Neuilly, soirée du 15. Le 88e Bataillon s'est très bien conduit à la barricade PERONNET. Le 159e et le 17H[e] sont dignes d'éloges. On a démoli une maison où se trouvait un poste versaillais. Aucun homme n'a pu s'échapper.

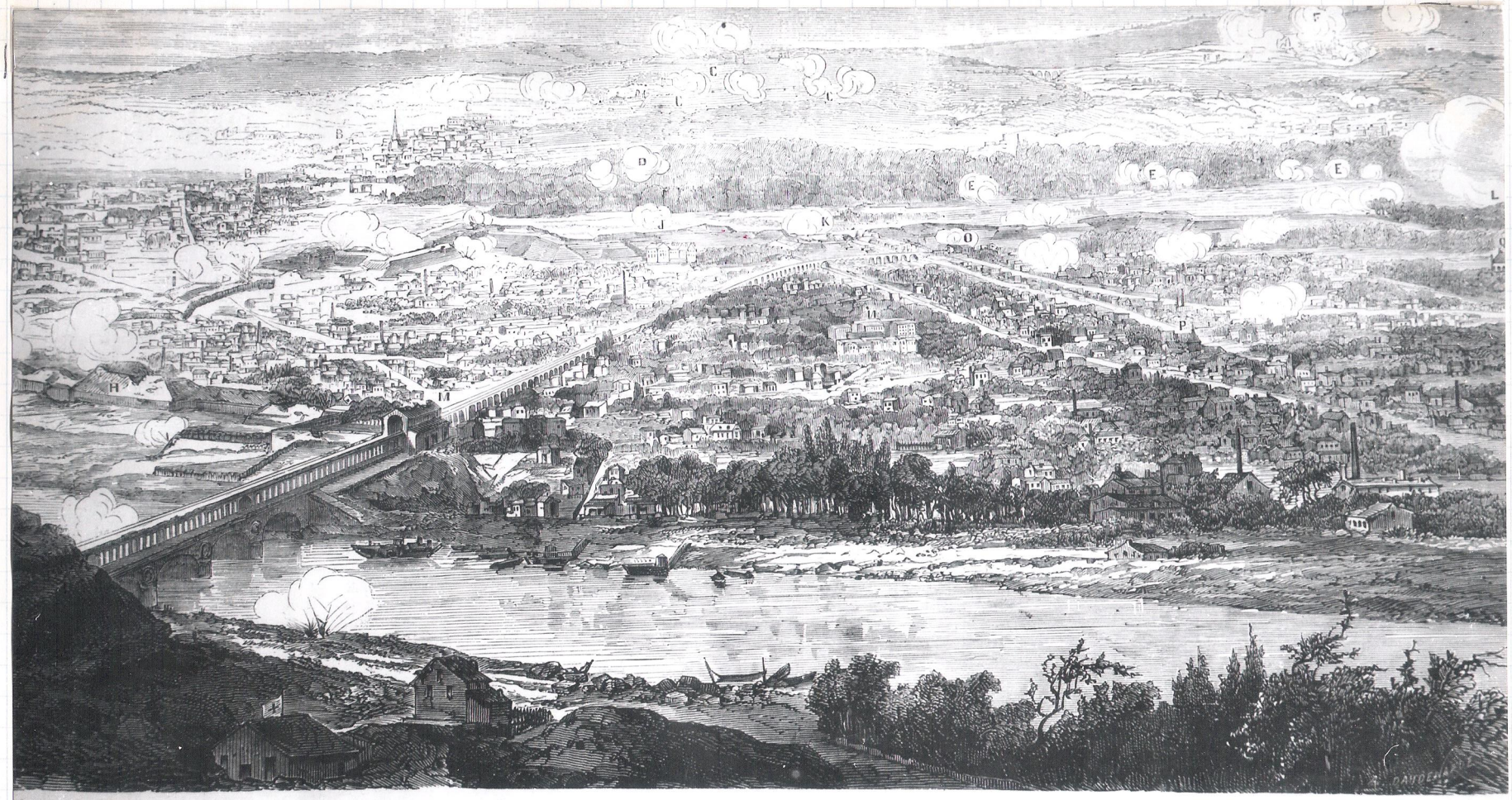
Tenue sous le feu des canons fédérés de Saint-Ouen la plaine de GENNEVILLIERS ne se traverse pas sans danger. Les convois versaillais en font chaque jour l'expérience. Comme d'ailleurs les ci-



« Dans la nuit du 13, des batteries étaient établies aux extrémités des lacs. » (Voir page 306.)



Vue de la partie supérieure des batteries de Montretout. — Véritable bombardement par les batteries de Montretout. (Voir page 307.)



LE SECOND SIÉGE DE PARIS. — **Ensemble des positions respectives des combattants, du côté ouest de Paris, le 13 mai.** — (Dessin d'après nature, par M. P. Sellier.)

vils parisiens qui tentent de s'enfuir à Versailles -

Pour aller de Saint-Denis à Versailles, écrit Maxime VAUVERT, il faut traverser dans toute sa longueur la presqu'île désormais fameuse de Gennevilliers, passer Villeneuve la Garenne, Gennevilliers, Colombes, prendre à Nanterre la grande route de Cherbourg qui mène à Saint-Germain et Versailles. Le voyage n'est pas sans danger. Avant de toucher à Gennevilliers, dans le village qu'on traverse et dans cette partie de la plaine qui verdoie entre ce point et Colombes, les obus pleuvent nuit et jour. Les batteries fédérées du Pont d'Asnières et du Pont de Clichy, ainsi que les wagons blindés de Levallois envoient incessamment leurs projectiles sur la route et les villages, trouant les maisons, brisant les arbres, tuant les cultivateurs et les voyageurs inoffensifs, quelquefois coupant en deux une voiture qui se trouve pour son malheur sur la trajectoire de l'obus.

Malgré tous les dangers dont est semée la route de St Denis à Versailles, malgré les obus et les boîtes à mitraille qui éclatent à chaque pas, la circulation des piétons, des voitures n'en est pas moins prodigieuse. Des omnibus de toute forme et de tout âge, des coucous rescucités, des cabriolets fantastiques sillonnent cette plaine que la nature a faite si fertile et dont la guerre civile fait un champ de mort. Le passage le plus dangereux est la traversée de Gennevilliers et la bifurcation des 4 routes à l'endroit où le chemin de Gennevilliers à Colombes (1) coupe la route d'Argenteuil à Asnières. Là il faut avoir l'oeil au guet, interroger à chaque instant l'horizon que bornent les buttes MONTMARTRE. Les obus dans l'air y sont plus communs que les hirondelles, et, dans cette région malsaine les gens avisés descendent de voiture et font le chemin à pied.

Le 16 mai de PARIS JOURNAL -

Un engagement assez vif a eu lieu pendant la nuit dernière du côté d'Asnières. Les insurgés s'étaient portés dans l'île des Ravageurs et, protégés par les

---

(1) Ce que l'auteur ne dit pas, mais qui explique précisément cette avalanche d'obus fédérés, c'est l'emplacement, à cet endroit précis d'une batterie d'artillerie versaillaise.

arbres et les massifs, tiraillaient sur nos troupes campées sur la rive opposée. Sur toute la ligne qui s'étend d'Asnières à Montretout un violent combat d'artillerie semble engagé

LA VERITÉ de son côté fait état d'un violent combat dans le secteur Asnières-Clichy :

Un immense incendie a été allumé à Clichy, à quelque distance de l'imprimerie Paul DUPONT. Jusqu'à minuit le ciel reflétait une vaste nappe rouge qui s'étendait au dessus de toute la presqu'île de Gennevilliers.
Les Versaillais rétablissent le pont de bateaux et le passage a immédiatement commencé. Les Versaillais avancent jusqu'à Clichy après avoir reçu des renforts. Ils construisent un autre pont aux RAVAGEURS. Les Fédérés de Clichy soutiennent le choc. On se bat jusqu'au jour. Les Fédérés se concentrent route d'Asnières et passent à la contre-attaque. On se bat jusqu'à la nuit.

Montmartre tire sur Gennevilliers et Bécon.

le 17 mai rapport des artilleurs de Saint-Ouen :

Nos batteries ont fait assez de dégâts dans les rangs des Versaillais. Les batteries des Docks et le bastion 39 continuent leurs feux sur l'église de Gennevilliers. D'après nos renseignements 600 Versaillais s'y seraient retranchés.

Neuilly : Versaillais attaquent par deux fois. Sont vigoureusement repoussés. Le 25e Bataillon s'est conduit dignement. Les Versaillais construisent une barricade Boulevard BINEAU.

Pour la 4ème fois la Commune a changé de Délégué à la Guerre. Et cette tâche, d'autant plus écrasante à présent que l'assaut décisif est imminent, a été attribuée à DELESCLUZE dont l'âge et la santé chancelante grignotent déjà peu à peu l'existence. Comme celle de la Commune elle même la fin de l'homme est toute proche. Et l'ancien de 1848, portant cette double croix de deux révolutions mort-nées, montera péniblement, s'appuyant sur sa canne, jusqu'au sommet d'une barricade comme au sommet d'un Golgotha. Attirant là durant un bref, très bref instant, sur lui, toute la fureur que l'orage accumule pour foudroyer un vieux chêne.

le 18 mai c'est encore DOMBROWSKI qui contre attaque et avec succès.

Nous l'apprenons par un rapport fédéré que publie le journal L'ESTAFETTE :

Guerre à Salut Public = Capitaine d'Etat Major arrive au grand galop de la Muette. Versaillais chassés des tranchées
Asnières = soirée. Zouaves pontificaux construisant des épaulements ont été chassés par l'intensité de notre feu
Neuilly = minuit à 6 heures du matin. Grand combat d'artillerie. Francs-Tireurs de la Commune ont donné dans le Bois de Boulogne. Conduite superbe devant l'ennemi.

Il faut bien croire que oui car le général versaillais BOURELLY le confirme :

DOMBROWSKI réussit, écrit-il, à détruire dans une sortie quelques uns des travaux d'approche de l'armée de Versailles en avant des remparts vers Auteuil

L'artillerie de son côté donne à fond. Montretout tonne sur Auteuil, Passy, le Point du Jour. Et la batterie fédérée de St Ouen démonte une batterie versaillaise dans le parc du Château de Gennevilliers. Quant à la Porte Maillot c'est son commandant en personne qui trouve quelques instants pour griffonner un rapport

8 heures du soir = le matin à 3 heures vive fusillade Bois de Boulogne. Attaque très vive. J'ai donné l'ordre de tirer pour protéger l'action. L'ennemi a battu en retraite à 4 heures. Le feu du Mont-Valérien couvrant la Porte Maillot n'a eu aucun résultat sauf 2 hommes blessés à l'avancée. J'ai ordonné un tir à toute volée quand l'ennemi a été en pleine déroute. Nos efforts ont été couronnés de succès. Les Versaillais ont fui. Tant que je serai à la Porte Maillot vous pouvez être assurés que jamais l'ennemi n'entrera
5 heures ½ l'ennemi attaque de nouveau. Nous ripostons avec vigueur. Notre artillerie est foudroyante. Je vous donnerai mon avis action finie.

le 19 mai — Les Versaillais installent encore des canons à Gennevilliers. A Asnières, signale un rapport militaire

Versaillais ont tenté d'attaquer. Au bout d'une heure leur feu a été complètement éteint. Nuit. Convoi d'artillerie se dirigeant sur Gennevilliers dispersé par les batteries

de Clichy 9 heures = feu très violent du côté de l'ennemi.

Le 20 mai

C'est dans le Bois de BOULOGNE, écrit le MONDE ILLUSTRÉ, que les travaux d'approche serrent de plus près les fortifications. Appuyés à droite sur BOULOGNE ils s'étagent par parallèles successives reliées par des batteries et coupent tout le bois par LA MUETTE, les lacs et le jardin d'acclimatation.

De même, sur COURCELLES, LEVALLOIS et CLICHY l'action, si longtemps hésitante, paraît décidément se rapprocher du mur d'enceinte. Le bombardement commence à atteindre LES BATIGNOLLES. Les Versaillais, maîtres de l'île des RAVAGEURS, établissent un pont afin de pouvoir cerner CLICHY et forcer les Fédérés à rentrer tout à fait dans PARIS.

Les Versaillais n'ont donc pu avancer, faute de pouvoir le faire à découvert, cloués au sol depuis 2 mois par Dom BROWSKI, que grâce à ce travail de sape qui leur assure de plus, en vue de l'assaut décisif, des bases plus sûres de départ pour l'infanterie. L'inutilisation d'autre part de la plus grande partie de l'armement lourd fédéré leur a donné toute latitude d'armer leurs propres batteries lourdes. Et celles-ci disposées en arc de cercle, de Gennevilliers à Billancourt, désintégreront le front ouest sous une concentration de feu que ne connut à aucun moment la guerre de 1870.

Il n'y avait point d'artillerie à BUZENVAL, GARCHES, MONTRETOUT, à la sortie de janvier dernier. Seuls des hommes que leurs godillots plantaient inexorablement dans la boue étaient déracinés par l'artillerie prussienne qui, elle, était bien là.
En ce mai 1871, sur ce seul MONTRETOUT, on compte 80 pièces de gros calibre. Chacune d'elles peut tirer à la cadence de 20 coups par heure, 4000 coups par jour, 32000 coups par jour pour la batterie entière. On estime à 1 million de francs par jour le coût total des munitions employées par l'artillerie versaillaise = l'équivalent de 20 fois le budget annuel d'un village comme Gennevilliers.

"Le nombre des projectiles, signale Paris-Journal, lancés en 24 heures ne sera pas inférieur à 26000". Et le méticuleux Lieutenant Colonel versaillais HENNEBERT totalisera de son côté du 20 au 23 mai au soir 138500 coups.

Du haut de MONTRETOUT, écrit Maxime VAUVERT, on découvre tout le bois de Boulogne, tout Paris et tous les coteaux de MEUDON. On tient à portée de son canon tous les bastions, toutes les barricades, tous les ouvrages de PASSY, d'AUTEUIL, du POINT DU JOUR. On prend en enfilade GRENELLE et VAUGIRARD et les obus portent jusqu'à ISSY et VANVES.
La seule position que ne peut atteindre MONTRETOUT est le bastion du POINT DU JOUR qui regarde la Seine et que foudroie le MONT-VALERIEN de ses batteries basses.
Le tir combiné des deux forteresses tient sous ses feux près d'un tiers de la circonférence de Paris, 30 bastions, du n° 50 au n° 80, sur 54 que défendent les Fédérés.
Depuis son armement la hauteur de Montretout ne cesse de se couvrir de nuages de fumée blanche du milieu desquels s'échappent le jour et la nuit les éclairs caractéristiques des pièces de canon. Les détonations presque continues s'entendent de 10 lieues à la ronde et leur formidable roulement fait juger de la terrible besogne qu'accomplissent ces batteries.

Montretout est en train de conquérir sa célébrité militaire. Que n'a-t-il pu tonner contre les Prussiens ?

Et ce bombardement par MONTRETOUT dure déjà depuis des jours et des nuits. Mais ce jour là :

A 9 heures précises, écrit le journal L'ESTAFETTE, les batteries de BICETRE, BOULOGNE, composées de 30 à 40 pièces ont été démasquées et ont tiré plus de 4.000 coups par heure. En même temps MONTRETOUT et le MONT-VALERIEN bombardaient sur la Porte MAILLOT et les remparts. AUTEUIL et le POINT DU JOUR sont bombardés avec un acharnement inouï par BRETEUIL, LES MOULINEAUX, CLAMART, ISSY.
Les Portes MAILLOT, DAUPHINE, LA MUETTE, PASSY, AUTEUIL, LE POINT DU JOUR ont subi le plus effroyable bombardement qu'on n'ait jamais entendu. Les batteries d'approche ont repris le soir leur attaque avec plus de furie. L'enceinte résiste.

Les batteries de brèche avaient ouvert le feu dans le Bois de Boulogne, note LE MONDE ILLUSTRÉ. Elles tiraient sur le rempart avec des boulets pleins à pointe d'acier pendant que les mortiers rendaient

inhabitables les environs des chemins de ronde. C'est à 350 mètres environ des remparts que ces batteries fonctionnaient.
A COURBEVOIE, une terrible batterie de 19 pièces de marine avait été installée. Elle était commandée par un Capitaine de Frégate. Elle tirait sur les bastions des TERNES et surtout sur les groupes de Fédérés qui campaient entre le Pont et la Porte d'Asnières.

Sur le front ouest des milliers de coups de tonnerre claquent dans le ciel en même temps. L'hallucinant orage rebondit sur la terre d'où giclent des éclairs, des flammes, de fulgurantes gerbes de feu. Monte ensuite plus lentement une fumée noire, épaisse, qui va être la nuit du dernier jour du front ouest.
Des maisons croulent en exhalant un dernier souffle de poussière, vomissant dans les rues les entrailles de leur mobilier - 500 d'entre elles gisent à Neuilly, 240 à Asnières.

Les maisons ne résistent pas à pareil pilonnage. Des hommes essaient de résister, ceux du moins qui ont pu passer au travers de l'inflexible quadrillage délimité par les obus.
Le ciel est rouge de feu, la terre est rouge de sang. Ceux qui se croient à l'abri des maisons sont écrasés avec elles. Ceux qui vont au combat dans la rue ne font jamais que zigzaguer entre la vie et la mort. On voit à chaque instant tournoyer un képi. L'homme est mort, un pantin tournoie autour de son fusil. Seule luit une étincelle au bout d'une baïonnette.

Jaroslas DOMBROWSKI, au centre du combat, envoie un pli à DELESCLUZE :

Malgré tous les efforts les travaux ennemis avancent toujours. Leurs batteries sur les hauteurs de MORTEMART, à 250 mètres des remparts sont armées à présent de mortiers qui ont ajouté leurs feux à ceux des batteries de MONTRETOUT, de MEUDON, du VAL FLEURY, des MOULINEAUX et du Fort d'Issy qui battent par derrière toutes nos lignes jusqu'à la hauteur du bastion 57. La partie de l'enceinte du POINT DU JOUR jusqu'à la Porte d'AUTEUIL est sans défense. Les bataillons envoyés pour le service dans ces endroits rentrant immédiatement en désordre dans Paris.
J'ai tenté cette nuit une sortie avec les corps francs placés sous mon commandement. Une seule colonne dirigée de Neuilly a réussi à entrer dans le Bois de Boulogne.

Gasconnades, ricanera par la suite CLUSERET, En som-

me, DOMBROWSKI ne rit rien, ne fit rien.

L'assaut est imminent, continuait DOMBROWSKI. J'ai l'honneur, si c'est votre intention, et la nécessité, d'employer les moyens les plus énergiques pour organiser la résistance. J'ai reçu 20 mortiers. Je n'ai pas d'hommes pour les servir. Je n'ai ni approvisionnements ni rien de ce qui est nécessaire pour le maniement de ces pièces.
Il me reste 4000 combattants à LA MUETTE, 2000 à NEUILLY, 200 à Asnières et Saint-Ouen. Il me manque des artilleurs et des travailleurs pour retenir la cavalerie.

En face 5 Corps d'armée sont prêts pour l'assaut et l'infanterie à Hague.

A la Porte Maillot, écrit L'ESTAFETTE les Versaillais ont tenté une vigoureuse attaque à 4 heures du matin l'assaut a été repoussé énergiquement.
A Clichy même insuccès. Les troupes versaillaises ont essayé de pénétrer dans Paris, protégées par 3 mitrailleuses. Elles ont échoué et subi de grosses pertes.

Il en est de même à Levallois. A Neuilly on se fusille à bout portant.

Le 21 mai — LISSAGARAY écrit :

DOMBROWSKI, depuis plusieurs heures absent de son Quartier Général de LA MUETTE arrive à 4 heures. Un Commandant lui annonce l'entrée des Versaillais. Dombrowski laisse l'officier terminer son récit puis, se tournant vers un des siens, et avec cette tranquillité qu'il exagérait dans les circonstances critiques :
" Envoyez chercher une batterie du 7e au ministère de la Marine, prévenez tels et tels bataillons. Je commande ceci moi-même."
Il envoie le Bataillon des Volontaires occuper la Porte d'Auteuil. Puis il transmet à la Guerre :

Mes prévisions sont réalisées. La porte de Saint-Cloud a été franchie à 4 heures par l'armée versaillaise. Je rassemble mes forces pour les attaquer. J'espère les refouler avec ce que j'ai d'hommes. Envoyez

mai cependant des comptes. Ce gros événement ne devait pas nous décourager. Conservons surtout notre sang-froid. Rien n'est perdu encore. Si par impossible les Versaillais restaient en possession de cette partie du compartiment, nous sautons ce qui y a été miné et nous les tiendrions en respect de notre seconde ligne de défense appuyée sur le viaduc d'Auteuil. Restons calmes et tout sera sauvé. Nous ne devons pas être vaincus.

5 heures. Des Gardes nationaux sans képi, poursuit Lissagaray, sans fusil, jettent des cris d'alarme dans les rues de Passy. Des officiers dégainent et s'efforcent de les arrêter. Les fédérés sortent des maisons. Les uns chargent leurs fusils, les autres soutiennent que c'est une fausse alerte. Le Commandant des Volontaires rassemble et emmène tous ceux qu'il peut entraîner.

Ces Volontaires étaient une troupe bizarrement au feu. Près du Chemin de Fer ils voient les pantalons rouges et les reçoivent à toute volée. Un officier versaillais essaie d'entraîner ses hommes et tombe sous les balles. Ses soldats reculent. Les fédérés s'établissent sur le viaduc et au débouché de la Boulevard Murat.

Lissagaray s'inscrit donc en faux contre l'affirmation de CLUSERET (1) - Le viaduc d'Auteuil a été occupé comme Dombrowski l'entendait. Rien, mais à réaliser, cette occupation n'avait de sens que dans la seule mesure où des renforts en hommes, en matériel, étaient immédiatement fournis à Dombrowski. Or les dirigeants fédérés ne songeaient aucunement à envoyer à cet endroit quelque renfort que ce soit. La preuve c'est que le lendemain, 22 mai, l'acheminement du texte ne pouvait que dater, en conséquence du 21, le Comité de Salut Public appelait "Aux Barricades", recommandant ainsi aux fédérés non pas la contre-attaque de masse qui, seule, peut-être, restait leur dernière chance de repousser l'ennemi, mais au contraire l'éparpillement de leurs forces sur de multiples barricades où ils allaient se faire, les uns après les autres, massacrer en détail. Et DA COSTA semble bien l'avoir dit :

Si à cet instant, écrit-il, de nécessaire confusion dans

---

(1) Peuple, d'ailleurs, et se prenant toujours pour le sauveur suprême, parle lui-même ainsi de sa conduite à ce moment : "Ils croyaient que j'allais prendre le commandement et les sauver. Je ne leur laissai aucune illusion à ce sujet."

le mouvement versaillais (1) nous avions pu prendre l'offensive avec seulement une dizaine de mille hommes les versaillais auraient pu être rapidement rejetés hors les murs dans les fossés des fortifications. Mais nous avions à peine un millier d'hommes pour défendre le quadrilatère formé par les bastions 62 à 67, la Seine et la 2e ligne de défense du viaduc du Point du Jour. Cette petite troupe ne put que se tenir sur la défensive en résistant de son mieux à l'attaque de la division BERTHAUT.
Il était alors 6 heures 1/2 du matin.

Et que font pendant ce temps-là les dirigeants de la Commune. Imperturbablement ils s'occupent de tout autre chose nous apprendra LISSAGARAY :

la dépêche de DOMBROWSKI, partie à 4 heures, arrive à 7 heures au Comité de Salut Public. BILLIORAY, seul membre présent à la permanence va interrompre aussitôt le Conseil de la Commune en train de juger CLUSERET. BILLIORAY lit la dépêche qui tremble légèrement dans sa main.

Et puis :

On acquitte CLUSERET en toute hâte. On discute encore, puis on lève la séance, la dernière séance du Conseil de la Commune. Personne ne demande la permanence, personne ne somme ses collègues d'attendre les renseignements sur place, de demander le Comité de Salut Public. Personne pour dire que le poste des gardiens de Paris est au centre, à la Maison Commune et non dans leur arrondissement.

Pendant ce temps là, 3 Corps d'Armée versaillais, et bientôt 5, pénètrent dans Paris. Pendant ce temps là les versaillais égorgent dans Paris et Paris l'ignore. Il y a foule au théâtre.

les Volontaires tiennent jusqu'à minuit sur la ligne de chemin de fer. n'ayant reçu aucun renfort ils se replient sur la Muette.

---

(1) C'est un fait que les versaillais, à cette entrée de Paris, porte de St Cloud, n'ont pas eu l'air de trop savoir quel pied mettre avant l'autre et même s'ils pouvaient avancer. C'est leur agent DUCATEL qui, de l'intérieur, leur indique que la voie était libre.

Le Corps CLINCHAMP, écrit de son côté DA COSTA, pénétrait à son tour par la Porte de St Cloud, obliquait à gauche, suivait les fortifications jusqu'à la Porte de Passy, et, reconnaissant le danger dà Haguet le Château de la Muette du côté du rempart s'en emparait à la suite d'un rapide mouvement tournant. Ce point important fut ainsi enlevé sans combat et comme par surprise. Quelques centaines de Fédérés y furent tués sur place. On ne fit pas de prisonniers.

La Muette est prise, et Passy tout entier, déplore LISSA GARAY. Prise la poudrière de la rue BEETHOVEN, catacombe immense courant sous le XVIe arrondissement, bourrée de 3000 barils de poudre, de millions de cartouches de mitrailleuses d'obus.

Paris dormait...

Le 22 mai L'aile gauche des Versaillais, qui s'est massée dans la presqu'île de Genevilliers est entrée à son tour en action. Et le front ouest, dont des débris s'accrochent encore à des taschegravats qui furent des Barricades, brûle ses dernières cartouches et livre son ultime combat au corps à corps et à l'arme blanche. Trente fois cinq généraux LAMIRAULT, MONTAUBAN, CLINCHANT, LEFEVRE et BERTHAUT pour convenir à bout. Et encore n'y arrivèrent-ils qu'en se surpassant comme experts de la Stratégie de l'horreur.

Il suffit, écrit DA COSTA, l'extrême gauche de CLINCHANT s'avance en pointe jusqu'à la Porte d'Asnières.
Dans la même journée la lutte avait été assez vive à Levallois-Perret et à la Porte Maillot entre les troupes débandées de DOMBROWSKI et le Corps LAMIRAULT.

Lutte assez vive sans aucun doute. Le registre d'inhumations de Levallois Perret fait état de 49 morts inhumés en ces deux fosses communes, dont 1 soldat du 58e de Ligne, 1 du 26e de Ligne, et 1 du 36e de Marche, ce qui semblerait indiquer la participation à l'action concertée de 3 Régiments Versaillais.

Et c'est que le lendemain, d'après COULOMB l'historien de Neuilly

à 10 heures du matin le 36e d'Infanterie emporte à la baïonnette les barricades du Boulevard du Château et de la rue de Villiers.

le nombre des prisonniers, estiment LANJALLEY et CORRIEZ est de 5 à 6000. Quant au nombre des morts il est impossible de le fixer mais il est considérable

Et d'autant plus considérable que le mot prisonniers est en réalité maintenant synonyme du mot morts. A la Muette il n'y eut point de quartier a noté DA COSTA. Exécution de masse à Gennevilliers, notent les Goncourt dans leur journal. Trois autres fédérés furent aussi fusillés à la cascade du Château de Richelieu. On fusille et on fusillera encore au Bois de BOULOGNE. Le général marquis de GALLIFFET est toujours là qui rôde, à la manière de la hyène, derrière le champ de bataille.

Dans un jardin de la Muette, lit-on dans le Gaulois, des corps sont étendus au nombre d'une trentaine environ. Quelques uns sont couverts de feuillage. Ce sont des fusillés.

Devenus au combat des soldats de légende les combattants du front ouest, de cette 1ère Armée fédérée, seront sublimes devant une mort affrontée cette fois les mains nues. Ce sont leurs fusilleurs eux-mêmes qui en témoigneront : L'ETOILE, journal belge, publie :

Un versaillais me disait : "Nous avons fusillé à Passy une quarantaine de ces canailles. Ils sont tous morts en soldats. Les uns croisaient les bras et gardaient la tête haute, les autres ouvraient leur tunique et nous criaient : "Faites feu. Nous n'avons pas peur de la mort."

Pas un de ceux que nous avons fusillé n'a sourcillé. Je me souviens surtout d'un artilleur qui à lui tout seul nous a fait plus de mal qu'un bataillon. Il était seul pour servir une pièce de canon. Pendant 3/4 d'heure il nous a envoyé de la mitraille et il a tué ou blessé pas mal de mes camarades. Enfin, il a été forcé.
Nous sommes descendus de l'autre côté de la barricade. Je le vois encore. C'était un homme solide. Il était en nage du service qu'il avait fait.
"A votre tour, nous dit-il. J'ai mérité d'être fusillé mais je mourrai en brave."

Un soldat du Corps de CLINCHANT raconte que sa compagnie a ramené sur les remparts 84 insurgés pris les armes à la main. Ils se sont tous mis en ligne comme s'ils allaient à l'exercice. Pas un ne bron

chait

A ces fusillades versaillaises répond le Te Deum solennel d'actions de grâce en la cathédrale de Versailles. Quelle idée de mêler le Bon Dieu, comme l'appellent les croyants, à ce qui, semble-t-il, ne devrait pas le regarder.

L'extraordinaire Commandant du Front Ouest, Jaroslas Dombrowski ne va pas broncher lui non plus.

L'officier a tenu à ce poste avancé apparemment intenable durant presque deux mois. Et il l'a tenu parfaitement conscient, et dès le premier jour de la Commune, que la partie était sinon perdue du moins très gravement compromise sur le plan militaire. Il l'a tenu autant prodigue de sa bravoure que de son talent militaire, de jour, de nuit, sans un moment de repos. En première ligne, toujours, ce qui, pour ce jeune polonais parlant mal notre langue, l'aida mieux que des mots à se faire comprendre des hommes.

Son armée, dite la 1ère Armée fédérée, si elle figurait bien comme telle sur le papier à en tête, se réduisait en fait, sur le terrain aux maigres effectifs des mêmes qui se font toujours tuer, manquant de l'artillerie nécessaire, à court même quelquefois de munitions pour l'infanterie.

Lissagaray lui reproche en spécifiant d'ailleurs que c'est son seul reproche d'avoir dit trop souvent que la partie était perdue. Mais pouvait-on vraiment lui adresser ce reproche quand on constate, et avec quel effarement, comment les dirigeants fédérés s'occupèrent des questions militaires, leur attitude encore à l'égard de certains chefs de valeur. Un Brunel, par exemple, ne sortira d'une prison fédérée que pour prendre la tête d'un des derniers carrés de la vieille garde fédérée.

Certes l'incohérence, en ce domaine, tient-elle en grande partie au fait de tendances politiques diverses se reflétant dans la conduite de la guerre comme elles se reflétaient ailleurs. On économisa les canons, les munitions, dont la plus large part tomba aux mains des versaillais. On fit de même, avec le même résultat, avec l'argent de la Banque de France.

Certains dirigeants fédérés eurent la hantise, apparemment, de la dictature militaire et la hantise de ce péril joua vraisemblablement dans la mise à l'écart de certains chefs militaires. Risque il pouvait y avoir en effet de voir tel sabre de valeur utilisé quelque jour avec un double tranchant. Mais à vrai dire un tel risque, et l'Histoire

l'a prouvé, peut aussi bien se présenter sous un costume civil. Dans un cas comme dans l'autre alors seul un barrage de forces populaires unies, armées soit de fusils, soit, mieux encore d'une idée directrice précise, peut s'avérer efficace, tout comme pour le succès de la Révolution elle même.

Les Fédérés étaient armés, leurs adversaires aussi, la guerre civile, en conséquence était inévitable. Et si la guerre, qu'elle soit civile ou non, est le moyen extrême d'une politique déterminée, le rôle des militaires n'est-il pas de la faire, celui des hommes politiques d'en assurer la direction globale ? (1)

Mais les dirigeants fédérés ne furent jamais en mesure de le faire et quand enfin, à force de déboires, ils décideront de mettre l'un d'entre eux à ce poste pour s'occuper de ces questions c'est le pauvre vieux De les clure, qui ne pouvait plus se traîner, qui sera désigné. Et en admettant même que l'un ou l'autre d'entre eux ait eu les qualités requises aurait-il pu régler ce problème redoutable que posait cette fois à la base l'organisation même de l'armée ?

Si celle-ci, en effet, était, théoriquement formée en compagnies, en bataillons, elle était composée en fait, en sa plus large part, de groupes de francs-tireurs, voire de batteries d'artillerie (telle celle de la Porte Maillot), plus ou moins autonomes, chacun, chacune, cognant évidemment de toutes ses forces, avec une évidente bonne volonté, au détriment souvent toutefois de résultats plus substanciels que n'auraient pas manqué d'apporter plus de cohésion dans l'action.

Dombrowski, indiscutablement, les résultats le prouvent, a obtenu cette cohésion sur le front ouest, mais le fait qu'il ait reçu si peu de renforts ne saurait s'expliquer toujours du fait de la seule mauvaise volonté de ses supérieurs hiérarchiques.
Dans la mesure en effet où une armée s'éparpille ainsi en petits groupes indépendants, chacun combat pour son compte, l'effort qui pourrait être colossal se fragmente, se gâche, et l'esprit même de la Révolution s'éparpille lui-aussi dégénérant en esprit de clocher.

Certes et autour de chaque clocher on s'est battu et bien battu. On a gagné la gloire en perdant la Révolution. Car qui, en fait, s'est battu là ? Paris ? Est-ce donc si sûr ? S'il s'était vraiment agi de Paris, du peuple de Paris formant un bloc uni, cohérent, alors peut-être le combat aurait-il tourné autrement ? ne s'agirait-il pas plu

---

(1) La guerre, a écrit CLEMENCEAU, est affaire trop sérieuse pour en confier la direction aux militaires.

UN SOUVENIR HISTORIQUE QUI DISPARAIT

Un coin de la banlieue auquel se rapportent de nombreux souvenirs historiques, le château du maréchal de Richelieu, à Gennevilliers, va disparaître prochainement sous la pioche des démolisseurs.

Ce château, qui ne date que du siècle dernier, avait une origine des plus curieuses :

Lassée des invitations répétées du maréchal de Richelieu qui voulait lui offrir une fête splendide, la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV, déclara qu'elle n'acceptait que sous une condition : cette fête serait donnée dans un château où nulle femme n'aurait mis les pieds avant elle, et dans un délai de six semaines au plus.

Le maréchal de Richelieu releva la gageure ; il choisit les bois qui couvraient alors la plaine de Gennevilliers, acheta les terrains, mit les architectes et les maçons à l'œuvre.

Quarante jours plus tard, une magnifique construction s'élevait au milieu d'un parc tracé avec goût ; non loin du château, dominant la plaine sur une colline artificielle, un belvédère surplombait une cascade aujourd'hui en ruines ; la reine, tenant à son tour sa parole, vint assister avec toute la cour à l'inauguration.

Le château fut acquis ensuite par le marquis de Vaudreuil ; c'est là que fut joué alors pour la première fois le *Mariage de Figaro*, la célèbre pièce de Beaumarchais, interdite par ordre royal, et encore une fois, toute la cour y assista, mais non plus officiellement.

Devenu capitainerie des chasses royales de l'Ile-de-France, le château de Gennevilliers fut épargné par la Révolution.

Il passa entre diverses mains, notamment en dernier lieu entre celles de M. Raoul Duval ; on y fit de l'élevage de chevaux ; on le transforma aussi en ferme modèle.

Pendant les grandes inondations qui ravageaient jadis la plaine de Gennevilliers, les habitants venaient s'y réfugier avec leur bétail.

Lors de la guerre de 1870, puis lorsque les fédérés bombardèrent Gennevilliers du haut des buttes Montmartre, les cultivateurs se cachèrent dans les souterrains du belvédère avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

Le dernier épisode connu qui se rattache à cette propriété est la mort de cinq fédérés, capturés par les gendarmes dans la plaine et fusillés sous la cascade.

Vendu encore une fois, le château Gennevilliers doit être rasé ainsi que la futaie qui l'entoure ; on va, paraît-il, y établir une immense sablière et morceler le reste en petits lots.

On vient de vendre au prix de 440,000 francs le parc du château qui fut construit par le maréchal de Richelieu, à Gennevilliers — à dix minutes de Paris. Le château est inhabité depuis de longues années ; il avait appartenu en dernier lieu à la famille Portalis ; les dépendances sont aujourd'hui occupées par la ferme du château. On y remarquait, il y a peu d'années encore, une glacière qui formait un cône immense couronné d'un taillis.

Le sommet de ce cône était surmonté d'un dôme donnant asile à une statue de Mercure. A l'aplomb de chaque colonne était placée une statue de divinité.

Le temps avait effrité les parois de ce cône ; la pioche des démolisseurs dut le mettre à bas.

Article publié, vraisemblablement, par le Gaulois.

tot de quelque fédération disparate de villages ayant pour noms LA BUTTE AUX CAILLES, LA MOUFFE, BELLEVILLE, MENIL MONTANT, MONTMARTRE, menant en fait en marge du combat pour la victoire commune le combat du chacun pour soi ?

Les Fédérés, envoyés en renfort à Neuilly et à Passy sont rentrés à Paris. Lâches ? Que non pas. Les mêmes demain, mais cette fois ci dans leur quartier, dans leur rue, et sur leur propre barricade à eux se battront parfois à 1 contre 100. Faute d'avoir combattu groupés, unis, organisés, ils se feront hacher, les uns après les autres, en ces villages devenus autant de boucheries de détail.

Une affiche, tardivement éditée, le 25 mai essaiera bien de réagir :

> Il est un grave danger, peut-on lire, que je veux vous signaler c'est le refus de la garde nationale de se porter en avant sous le prétexte de garder les barricades de quartier qui ne sont point menacées.

La même affiche se termine ainsi :

> En avant donc et BELLEVILLE aura encore une fois triomphé

N'est-ce pas cet éparpillement d'énergies qui ne sont force décisive, plus encore sur le plan militaire, que rationnellement dirigées, organisées, n'est-ce pas cette conception, dans son fond anarchique, de lutte armée, qui précipita la Commune de la "hauteur vertigineuse", selon le mot de LISSAGARAY, où elle était parvenue au soir du 18 mars, en ce cimetière où tomberont, avec les derniers hommes, les dernières illusions ?

Dès le début de l'offensive générale versaillaise

> DOMBROWSKI, selon son habitude, écrit son ami WOLOWSKI, a marché en avant. Un éclat d'obus le frappe en pleine poitrine mais sans lui faire une grave blessure. Le coup l'a néanmoins renversé et lui a occasionné une si grande douleur qu'il avait de la peine à se tenir à cheval.

Blessure donc suivie d'une chute de cheval, le coup doit être assez sérieux tout de même puisque DELESCLUZE alerté donne l'ordre au Colonel FAVY de prendre le commandement après s'être fait remplacer à NEUILLY.

Que se passe-t-il ensuite ? Nous retrouvons DOMBROWSKI à Saint-Ouen, pratiquement en état d'arrestation, soupçonné d'avoir voulu fuir, soupçonné même de trahison. On le ramène sous escorte à l'hôtel de ville.

Que penser de pareilles accusations portées contre un tel homme ? D'abord que le passé récent de ce combattant de valeur est là pour se porter garant de l'honnêteté de l'homme.

Certes l'accusation a été proférée par des soldats fédérés. Comme ce sont des soldats fédérés qui ont arrêté Dombrowski. Est-ce suffisant pour infléchir l'opinion qu'on peut avoir de lui ? Non. Cette accusation de trahison fut et à maintes reprises proférée au cours de la Commune et ce d'autant plus facilement que les informations giclaient pêle-mêle, tout comme les événements, de ce volcan en éruption. Et si parfois les informations les plus ahurissantes ont pu être imprimées, voire officialisées, que dire de cette prolifération de nouvelles, tant vraies que fausses, circulant de quartier en quartier et de bouche à oreille ?

De plus, quand tout va mal, c'était alors le cas, quand la tension nerveuse d'une masse humaine grimpe à son paroxysme, le moindre mot lancé par un provocateur, ne serait-ce même que par un homme cherchant une cible à sa fureur, arrive alors comme la flammèche dans un baril de poudre. Certains chefs fédérés parmi les plus honnêtes ont failli se faire écharper et par leurs propres hommes en de pareils moments.

Il eût été étonnant d'autre part qu'un homme de la valeur de Dombrowski ne soit pas calomnié, à plus forte raison s'il sert une cause populaire. Le procédé est aussi vieux que le monde. "Si j'étais général de Napoléon, disait-il, ils diraient que je suis un grand homme."

Général Fédéré Jaroslas Dombrowski ne pouvait qu'être agent prussien. L'accusation sera soutenue, après sa mort, et par le lamentable Trochu, surgissant d'un oubli provisoire comme un polichinelle de sa boîte. Lui qui faisait demander, au soir de Buzenval toutes les ambulances disponibles et des renforts d'urgence... pour relever les morts. Et quoi, au fond, de plus normal, il avait, lui, terminé sa journée.

L'épouse de Dombrowski, dans une lettre émouvante, cingla ce général ne sachant occuper le terrain qu'avec une armée de croque morts et des convois de corbillards.

Et quand bien même Jaroslas Dombrowski aurait eu cette idée de sortir de Paris, qui, en présence des faits, saurait lui en faire le reproche ? Nombre de chefs fédérés, et non des moindres, ne prirent-ils pas le même chemin, sans qu'on les soupçonne pour autant d'avoir trahi qui que ce soit. Blessé, il était hors de combat. Relevé de son Commandement il était libéré d'obligation militaire. Révolutionnaire polonais enfin il était aussi en droit de penser que la liberté de son peuple était encore une

cause à servir et d'autant plus que celle-ci était irrémédiablement perdue.

Il entre à l'Hôtel de Ville sous les applaudissements de tous. Et là on lui demande d'assurer, malgré sa blessure du matin, la défense de Montmartre. Il y va

> Il a été tué, écrit Wolowski, sur une barricade du Boulevard Ornano à Montmartre. Un témoin oculaire m'écrit. C'était vers une heure ou deux de l'après-midi que ce malheur est arrivé. Dombrowski était à cheval et malgré la prière de ceux qui l'entouraient il avançait sous une pluie de balles. Son cheval a reçu 7 balles dans la tête et les naseaux. Pour lui il n'en reçut qu'une dans le ventre mais 2 heures après il expirait dans d'atroces souffrances. Avant de mourir Dombrowski prononça ces paroles : "Et ils ont osé me croire traître."

Dombrowski est allé au devant de la mort à cheval, Delescluze, lui, ira à pied. C'est la seule différence pour un même choix de leur mort.

De l'hôpital Lariboisière on porte le corps à l'Hôtel de Ville. Et dans la nuit on le dirige sur le cimetière du Père Lachaise.

Le cortège passe par la Bastille et là, des hommes, ses hommes, vont rendre à Dombrowski, le général de l'impossible, honneurs que peu de généraux auront reçu en première ligne de leurs soldats.

Le corps est exposé au pied de la colonne de Juillet. Et le ciel de Paris qui commence à flamber tend au dessus du glorieux soldat polonais un catafalque digne de la dépouille d'un géant fait dans une pourpre d'incendie.

Des hommes, autour, l'uniforme en lambeaux, rescapés de Neuilly, de Levallois, d'Asnières, Clichy, glorieux soldats de la 1ère armée et du front ouest, éclairent la torche en main cette entrée dans l'Histoire d'un prestigieux chef populaire. D'autres hirsutes, noirs de crasse et de poudre passent en courant, le chassepot à la main, pour un dernier adieu.
C'est porté par ses hommes que Dombrowski s'en va dans la nuit. Tout près ce n'est pas un clocher qui sonne, c'est le bronze d'un canon qui tonne le glas d'un des plus glorieux Fédérés.



PENDANT LA COMMUNE. — ASPECT DE LA ROUTE DE GENNEVILLIERS

SOUS LE FEU DES BATTERIES FÉDÉRÉES DE SAINT-OUEN *(voir page 274)*.

Et ce fut la Semaine Sanglante. Et le ciel devint rouge au dessus de Paris. Et la Seine devint rouge qui traversa Paris.

La Commune commençait à couler comme l'un des plus grands fleuves de l'Histoire.

27 Mai 1971